

TERRE & PEUPLE

www.terreetpeuple.com

Magazine

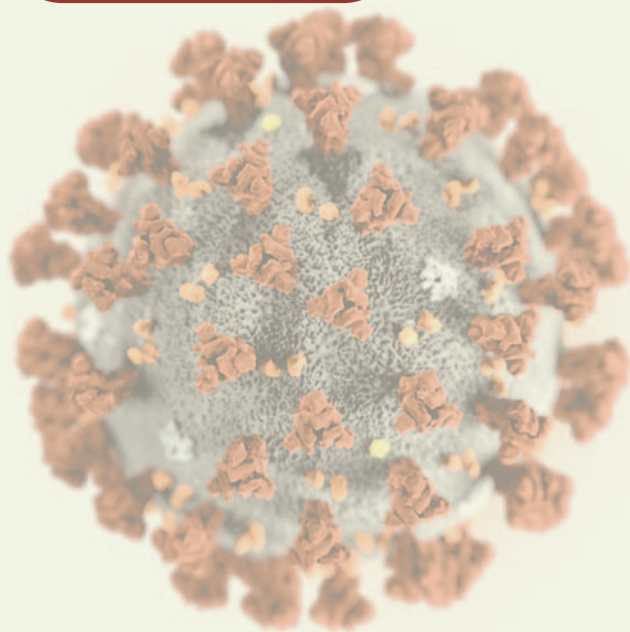
NOTRE COMBAT

Equinoxe de Printemps - n°83 - 9€



Les sociétés humaines en proie à l'*hybris*

SOMMAIRE



■ EDITORIAL

La peste, p.3

■ EN BREF...

Nouvelles d'ici et d'ailleurs..., p.4

■ NOS TRADITIONS

Les fourneaux d'Epona, p.8

■ CIVILISATION

Les sociétés humaines sont en proie à l'Hybris, la chute est proche

■ IDENTITÉ ET COMMUNAUTARISME

Un modèle identitaire : les Juifs (6^e partie), p.42

■ CULTURE

Livres, p.45

DOSSIER NOTRE COMBAT

p.13

Nous contacter :

contact@terreetpeuple.com

www.terreetpeuple.com



ABONNEZ-VOUS !
(bulletin p.40)

Terre&Peuple, la revue

Directeur de la publication : Pierre Vial • n°83 • Équinoxe de Printemps 2020.
Edité par Terre et Peuple (association loi 1901) BP 38 - 04300 Forcalquier.
Mise en pages : OGHAM. Imprimé par l'Imprimerie Odim (04 130 Volx).
Dépôt légal à parution. ISSN : 1253-6105. Commission paritaire en cours.
Prix de vente de ce numéro : 9 euros. Photos : D.R. - Couv. : D.R.
La reproduction des textes est interdite sauf autorisation spéciale écrite.

LA PESTE

Oui, je sais, le coronavirus n'est pas la peste. Mais ses effets sur les masses sont comparables à ce que l'historien rencontre dans les textes lorsqu'il se penche sur la Peste Noire du XIV^e siècle : sentiment d'impuissance, incompréhension (est-ce la colère de Dieu ?), repli sur les solidarités entre proches, inquiétude sur des lendemains dont on ne sait ni de quoi ils seront faits ni quand ils vont, peut-être, ouvrir une petite porte à l'espoir. S'ajoutent les phénomènes propres à notre époque : constat de la faillite du modèle jacobin incapable de faire face efficacement à la situation et enfermé, au départ, dans le déni ; constat de la faillite et de la décomposition du mondialisme (ce qui est évidemment une bonne chose).

Le coronavirus va laisser de lourdes traces dans les mentalités et la mémoire collectives et il y a des cicatrices qui ne se refermeront pas de sitôt. Mais il provoque des remises en cause qui peuvent s'avérer salutaires. Ainsi, s'écroule l'optimisme béat dans lequel baignaient des individus conditionnés par des médias serviles à ne pas se poser de questions sur le présent et sur l'avenir : consommez, consommez, c'est la clé du bonheur... et les margoulins peuvent s'en mettre plein les poches, ce qui est la seule chose qui les intéresse. Ce n'est pas très moral ? Voilà un mot qui fait éclater de rire les adeptes de la société marchande. Mais ils riront aussi longtemps que le Système qui les enrichit perdurera. Le retour du réel fait tomber les illusions. Sans vouloir jouer les prophètes, on peut tout de même, au simple vu des faits, annoncer des lendemains agités. Citons une fois de plus la maxime bien connue de Rivarol : *"Quand les peuples cessent d'estimer, ils cessent d'obéir"*. Or les peuples, aujourd'hui, cessent d'estimer ceux qui sont censés les conduire. Ils ont de bonnes raisons pour cela : songeons, par exemple, à ce que ressentent tous ces membres des professions de santé laissés sans défense devant le danger mortel qu'ils affrontent tous les jours. On loue leur dévouement, qui est immense. Mais, plutôt que des mots, ils préféreraient un matériel de protection efficace... Et les plus hautes autorités médicales l'ont annoncé clairement : devront rendre des comptes les responsables de l'incroyable gabegie qui ramène la France au niveau d'un pays sous-développé. Certaines éminences de la République vont peut-être bien devoir raser les murs... Plus de 600 médecins réunis dans un collectif C19 ont porté plainte le 19 mars contre l'ancienne ministre de la Santé Agnès Buzyn et le premier ministre Edouard Philippe qu'ils accusent de "mensonge d'État" dans leur gestion de la crise du



coronavirus. Pour ces médecins, le gouvernement était au courant des dangers liés à l'épidémie mais n'a pas agi suffisamment tôt ni pris les bonnes mesures, notamment le stockage de masques de protection et la mise en place de tests systématiques (l'État a choisi de ne plus stocker de masques FFP2 depuis 2011...).

Le coronavirus révèle une véritable crise de civilisation, un temps de rupture marquant la fin d'un monde, celui de l'optimisme béat qu'ont voulu nous vendre les marchands de bonheur, les prophètes du Progrès indéfini. La modernité prétendait avoir apporté à l'humanité une ère de prospérité et de bonheur,

grâce à la satisfaction de plus en plus intense de besoins matériels, pour la plupart largement fabriqués artificiellement par la publicité et l'incitation à dépenser toujours plus d'argent (avec endettement à la clé) pour étaler sa réussite économique et sociale. Prétention imbécile car un tel défi jeté à la nature relevait d'une inconscience caractéristique de ce que les Grecs appelaient l'hubris, c'est-à-dire la démesure.

Qui aurait osé prédire, il y a quelques mois, que notre monde allait être déstabilisé par un virus ? Ceux qui, comme nous, annonçaient qu'on courrait vers l'abîme, étaient traités d'oiseaux de malheur, de Cassandre, voulant semer la peur de façon éhontée et totalement artificielle. On voit, aujourd'hui, ce qu'il en est... Les fous d'Allah disent que c'est la punition infligée aux Infidèles. Certains cathos, non moins fous, disent que le Dieu punisseur de la Bible a repris du service et retrouvé la voie d'une nécessaire sanction infligée aux pécheurs. Nous dirons, nous, que c'est peut-être un clin d'œil des dieux : il faut des temps de tempête pour retrouver le sens du réel. On peut se poser la question quand on voit ces foules de gens qui se précipitent, hallucinés, dans les supermarchés. Des supermarchés pillés, dans certaines zones urbaines, par des allogènes guidés par leur instinct atavique de pillards. Un instinct qu'ils vont satisfaire facilement dans les grandes villes. Mais s'ils se risquent dans les campagnes où un peuple de chasseurs est encore bien implanté, ils risquent d'avoir des surprises...

Face à la décomposition générale, les nôtres doivent retrouver l'instinct du clan : se grouper pour survivre. Et agir sans états d'âme. En appliquant cette citation d'Hermann Löns qu'affectionne mon vieil Ami Bernard Lugan : *"Plutôt le sang d'autrui sur mon couteau que mon sang sur le couteau d'autrui"*. ■

PIERRE VIAL



■ PAS MOINSSE

UN BIEN ÉTRANGE AVOCAT

L'avocat Joseph Cohen-Sabban, "*figure du barreau parisien*" (dixit *Le Monde* du 7 février 2020) et spécialiste du grand banditisme, a été mis en examen le 4 février pour "*violation du secret professionnel*" et "*complicité de tentative d'escroquerie au jugement*". Pas moinsse, comme on dit à Marseille... Il a été placé sous le statut de témoin assisté concernant un "usage de faux". En effet un document qui s'est révélé être un faux avait été produit à l'occasion du procès de Robert Dawes, un malfaiteur britannique de grande envergure, surnommé le *Drug Lord* (seigneur de la drogue), défendu par Maître Cohen-Sabban et accusé d'avoir fait acheminer en France, depuis Caracas, 1,3 tonne de cocaïne. Contacté par *Le Monde*, Joseph Cohen-Sabban a dit qu'il "*ne pouvait répondre car il était souffrant*"... On souhaite une meilleure santé à ce grand honnête homme. ■



■ LIBRE PAROLE

FRÉDÉRIC DARD

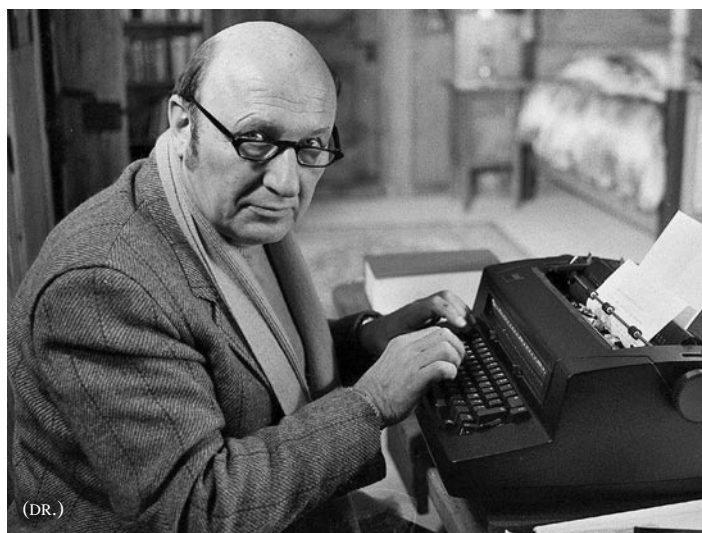
Pour les amateurs éclairés de romans policiers, le nom de Frédéric Dard est une référence. Dans la cour des grands, il côtoie un Simenon, un Albert Simonin, un Peter Randa. Certes, sous le nom de San Antonio, il a fait pleurer de rire des millions de lecteurs, grâce à des trouvailles langagières qui méritent de figurer dans une anthologie de la langue française – non pas celle des pédants mais celle du peuple. Mais le succès bien gaulois du truculent San Antonio ne doit pas faire oublier que Frédéric Dard était, aussi, un écrivain de race qui mérite d'être redécouvert par les jeunes générations (il a toujours conservé un public de vieux fidèles), grâce en particulier à la réédition, par les Presses de la Cité (janvier 2020), de sept titres qui ont fait les beaux jours de la célèbre collection Spécial-Police des éditions Fleuve Noir. On y constate que Frédéric Dard cultivait la libre parole et n'hésitait pas à utiliser des mots qui feraient aujourd'hui hurler de haine les ligues de vertu antiracistes. Ainsi, dans *Cette mort dont tu parlais* (un livre paru en 1957... et dédié à Jean Cocteau), le héros et narrateur, qui revient d'une carrière coloniale en Oubangui-Chari et s'installe dans une maison achetée en Sologne, trouve là un havre qui lui convient : "*Pour un type qui revenait de Bakouma, ça ressemblait tout à fait au paradis, du moins à l'idée que s'en fait un garçon souffrant d'une indigestion de nègres*". D'autant que ce refuge forestier lui fait oublier sa déconvenue devant le spectacle des rues parisiennes. Avant de gagner la Sologne, il a voulu faire un tour dans la capitale. Et là, sur le Boulevard Saint-Germain : "*Ça faisait un bout de temps que je n'y avais pas déambulé. La dernière fois que j'étais venu à ce carrefour, il y avait moins de nègres, moins d'agitation, moins d'autos*". Que dirai-il aujourd'hui ? ■



■ YES SCOTLAND

FIERTÉ ÉCOSSAISE

Pour ceux qui auraient oublié que l'Écosse est une vieille et glorieuse nation les Écossais viennent de se rappeler à leur bon souvenir grâce à une spectaculaire manifestation de masse organisée le 2 novembre 2019 à Glasgow pour rappeler qu'ils veulent leur indépendance. Comme ils la voulaient déjà 880 ans plus tôt en se battant contre les Anglais lors de la bataille de l'Étendard. Qui ait jamais pu croire que le mariage réalisé en 1707 lors de l'Acte d'union entre Écosse et Angleterre ait pu être un mariage d'amour ? Les Écossais, Celtes gaéliques originaires d'Irlande, étaient organisés dans le cadre du royaume d'Alba à partir du milieu du IX^e siècle. Edifié par les Scots, il laissait aux grands seigneurs une certaine autonomie, particulièrement affirmée dans l'ouest des Highlands. Si le roi d'Écosse a dû accepter, à partir de 1072, de se soumettre aux rois normands régnant sur l'Angleterre, les Écossais ont toujours eu des relations difficiles avec les Anglais : Sir Thomas M. Devine, professeur émérite à l'université d'Édimbourg, rappelle que "*la nation écossaise s'est construite dans la lutte contre l'Angleterre*". En 1295 a été signée la fameuse *Auld Alliance*, traité d'alliance défensive contre l'Angleterre signé entre Écossais et Français : en cas d'invasion anglaise de la France ou de l'Écosse, l'une et l'autre promettaient de s'envoyer des troupes pour renforcer leur défense. Même si Angleterre et Écosse ont fini par s'unir, en 1707, par l'Acte d'Union, les grandes figures du combat identitaire écossais, comme William Wallace et Robert Bruce (voir le film *Braveheart*, avec Mel Gibson, sorti en 1995) bénéficient toujours d'une aura mythique. Aujourd'hui le gouvernement écossais est dirigé, depuis 2007, par le Scottish National Party, conduit par une femme énergique, Nicola Sturgeon. Au référendum organisé en 2014 sur l'indépendance, le "oui" avait recueilli 44,7 % des voix. Les sondages récents montrent qu'un nouveau référendum donnerait la victoire du "oui". ■





■ TROIS FOIS HELLAS LES GRECS REFUSENT LES ENVAHISSEURS

Les Grecs n'en peuvent plus : *"Nous voulons qu'ils partent !"*. C'est le mot d'ordre de la grève générale déclenchée, à partir du 26 février 2020, dans les îles grecques de Lesbos, Chios et Samos, proches de la côte turque, pour protester contre la construction de nouveaux camps pour les migrants. Un site prévu pour la construction d'un camp de 7 000 personnes se trouve près de la ville de Mantamados. Les habitants des îles se plaignent depuis longtemps des problèmes d'insécurité et de santé publique que causent les migrants. Aujourd'hui la Turquie a jeté de l'huile sur le feu en laissant partir de son territoire, vers la Grèce, des foules compactes de migrants, utilisés ainsi comme moyen de chantage des Turcs à l'égard des pays européens. Le gouvernement grec n'a rien trouvé de mieux, pour répondre aux manifestants grecs, que d'envoyer contre eux la police antiémeute, qui utilise gaz lacrymogène et grenades aveuglantes. Il en faudrait plus pour démobiliser les citoyens grecs : le père Stratis, figure locale de l'Église orthodoxe, averti : *"Nous sommes en temps de guerre. La police a les armes, nous avons nos cœurs et nos âmes"*. ■

■ POPOLE TRIOMPHE DE L'ORDURE

Le violeur et pédophile Polanski est donc encensé par le cinéma français. Sauf, cependant, par les courageuses et les courageux qui osent braver le tabou des tabous. Car Polanski bénéficie d'une immunité dont personne ne veut parler mais que tout le monde sait : il s'agit de ses origines. Son père était un Juif de Cracovie, qui avait fait changer son nom pour paraître plus Polonais et qui est revenu du camp de Mauthausen en 1945. Roman, caché dans le ghetto de Cracovie, avait survécu en se livrant au marché noir (à l'âge de dix ans...). En 1946 (il a alors treize ans) il participe à des spectacles radiophoniques pour enfants, destinés à distiller chez eux la propagande communiste. Les cinéphiles connaissent la carrière cinématographique de Polanski. Certains épisodes sont révélateurs : ainsi, en 1991, présidant le jury du 44^e Festival de Cannes, il fit des pieds et des mains pour que la Palme d'Or fût remise au film des frères Coen (il enivra, pour ce faire, les autres membres du jury). À la suite du scandale provoqué par la récompense attribuée au dernier film de Polanski, *J'accuse* (consacré à l'affaire Dreyfus), le clivage apparu entre partisans et adversaires de Polanski est révélateur de bien des choses... ■

■ RÖK'N ROLL

LES VIKINGS ET LA CRISE CLIMATIQUE

La pierre de Rök est célèbre pour porter le plus long texte runique connu. Érigé au IX^e siècle près du lac Vättern, au cœur de la Suède méridionale, cet impressionnant bloc de granit présente sur ses cinq côtés plus de 700 runes parfaitement lisibles. Leur interprétation a donné lieu à bien des controverses mais une nouvelle étude publiée par l'université d'Uppsala apporte un éclairage original.

Grâce à une recherche interdisciplinaire unissant sémiotique, philologie, archéologie et histoire des religions, les chercheurs pensent avoir mis en lumière les conséquences d'un dérèglement climatique ayant fait baisser les températures, ruiné les récoltes, provoqué famine et extinction de masse. C'est ce qu'explique l'archéologue Bo Gräslund : *"Avant l'érection de la pierre de Rök, un certain nombre d'événements sont survenus qui ont dû sembler de mauvais augure"*. Une puissante tempête solaire a embrasé le ciel de spectaculaires teintes rouges, les récoltes ont souffert d'un été extrêmement froid, puis une éclipse solaire s'est produite juste avant. Un seul de ces phénomènes aurait pu suffire à faire craindre un nouveau *Fimbulvetr*, nom représentant dans la mythologie nordique un hiver durant trois années.

Olof Sundqvist, professeur d'histoire des religions à l'université de Stockholm, complète l'analyse : *"La puissante élite viking se voyait comme garante de moissons fastes. Elle présidait au culte permettant le fragile équilibre entre la lumière et l'obscurité. Et enfin elle devait prendre les armes aux côtés d'Odin afin de remporter la bataille finale pour la lumière"*. ■





■ TU BÉNIS TOUT CE QUI BOUGE RÉFLEXIONS TROUVÉES SUR LE SITE LE FORUM CATHOLIQUE

“*Que faire – comme disait Lénine ?*”. Eh ben, je vais te dire M^{gr} Dukorbak. Tu commenceras par te saper en vrai curé, en noir, et pas en bermuda avec des godasses orthopédiques. Si tu es un gradé, t’hésites pas dans la dentelle et les tissus colorés, les baguouzes avec des grosses caillasses et les breloques en jonc. Ensuite, tu arrêtes de fourguer les tableaux et les statues au brocanteur du coin, tu sors de la cave toutes les vieilles croûtes qui foutent les jetons ; si tu as deux ou trois vues de l’enfer bien craignos, c’est impec’. Tu redores tout ce qui était dédoré. Tu balances ta guitare et tu passes de la musique sacrée, des chœurs de moines bien moyen-âgeux, de l’orgue bien tempétueux, le truc qui glace le sang des rombières et qui fout les chocottes aux bourgeois. Et, point CAPI-TAL, tu fais ta messe en LATIN, vu que traduit c’est de la daube. Puis ton truc, pour que ça marche, il faut que ça ait l’air MAGIQUE et très ancien, un rituel qui est toujours le même depuis toujours, depuis la nuit des temps. Parce que le passé, c’est le couloir du futur, la seule fenêtre sur l’éternité. Et surtout, surtout, que personne n’y capte rien. Regarde Macron : moins tu piges, plus ça monte.

Une fois que tu as fait ce programme de ravalement minimum, passons au dogme : tu arrêtes immédiatement de nous faire chier avec tes Africains, tes pompes à merde pour le Mali, tes dessins d’enfants de la Paroisse et tout ton bazar pour neuneus. Les gens s’en cogent. On est à Landivisau, pas à Bamako. Les ploucs, tu leurs causes d’eux. Tu fais ton taf : les vieilles, tu leur parles de la Mort ; les jeunes, de la Vie ; les autres tu les engueules. Ceux qui déconnent, tu leur causes du Diable, de l’Enfer et de toutes ces conneries. Les autres, tu les rassures. Tu bénis les poireaux, tu bénis la Mer, tu bénis les moissons : tu bénis tout ce qui bouge. Tout ce qui vagit et tout ce qui chiale. Et tu colles à tout le monde des devoirs du soir

sous la forme de *Pater* et *Nestor*, histoire de montrer que le représentant du Patron, c’est ta pomme et pas Peppone.

Enfin tu fais ton boulot quoi, merde ! Et arrête de te prendre pour un syndicaliste ! Un vieux hippie troué, de retour de Katmandou, ou un évêque à péones ! Je te le redis : on n’est pas à Tegucigalpa, mais à Saint Flour... Ton cheptel, c’est des Français : relis un peu Balzac et Flaubert, ça te fera du bien. Les Français ont plein de qualités mais aussi plein de défauts. C’est comme ça, et toi t’es là pour corriger le tir. Ils sont individualistes, jouisseurs, flemmards, hédonistes, avares, inconséquents, lâches, idiots et trouillards. Ton taf, c’est de les rendre tout le contraire, ce qu’ils sont aussi.

Et ENFIN – et là mon gars, ça ne plaisante plus, c’est tout juste si ce que je vais te dire n’est pas DIRECT la parole de DIEU lui-même – tu ne déconnes plus avec l’Islam. C’est pas tes potes. C’est pas les potes de tes ouailles. Tu “dialogues” pas, parce que t’as perdu d’avance et tes moutons avec. T’es bien trop niais et crédule, tu fais pas le poids. Tout le troupeau sera becté avant que tu piges dans quoi t’as mis les grolles. Œcuménisme tolérance zéro. On cause pas à la concurrence, on arrose d’eau bénite, point final. Tu es tout juste autorisé à être poli avec les Orthodoxes, et froid avec les Calvinistes et autres Anglicans. Le reste – tout le reste – tu l’exorcises direct. Tu menaces d’excommunier tous ceux qui s’en approchent, et tu convertis tous ceux qui viennent vers toi.

Et puis apprends un peu à te faire respecter : le chef c’est toi ! Les autres ont tort. Hors du chemin que tu montres, c’est bourré de loups-garous. En résumé : tu bosses à l’ancienne bicoze ça marchais du tonnerre de Dieu et que ta nouvelle cuisine, ben, c’est la faillite. Donc faut revenir au menu d’avant, sinon tu vas fermer et y aura un kebab. ■

MÉMOIRE DES SIOUX

Les Sioux occupaient, aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, un territoire s'étendant des Grands Lacs, à l'Est, jusqu'au Mississippi à l'Ouest. Quand les Yankees, au ^{xix}^e siècle, ont voulu les soumettre, en particulier en organisant de gigantesques massacres de bisons, il leur en a coûté : à la bataille de Little Big Horn, en 1876, le 7^e Régiment de cavalerie dirigé par Custer a été anéanti par les guerriers de Sitting Bull. Un événement resté très présent dans la mémoire des Sioux, alors qu'ils ont été depuis en butte à une persécution systématique de la part des *Yankees*, qui ont utilisé tous les moyens (massacres, maladies, alcoolisme, carnages contre les bisons) pour réduire la résistance indienne.

Mais celle-ci a su survivre jusqu'à nos jours. À partir des années 1960 s'est affirmé, aux États-Unis, un mouvement désigné sous le nom de *Red Power*. Il s'est manifesté par la fondation, en 1961, du *National Indian Youth Council* (NIYC) puis, en 1968, de l'*American Indian Movement* (AIM) à Minneapolis. Animés par de jeunes militants radicaux qui se dressaient contre l'arbitraire policier dans les réserves, ils exigeaient la reconnaissance du statut particulier des Amérindiens ainsi que de leur souveraineté sur leurs terres ancestrales. Ils ont mené des actions spectaculaires, comme l'occupation, entre 1969 et 1971, de la célèbre île d'Alcatraz dans la baie de San Francisco puis, en 1972, du Bureau des affaires indiennes à Washington et, en 1973, du site du massacre de Wounded Knee sur la réserve de Pine Ridge. Ce site évoque un souvenir particulièrement douloureux puisque au cœur de l'hiver 1890 près de 300 Sioux Oglalas y furent massacrés par l'armée américaine. Le prétexte invoqué pour justifier ce génocide était la montée en puissance d'un rite religieux destiné à redonner espoir aux Indiens et baptisé *Danse des*

esprits, qui permettait d'entrer en relation avec les Ancêtres. Après avoir assassiné le chef Sitting Bull et certains de ses proches, dont son fils adolescent, les *Yankees* cernèrent le camp du chef Big Foot, qui abritait 350 personnes (hommes, femmes et enfants). Utilisant quatre mitrailleuses Hotchkiss, l'armée américaine, méprisant le drapeau blanc brandi par Big Foot qui voulait se rendre pour sauver les siens, tua le vieux chef et massacra 300 hommes, femmes et enfants. La presse américaine félicita chaleureusement les auteurs de cet exploit, parmi lesquels 20 hommes reçurent pour leur action la médaille d'honneur du Congrès... devenue ainsi la médaille du dés-honneur.

Des historiens ont aujourd'hui le courage de dire que Wounded Knee fut une boucherie génocidaire (voir Ward Churchill, *A little Matter of Genocide. Holocaust and Denial in the America, 1492 to the Present*, San Francisco, City Lights, 1998 ; David E. Stannard, *American Holocaust. Columbus and the Conquest of the New World*, Oxford University Press, 1992).

La lutte des Sioux continue. Entre août 2016 et février 2017, dans le Dakota du Nord, un campement de tipis a abrité un millier de manifestants déterminés, venus dénoncer la construction d'un oléoduc à quelques centaines de mètres d'une réserve indienne de 9 000 km². Le risque de pollution de l'eau est évident. Défense de la Terre Mère et refus de la destruction de lieux sacrés vont de pair (les Black Hills, où a été érigée à partir de 1927 une immense sculpture représentant quatre présidents *yankees*, sont un territoire sacré pour les Sioux, qui en ont été reconnus les propriétaires légitimes en 1868, ce qui a été confirmé par la Cour Suprême en 1980). Les Sioux n'ont jamais renoncé à affirmer leurs droits. ■

“Défense de la Terre Mère et refus de la destruction de lieux sacrés vont de pair.”



LES FOURNEAUX D'ÉPONA

Fidèle à la mission qu'elle s'est donnée (transmettre le savoureux savoir-faire des cuisines familiales et provinciales), Epona nous propose à chaque saison de quoi satisfaire cette saine qualité qu'est notre gourmandise.



D rôle de printemps mes amis... Il semble que nous abordions un virage... Sera-t-il salutaire, salvateur pour notre Terre, notre Peuple et notre Europe ? Nous avons martelé depuis des années qu'il fallait revenir à des circuits et des productions de proximité aux dépens d'un commerce mondialiste qui ne songe qu'à gaver les humains devenus des "consommateurs" pour mieux les empoisonner à petit feu !

LE BILLET D'EPONA



Gadus morhua...
Comme dans le cochon, dans le cabillaud tout est bon ! C'est l'une des espèces préférées et sûrement la plus populaire ! Appréciée par les Français, les Belges, après salage et/ou séchage, le cabillaud devient morue régale des Portugais (*bacalhau*), des Espagnols (*bacalao*), des Italiens (*baccalà*). Les joues offrent des morceaux délicats et fondants dépourvus de toute arête... Les poches d'œufs (rogues) charnues et fumées permettent d'élaborer de délicieux taramas. Et n'oublions pas l'huile (la célèbre huile ! ...qui rappelle quelques souvenirs à nombre d'entre nous...) réputée pour ses vertus thérapeutiques fortifiantes riche en vitamine D, A et en acides gras oméga-3. L'estomac est consommé principalement par nos frères ibères, quant à la langue c'est le mets de choix des pêcheurs des pays producteurs qui la gardent pour eux...pas fous ! ■

Revenir à l'essentiel, aux recettes et aux produits de nos terroirs, dans le strict respect des saisons ! Retrouvons les saveurs d'antan, la vraie nature des produits issus d'un savoir-faire ancestral et qui ont su donner aux choses, le goût des choses ! Foutaise des fraises de décembre ! Foutaise des tomates et aubergines de février ! Il faut nous réadapter, nous laver de ce consumérisme débilisant et destructeur pour nos ethnies que nous impose cet actuel ordre cosmopolite ! Entrons en résistance ! L'heure des comptes où "*les traîtres paieront*" finira par sonner...Gardez-vous bien, prenez soin de vos proches, de votre clan... des jours meilleurs viendront ! Qu'Ostara nous apporte un peu de lumière !

Estocaficada niçoise

Ingrédients pour 4 personnes:

- 1 kg de cabillaud en morceaux sans peau (ou de morue dessalée et desarêtée)
- 2 poivrons rouges
- 1 oignon
- 3 gousses d'ail
- 1 beau poireau (le blanc et le vert)
- 1 branche de thym
- 2 feuilles de laurier
- 4 belles tomates
- 100 gr de purée de tomates
- 10 cl de vin blanc
- 15 à 20 olives noires
- 8 pommes de terre
- Persil plat haché grossièrement
- Huile d'olive, sel, poivre

Mise en œuvre :

- Laver les poivrons, les épépiner et les couper en dés, réserver
- Monder les tomates et les couper en dés, réserver
- Emincer finement le blanc du poireau et garder le vert de côté
- Emincer l'oignon, écraser l'ail dépourvu de son germe
- Constituer un bouquet garni avec le vert du poireau, la branche de thym et les feuilles de laurier en ficelant le tout
- Faire chauffer une bonne quantité d'huile d'olive dans une cocotte et faire revenir l'oignon, le blanc de poireau et les poivrons
- Cuire 5 mn et ajouter le poisson pour encore 5 mn
- Déglacer au vin blanc, ajouter les tomates, l'ail, le bouquet garni, ajouter la purée de tomates et un peu d'eau si nécessaire
- Faire mijoter à couvert et feu doux pendant 1 h
- Ajouter les pommes de terre, cuire encore 20 mn et mettre les olives
- Parsemer de persil et servir très chaud

Bon appétit ! Sylvie



LES SOCIÉTÉS HUMAINES SONT EN PROIE À L'HYBRIS, LA CHUTE EST PROCHE

“**U**ser de tout mais avec modération” édictait Hippocrate. Nous en sommes loin. Le seul spectacle de la rue où foisonnent les obèses cependant que tourbillonnent les victimes de l'addiction aux smartphones, est déjà un indice sans équivoque d'une maladie profonde de nos sociétés pourtant gratifiées du qualificatif “d'évoluées”.

Nous sommes, nous les humains, le produit d'un larcin

Nous sommes, nous les humains, le produit du larcin commis au détriment de Zeus par Prométhée et cette hérédité nous poursuit. Plus profondément, l'*hybris* des Grecs et plus généralement des peuples d'origine indo-européenne correspond à une volonté hostile au divin et qui cherche à détruire l'Ordre du Monde. Par soucis de simplicité, on traduit habituellement *Hybris* par démesure, faute gravissime aux yeux des Grecs. C'est une faute analogue à la notion de *moira*, c'est-à-dire attestant de la part de celui qui la commet, la volonté d'acquiescer plus que le destin ne lui avait alloué en terme de bonheur ou de malheur, de fortune ou d'infortune, de vie ou de mort. Ce que rappelle Roger Paul-Droit dans un essai.⁽¹⁾

La notion “d'homme augmenté” si en vogue aujourd'hui, tombe en plein dans cette définition et on ne saurait non plus passer sous silence la vogue insensée de la chirurgie dite esthétique.

Les Romains de haute lignée se devaient de pratiquer le sens noble de la mesure, habituellement désigné sous le terme de *constantia* ou de *gravitas*. L'ordre du Monde, référence de base de la religiosité indo-européenne, est le cadre dans lequel est serties la destinée humaine, cadre naturel qu'il convient de vénérer sous la forme des Dieux qui en assurent les différentes représentations. Le Destin, le *fatum* des Romains, fait partie de ce cadre et Nietzsche nous incite à aimer notre destin. “*Les plantes, les animaux et les hommes sont perçus comme participant conjointement à la croissance et à la maturation, à l'affirmation et à la puissance de cet ordre intemporel au sein duquel l'homme a sa place*” indique Hans F. K. Günther.⁽²⁾

Notre siècle consumériste
sombre en plein *Hybris*

“*Plus riche est celui qui se contente de peu car la richesse est dans la nature*”, constatait déjà Socrate. Notre siècle, devenu essentiellement consumériste et cela à l'échelle planétaire, sombre en plein *Hybris*. La généralisation, dans tous les domaines et chez tous les peuples de cette appétence pour ce que François de Closets appelait le “toujours plus”, est un phénomène relativement récent facilité par le développement de moyens de plus en plus puissants tels ceux fournis par l'informatique s'appuyant sur l'essor du numérique. À la fourniture d'objets divers répondant à une nécessité vitale a succédé la production insen-

“*Plus riche est celui qui se contente de peu car la richesse est dans la nature.*”
Socrate



*“L’âme dérégulée
est comme
un tonneau percé
à cause de sa
nature insatiable.”*
Socrate

sée du n’importe quoi souvent très énergétivore et dévastateur pour l’environnement aux différents stades de la création, l’emploi et la destruction et sans nécessité formelle. Le malheur est que certains de ces produits induisent une telle attraction qu’ils deviennent “indispensables” et conduisent à une véritable addiction. Le téléphone portable avec ses multiples fonctions accessoires en est la parfaite illustration.

Ce constat impose un parallèle avec la réflexion de Socrate dans un marché d’Athènes : *“Combien y a-t-il ici de choses dont je pourrais me passer ?”*

En parallèle se développe, parfois sous la pression de l’hyperactivité professionnelle, créée par la situation concurrentielle, le souci d’améliorer les performances physiques et intellectuelles et la toxicomanie notamment à la cocaïne s’installe dans les milieux les plus divers.

Le doping érigé en système

Autre velléité, celle d’augmenter l’intensité des sensations et d’obtenir un flash de plaisir intense et ce sont les ravages de l’héroïne. Les néo-emphétamines de synthèse produits en quantité industrielle peuvent provoquer une dépendance dès la première prise. Aux U.S.A, l’usage immodéré d’antalgiques opiacés de confort a provoqué la mort de 70 000 adultes. Le *doping* des athlètes de haut niveau, érigé en système dans les pays totalitaires à l’occasion de rencontres internationales à haut impact publicitaire est aussi un aspect de “l’homme augmenté” en totale contradiction avec le serment olympique. Et pourtant, Socrate nous avait mis en garde : *“L’âme dérégulée est comme un tonneau percé à cause de sa nature insatiable.”*

Le tourisme de masse, le plus souvent à bord de gigantesques centres commerciaux flottants et très polluants, faisant escales dans des villes qui n’en peuvent plus de l’asphyxie qu’il provoque est lui aussi un aspect de la démesure. Mais, le plus grave n’est pas là. C’est à l’échelle des décideurs qu’il faut l’appréhender. Tout le monde connaît les effets désast-

reux de la déforestation et de la bétonisation à outrance. Nous en voyons les conséquences directes sous la forme d’inondations à répétition.

Au niveau planétaire, c’est l’exploitation sans retenue et de façon dévastatrice des ressources diverses de la planète à la façon d’un propriétaire avide et imprévoyant oubliant qu’il n’est lui même que le produit de cette nature. Le plus grave est sans doute l’oubli qu’une croissance à taux constant à partir de ressources en quantité limitée conduit obligatoirement au chaos. Et le fait est aggravé par l’accroissement galopant de la population mondiale. Il nous faudrait déjà une planète et demie puisque nous avons consommé dès la fin du mois d’août la totalité des ressources alimentaires fournies par la planète pour un an au premier janvier.

La suprême dérision est que tous les peuples veulent adopter l’*american way of life* (habilement distillé par la voie des productions hollywoodiennes) le plus dispendieux et le plus polluant qui soit !

Guillaume Faye nous avait déjà prévenu par son essai *La Convergence des catastrophes*.⁽³⁾ Mais d’autres avant lui nous avaient mis en garde. Gordon Rattray Taylor⁽⁴⁾ prévoyait déjà un monde devenu invivable. L’ouvrage le plus fouillé portant sur l’analyse du déclin de la plupart des civilisations est celui de Franz Broschimmer⁽⁵⁾ : *Ecocide. Une brève histoire de l’extinction en masse des espèces*.

La plus importante et la plus rapide extinction de masse

Nous vivons actuellement la plus importante et la plus rapide extinction de masse que la Terre ait vécue depuis son existence. Et, particularité sans précédent, cette extinction est due à l’action d’une seule et unique espèce animale : l’espèce humaine. Le schéma destructeur est toujours le même : une civilisation s’installe et prospère dans un milieu idyllique à végétation luxuriante. La population s’agrandit et les besoins s’amplifient. Besoins légitimes au départ, bientôt accrus par d’autres qui le sont moins, justifiant guerres,

annexions, conquêtes. C'est un empire qui s'étend inexorablement et qui devient de plus en plus difficile à défendre d'autant que les volontés pour y pourvoir se font rares. Et c'est une lutte incessante aux marches de l'empire dans le double but de la défense des frontières et de la confiscation des richesses.

Sait-on que la seule inauguration du Colysée par Néron a consommé 9 000 fauves pour les jeux du Cirque ! Toute la mégafaune du pourtour méditerranéen a fait les frais de ce type de besoin avec, en prime une désertification. Les inégalités sociales s'amplifient et la société finit par n'être composée que de deux éléments ; la plèbe et les patriciens, et les maîtres de l'Empire finissant maintiennent leur popularité grâce à *panem et circenses*. (aujourd'hui les bouffons et histrions médiatiques et les jeux de ballon) promis à la plèbe pour se la concilier.

Nous vivons dans l'anthropocène

Aujourd'hui, mondialisme en cause, le mal est planétaire : nous vivons dans l'anthropocène. Il faut lire le discours que Tacite attribue à Galgacus s'adressant aux Calédoniens lors de l'invasion de la Bretagne (actuelle Grande-Bretagne) par Agricola envoyé par Vespasien. Extrait le plus saisissant tant il est à rapprocher du comportement des grandes puissances et spécialement des U.S.A aujourd'hui : *"Déprédateurs de l'Univers, aujourd'hui que partout la terre manque à leurs dévastations, ils fouillent la mer. Avides si l'ennemi est riche, ambitieux s'il est pauvre, ni l'Orient ni l'Occident ne les ont rassasiés. Seuls entre tous, ils convoitent avec la même ardeur la richesse et l'indigence : ravir, massacrer, piller; voilà ce qu'en termes menteurs ils nomment gouverner ; leur paix, c'est le silence des déserts !"*

Il faut en rapprocher le témoignage d'un Français, un Franc-Comtois du nom de Gilles Berger⁽⁷⁾, professeur de français à l'Université de Sydney, paru dans un quotidien régional à propos des causes du gigantesque incendie de forêt en Australie sous le titre *Un pays magnifique qu'on bousille* : *"Plus encore que le réchauffement climatique, ce sont l'assèchement de la nappe phréatique et l'eau mise en Bourse, Coca-Cola ou les Chinois, qui (é)puisent les ressources en eau dans tout le pays. Le gaz de schiste et ses 40.000 puits creusés en huit ans (un million de litres d'eau pour chaque puits) qui transforment le sol en pas-*

soire. Le Grand Bassin Artésien, plus grande nappe phréatique du monde, quatre fois la France, est en train de s'assécher à cause des compagnies minières. Le monde est menacé parce que les intérêts privés sont en train de tout acheter, y compris l'eau au détriment de l'intérêt de la communauté et c'est flagrant en Australie. Et les politiques pratiquent la politique de l'autruche. On est en train de nous voler notre eau, nous polluer notre air, en train de nous tuer à petit feu et on devrait aller voter ?"

Le désert, c'est ce qui reste des civilisations du Moyen-Orient (y compris de Babylone et de ses Jardins Suspendus). C'est ce qui restera de notre si belle planète verte et bleue maintenant que le mal est à l'échelle mondiale. Pour Yves Cochet⁽⁸⁾, le compte à rebours est commencé. Le tarissement du pétrole (et de ses succédanés) auquel nous vouons une véritable addiction, sera notre punition, les autres sources d'énergie étant un leurre. Et il faut nous préparer à une implosion générale où foisonneront explosions sociales, épidémies, massacres et famines avec réduction drastique de la population mondiale.

Notons pour finir que la symbolique "horloge du jugement dernier" du *Bulletin des scientifiques atomiques* basé à Chicago en charge de sa gestion depuis 1947 et indiquant la proximité de l'apocalypse atomique et environnementale avait déjà été avancée dès 2007. Espérons qu'il renaîtra de ces cendres une humanité plus consciente de sa dépendance à la nature et de la nécessité de la respecter en suivant les règles édictées par les glorieux ancêtres du passé indo-européen.

DOCTEUR CLAUDE PERRIN

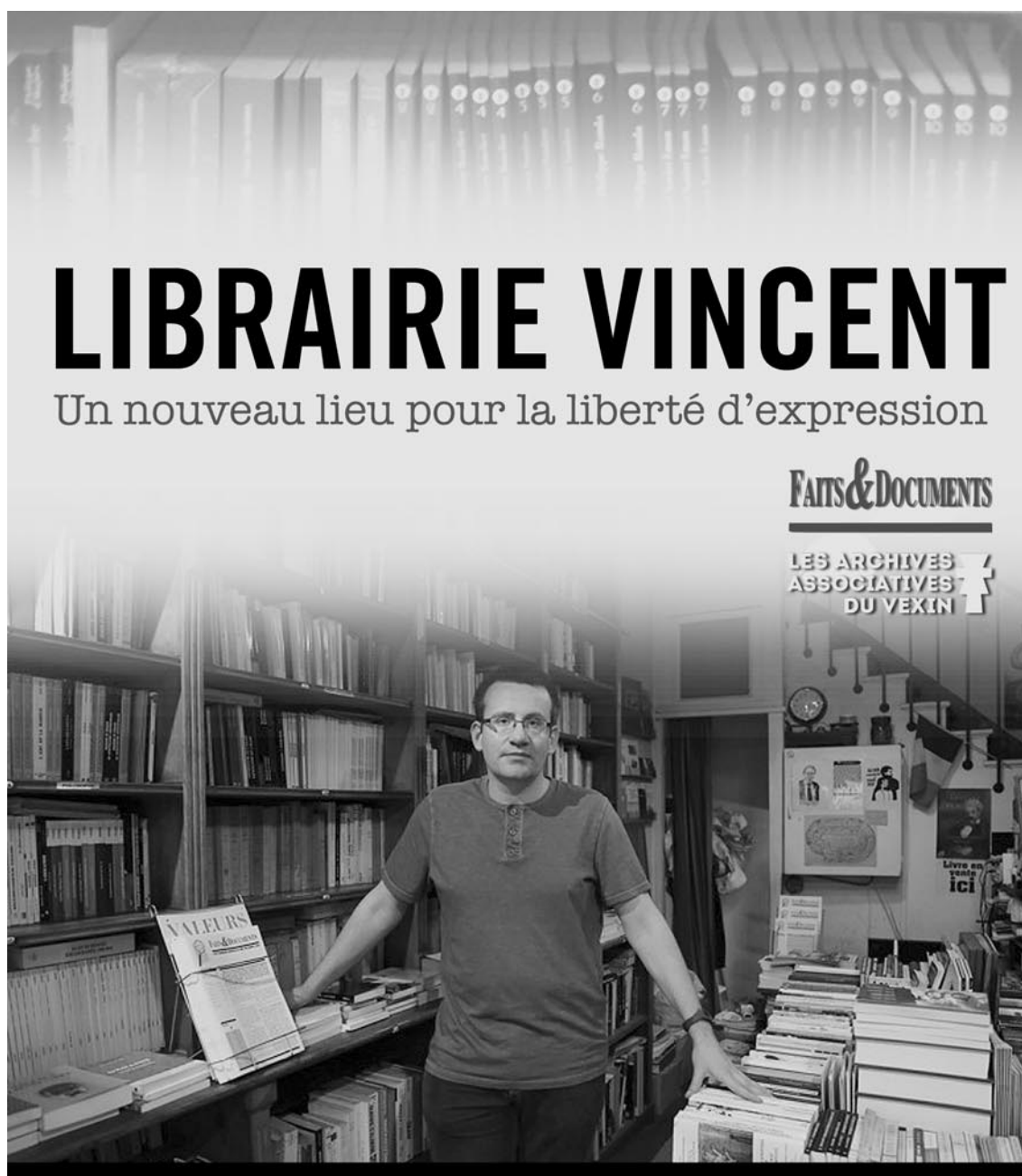
Notes

- (1) Roger-Paul Droit, *La philosophie ne fait pas le bonheur... et c'est tant mieux*, Flammarion (2015).
- (2) Hans F. K. Günther, *Religiosité indo-européenne*, Les Éditions du Lore (2013).
- (3) Guillaume Corvus (alias Faye), *La Convergence des catastrophes*, Diffusion International Édition (2004).
- (4) Gordon Rattray Taylor, *Le jugement dernier*, Calmann-Lévy (1971).
- (5) Franz Broschimmer, *Ecocide. Une brève histoire de l'extinction en masse des espèces*, Parangon (2003) et collection *Éléments* (2010).
- (6) Ch. Lebaigue, *Morceaux choisis d'auteurs latins*, Librairie Classique Eugène Belin (1899).
- (7) "Un pays magnifique que l'on bousille, entretien avec Gilles Berger", *L'Est républicain* du 6 janvier 2020.
- (8) Yves Cochet, *Devant l'effondrement. Essai de collapsologie*, Les Liens qui Libèrent (2019).

"On est en train de nous voler notre eau, nous polluer notre air, en train de nous tuer à petit feu et on devrait aller voter ?"

Gilles Berger





LIBRAIRIE VINCENT

Un nouveau lieu pour la liberté d'expression

FAITS&DOCUMENTS

LES ARCHIVES ASSOCIATIVES DU VEXIN

115 avenue de la Bourdonnais // Paris VII^e
Tél. 01 42 03 48 52 // Métro Ecole Militaire

Ouverture du mardi à samedi de 12h30 à 19h30
Fermeture les dimanches et lundis et mois d'août.

Catalogue en ligne sur livre-rare-book.com

<https://librairie-vincent.com>



NOTRE COMBAT

Certains, plus ou moins bien intentionnés, demandent quel est le sens de notre combat (façon polie, ou prudente, de dire qu'il ne sert à rien). Guillaume Faye, dans son livre *Pourquoi nous combattons* (sous titré *Manifeste de la Résistance européenne*), paru en 2001 à L'Aencre, avait apporté un certain nombre de réponses, auxquelles nous souscrivons (même si nous aurions souhaité que certaines fussent plus développées). Par ailleurs les 82 numéros parus de la revue *Terre&Peuple* couvrent, sans prétendre à l'exhaustivité, un large champ de sujets qui, mis bout à bout, constituent une base doctrinale cohérente et solide. Mais, pour ceux qui n'auraient pas compris (ou pas voulu comprendre) nous allons revenir sur la question, la base de la pédagogie (et nous avons l'ambition de faire un travail pédagogique) étant la longue répétition.

Tout d'abord, pour éviter tout malentendu, précisons que nous n'avons pas la prétention de faire un travail intellectuel. D'autres le font très bien en matière d'information et de réinformation (entre autres l'Institut Iliade, le groupe Télé et Radiolibertés, Polémia, les revues *Eléments*, *Nouvelle Ecole*, *Krisis*, *Synthèse nationale*, les publications de Robert Steuckers) et il faut leur en rendre hommage et les en remercier. Nous, nous voulons, plus modestement et au ras des réalités, fabriquer et fournir des munitions idéologiques à ceux qui se battent, au quotidien, dans les villes et les villages envahis par une racaille prétentieuse, provocatrice, fanatique qui se croit déjà en territoire conquis. Nous parlons de "munitions idéologiques" car nous savons que nous sommes en guerre et que, pour se battre efficacement sur le plan physique, il faut bien connaître les raisons et les enjeux du combat. Nos camarades de la revue *Réfléchir&Agir* mènent de leur côté, en parfaite communion de pensée avec nous, avec un élan juvénile efficace, un combat courageux. Alors qu'avons-nous, nous, à apporter ? Peut-être une ligne idéologique dont la cohérence et le souci de

fidélité peut guider des âmes en quête d'une voie de lumière dans l'Age Sombre où nous sommes plongés. Nous savons qu'un élan de spiritualité et une volonté de combat physique sont nécessairement complémentaires pour mener une croisade de reconquête et, osons le mot, une guerre sainte, seule façon efficace de faire face à la guerre sainte qui nous est faite par les fous d'Allah (ce qu'ils avouent de plus en plus clairement alors que les Bobos occidentaux veulent continuer à se voiler la face... jusqu'au jour où...).

Un mot, avant d'entrer dans le vif du sujet, sur ce qui mobilise l'esprit et l'âme de beaucoup de braves gens de chez nous soucieux, à juste titre, de voir se concrétiser leurs idéaux sous la forme d'une communauté. Communauté est un beau mot, mobilisateur et porteur d'espérance. Nous avons l'habitude de présenter Terre et Peuple comme une communauté de travail, de combat et de foi (les trois fonctions, n'est-ce pas, cher Jean Haudry). Idéal noble et ambitieux, qui répond au besoin de nos Amis de se regrouper face à l'adversité (une nécessité qui va s'avérer toujours plus pressante au fil du temps, face aux envahisseurs...). Communauté fraternelle, noyau d'un Ordre... ce fut l'ambition de toute ma vie, certains le savent bien. Mais cet objectif, auquel il ne faut jamais renoncer, jusqu'à son dernier souffle, doit prendre impérativement en compte certaines réalités. En toute lucidité. Et pour se protéger d'illusions néfastes.

Soyons clairs : notre ambition butte sur le fait que nous voulons construire un édifice correspondant à nos idéaux. Bien sûr, nous nous heurtons en cela à des ennemis déterminés, haineux, disposant de gros moyens par rapport auxquels les nôtres semblent dérisoires. Mais le principal obstacle n'est peut-être pas là. Il réside dans le fait que nous aurions besoin, impérativement, pour construire la communauté dont nous rêvons, d'être d'une solidité à toute épreuve. Or on est loin, bien loin, du compte.

Lorsqu'on a commencé le combat il y a plus de 60 ans, comme c'est mon cas, on a connu bien des événements et bien des êtres. Ce qui permet d'être sans illusions sur la nature humaine. Et de porter donc un regard désabusé mais amusé sur les braves naïfs qui tiennent, lorsqu'ils parlent de communauté, un langage de bisounours. Mais il ne faut pas leur en vouloir : il leur manque encore, sans doute, quelques années d'expériences, de confrontations et de désillusions.

Mais avoir côtoyé beaucoup de gens permet d'avoir un regard distancié et serein sur des réalités qui rendent souvent difficile la cohabitation communautaire : égos surdimensionnés, susceptibilité malade, étroitesse d'esprit, jalousie pouvant déboucher sur la paranoïa. Ne nous faisons pas d'illusion : même dans nos rangs il y a des cas de déséquilibre psychologique. Et des déserteurs. Il faut savoir prendre de la hauteur par rapport à tout cela et se montrer indulgent car l'homme est un animal souvent difficile à comprendre et dont il faut savoir pardonner les offenses.

Et puis les individus subissent, consciemment ou non, la pression du milieu et de l'air du temps. L'embourgeoisement est sans doute le pire des maux, suscitant un individualisme, un égoïsme rendant nulles et non avenues les belles déclarations d'intention, parfois sincères mais qui buttent, plus ou moins vite, sur les contraintes familiales, professionnelles, sociales. Au fil des ans, les compromis, l'usure physique et morale finissent par avoir raison des meilleures intentions. Combien restent fidèles à leur jeunesse ? Quand je regarde autour de moi j'en vois bien peu. Est-ce inévitable ? Je n'ai pas la réponse.

Il ne faut pas pour autant baisser les bras. Ne serait-ce que par respect pour celles et ceux, jeunes ou moins jeunes, qui entendent continuer notre combat, quoi qu'il arrive et qui nous font confiance pour cela. Nous devons mériter leur fidélité.

S'il est satisfaisant de pouvoir voir un projet de vie, expression d'une conception du monde, s'incarner dans une communauté, il ne faut pas en faire une condition incontournable, sans laquelle rien ne serait possible. La communauté est faite d'êtres, hommes et femmes, dont la vie est un bien bref trajet et donc dont l'existence, transitoire, n'a qu'une importance très relative. Si on a l'idiote prétention qu'il en va autrement, il suffit de se regarder dans la glace pour reprendre raison, en se disant que le bout de la route n'est jamais très loin. Mais alors que laisser derrière soi ? D'abord, bien sûr, le sang qui coule dans les veines de nos enfants, de nos petits-enfants, de nos arrière-petits-enfants. Et c'est une bonne raison d'espérer vivre encore un peu. Mais il y a aussi le message des Anciens qui, dans leur infinie sagesse, avaient su dire qu'un héritage peut se perpétuer et se transmettre, de génération en génération, grâce à l'Écrit : *Scripta manent* (traduction, pour ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'apprendre le latin sous la férule des Bons Pères : "*Les écrits restent*"). D'où le souci de prendre la plume pour laisser quelques traces.

Passons donc à l'acte. En ayant le souci de ne pas jargonner à la façon de pseudo-philosophes mais en disant les choses simplement, clairement, car nous nous adressons à nos frères Gaulois qui, entre eux, parlent clairement et simplement.

Posons donc la bonne question : quelle est la base de notre engagement ? Réponse : une conception du monde qui repose sur trois piliers. À savoir le racisme, la spiritualité païenne, la Troisième Voie (politique, sociale, économique, culturelle). C'est ce que nous allons voir dans les pages qui suivent. ■

PIERRE VIAL

■ Le racisme par *Pierre Vial*

■ Nos racines indo-européennes par *Robert Dragan*

■ Un aperçu synthétique de la genèse de la raciologie par *Bogdan Le Sarmate*

■ Les Kurdes, nos lointains cousins par *Alain Cagnat*

■ Indomptables Kurdes ! par *Alain Cagnat*

■ Spiritualité païenne par *Pierre Vial*

■ Hommage à mon ami Robert Dun par *Eugène Krampon*

■ La Gauche, le sexe et l'amour par *Robert Dragan*

■ Wandervogel par *Pierre Vial*

■ Le mal-être occidental en 2020 :
vers l'Empire prédateur d'Occident par *Dr Michel Bugnon-Mordant*

LE RACIALISME

Définition simple : le racialisme est le constat et donc la reconnaissance que chaque être humain est défini par son origine biologique et par son héritage culturel, reçu grâce à son éducation et à son expérience de la vie.

C'est pourquoi l'homme est un être façonné à la fois par la nature et la culture. Bref, il est le fruit d'une réalité bioculturelle, fondatrice de son identité.

Nous affirmons le droit absolu, pour chaque individu et pour chaque peuple, d'affirmer, de revendiquer et de défendre son identité. D'où notre devise : *Une Terre, un Peuple*. Ceci est évidemment en contradiction absolue avec le racisme, qui prétend établir une seule échelle d'évaluation pour toute l'humanité qui conduirait à classer les peuples selon une "notation" unique (avec, en somme, les premiers et les derniers de la classe). C'est absurde. Cela va sans dire mais cela va mieux en le disant...

Nous illustrons notre réflexion sur le racialisme par les articles qui suivent. En sachant que nos rédacteurs n'ont disposé que d'un espace trop restreint pour présenter leurs analyses. C'est pourquoi il nous a paru nécessaire de donner quelques précisions concernant certains auteurs. Il y en a qui peuvent surprendre le néophyte. Ainsi Ernest Renan écrivait-il, dans ses *Dialogues et fragments philosophiques* (Calmann-Lévy, 1876) : "*Une large application des découvertes de la physiologie et du principe de sélection pourrait amener la création d'une race supérieure, ayant son droit de gouverner, non seulement dans sa science, mais dans la supériorité même de son sang, de son cerveau et de ses nerfs*". Il y a là l'évocation d'une préoccupation qui a longtemps mobilisé nombre d'esprits supérieurs dans le monde anglo-saxon, le monde germanique mais aussi en France : il s'agit de l'eugénisme, déjà pris en compte dans l'Antiquité. C'est une question qui est devenue maudite depuis 1945.

Un nom symbolise cette malédiction : celui de Georges Montandon. Ce médecin, né en Suisse mais d'ascendance franc-comtoise et naturalisé français en 1936, s'est passionné pour l'ethnologie. À l'École d'anthropologie de Paris il a occupé la chaire d'ethnologie en 1933 et a publié, chez Payot, *La Race, les races*, où la classification des races qu'il propose était encore présentée en 1965 comme une référence par Georges Olivier, professeur d'anthropologie à la Faculté des sciences et professeur d'anatomie à la Faculté de médecine (dans son ouvrage *Morphologie et types humains*). Son antisémitisme, qui lui valut d'être assassiné, avec sa femme, en 1944 par des "résistants", s'appuie sur nombre de citations de Guy de Maupassant, Jules Michelet, Frédéric Mistral, Adolphe Thiers, Voltaire, Emile Zola.



Georges Montandon. (DR.)

D'autres auteurs ont placé la question raciale au cœur de leurs réflexions. Ce fut le cas d'Alexis Carrel ("*Il faut abandonner l'idée dangereuse de restreindre les forts, d'élever les faibles, et de faire ainsi pulluler les médiocres*"), d'Urbain Gohier ("*Le premier souci de la nature est l'élimination des individus malsains*") mais aussi d'autres penseurs qu'on ne peut soupçonner de connivence avec les "maudits", comme Jean Rostand. Mais l'une des références les plus incontournables, quand on parle de race, est le gros ouvrage de Nicolas Lahovary, *Les peuples européens* (La Baconnière, 1946, 687 p.). ■

PIERRE VIAL

"Nous affirmons le droit absolu, pour chaque individu et pour chaque peuple, d'affirmer, de revendiquer et de défendre son identité."

■ PALÉONTOLOGIE

ORIGINES DE L'HOMME

L'origine africaine de l'homme, admise depuis longtemps, semblait avoir été confirmée par la découverte en 1974 de l'Australopithecus Lucy à Hadar (Ethiopie) datée par Yves Coppens de 3,18 millions d'années. Une récente découverte due à la paléontologue Madeleine Böhme, professeur à l'Université de Tübingen, remet ce dogme en question. Au cours des fouilles qu'elle mène depuis 2011 dans une commune de l'Ostallgäu (Bavière), elle a mis au jour une partie du squelette d'un primate qui peut être considéré comme l'ancêtre commun de l'homme et du singe et qui remonte à 11,6 millions d'années. Cette découverte sensationnelle a été signalée par son auteur à la *Süddeutsche Zeitung* du 8 novembre 2019. Le fossile préhumain a été nommé *Danuvius Guggenmosi* en l'honneur d'un archéologue amateur dont les travaux ont contribué à cette découverte. Elle a fait l'objet d'un article d'Arne Schimmer paru dans la *Deutsche Stimme* de février 2020. On en trouve l'écho dans l'internet sous le nom de son auteur. Mais il ne semble pas que les media français en aient signalé l'existence, et l'extrême importance. Faut-il s'étonner d'une telle incurie ? ■ JEAN HAUDRY

■ RÉFÉRENCE

NOS RACINES, INDO-EUROPÉENNES

La connaissance des Indo-européens est une nécessité à laquelle nous nous efforçons de satisfaire. Mais la linguistique est une discipline exigeante et de fait méconnue des philistins que pour la plupart nous sommes. Le travail de Xavier Delamarre a été conçu comme une introduction à la question, un exercice dont il dit qu'il aurait pu demeurer dans un tiroir, mais que l'enthousiasme de ses collaborateurs l'a incité à publier. Cent racines reconstituées sont traduites, accompagnées des mots français (parfois des noms propres comme des anthroponymes ou des toponymes) qui en descendent, ainsi que les formes intermédiaires qu'elles ont prises en celtique, grec, latin, germanique. Les autres langues indo-européennes sont également traitées dans un texte qui accompagne pour chaque mot l'arbre généalogique des lexèmes. Depuis l'ancien travail d'Emile Benveniste (1969), nulle tentative de ce genre n'avait été faite en français. Les références en la matière sont américaine, anglaises, voire norvégienne. L'auteur souligne d'ailleurs dans son introduction l'ignorance des Français devant le fait indo-européen, ainsi que leur attachement au classicisme gréco-romain dont ils font par erreur la matrice exclusive de leur culture. À la lecture de ce petit traité, accessible à tout public (on pensera aux scolaires), on est ébahi de la très grande proximité entre notre langue et les mots reconstitués dans celle de nos ancêtres, à cinq mille ans de distance. On lira avec profit l'introduction : un long extrait d'un texte d'Antoine Meillet de 1928 y est reproduit, qui décrit avec beaucoup d'acuité le fait indo-européen – nié aujourd'hui par certains. La bibliographie permettra aux locuteurs de l'anglais (principalement) de prolonger leur recherche dans des ouvrages plus exhaustifs. ■ R.D.

Xavier Delamarre, *Une généalogie des mots de l'indo-européen au français : introduction à l'étymologie lointaine*, Editions Errance, 32€



■ ORIGINES

ATTENTION AU RÉSULTAT DES TESTS GÉNÉTIQUES !

Une entreprise américaine se défend d'une accusation qui court sur les réseaux. Cette entreprise vend à des particuliers des renseignements sur leurs origines ethniques. L'affaire est bonne car les migrations et mélanges de populations poussent de plus en plus de nos contemporains à vouloir se documenter sur leurs aïeux. Un prélèvement de salive, un envoi par la poste, et quelques dollars plus tard, vous voilà informés. Des vidéos montrent sur le net les clients de ce type de laboratoire de décryptage ouvrant avec fébrilité la lettre de réponse. Or, très souvent, l'enquête donne un très faible pourcentage de Juifs askhénazes et d'Africains. La dose est tellement négligeable (1 à 3%) qu'elle peut correspondre à un très lointain métissage : c'est invérifiable autrement qu'en dressant un arbre généalogique complet remontant à l'Antiquité, ce que personne n'est capable de faire. L'intérêt d'une telle manipulation ? Lutter contre le racisme et l'antisémitisme, dont on peut *a priori* soupçonner des gens autant intéressés par leur lignée. L'idée est astucieuse. Bien sûr, les entreprises hurlent aux *fake-news* avec la dernière énergie... ■ R.D.

<https://www.snopes.com/fact-check/dna-testing-companies-admit-altering-tests-screw-racists/>

■ MUSIQUE

CHRISTOFF BZH

Du nouveau du côté de la Bretagne. Un chanteur de *protest songs* identitaire est né, du côté du Finistère. Guitare sèche et textes engagés, à fleur de peau. Christoff chante en français, le dégoût, la révolte. Son propos n'est pas autonomiste, mais touche tous les francophones fatigués par les atteintes à leur intégrité. Vedette – déjà ! – du rassemblement de *Synthèse nationale*, il a bien voulu honorer de sa présence, et animer la Saint-Patrick de la bannière bretonne de Terre et Peuple. Son opus, *L'Armée du Silence*, peut être téléchargé sur [Kroc Blanc.fr](http://KrocBlanc.fr) pour 10€. L'album physique est au prix de 14€ ■ R.D.



■ MUSIQUE

CHANTER LA BRETAGNE

Qui a eu la chance d'entendre chanter Tepod Mab Kerlevenez sait que la Bretagne n'est pas morte ! Ce jeune artiste a à son actif un large répertoire, comprenant tous les chants bretons, du *Barzhaz Breizh* à Olier Mordrel, en passant par les hymnes chouans, à quoi s'ajoutent des traductions et adaptations de chants de Tradition d'Europe, faites par ses soins, et que je vous laisse le soin de découvrir. Il est également l'auteur de deux albums originaux, l'un de style folk, *A-raok ma strako ar bed* (Avant que n'explose le monde), l'autre, *kanoù kouerel, poblek ha brezelek Breizh dieub* (Chants paysans, populaires et guerriers de la Bretagne libre), fait de chansons bretonnes patriotiques. Il en est le principal interprète, accompagné de quatre chanteurs et instrumentistes (guitare, tambour et flûte). Tous travaillent à une troisième production. Le remarquable dynamisme de ce bretonnant émérite s'inscrit dans une volonté de réveiller la Nation bretonne assoupie. Notre homme est en effet également l'auteur en 2015, d'un essai politique, *Ar pezh a vennomp* (Ce que nous voulons) qui explique les bases du nationalisme breton et ses projets divers. Il en prépare un second, *An dazont klodus* (L'avenir glorieux) qui portera sur des visions plus précises de l'avenir national breton. Son propos est d'actualiser le message du mouvement national, afin de sensibiliser les jeunes aux défis de l'avenir : vivre libre dans un pays libre. ■ R.D.

Son travail n'étant pas diffusé dans le commerce, pour toute commande (essais, CD, carnet de chants), on s'adressera par le net à : breizhvroadel@outlook.fr Le blog <http://tepodmabkerlevenez.over-blog.com> donne un court aperçu de son œuvre (il date à présent de trois ans). Il peut être suivi sur YouTube à ces références : /tepod mab kerlevenez/ ; ainsi que /feal da viken/

UN APERÇU SYNTHÉTIQUE SUR LA GÈNESE DE LA RACIOLOGIE

Aujourd'hui, la notion de *race* déclenche aisément un torrent d'indignation dans le débat public.

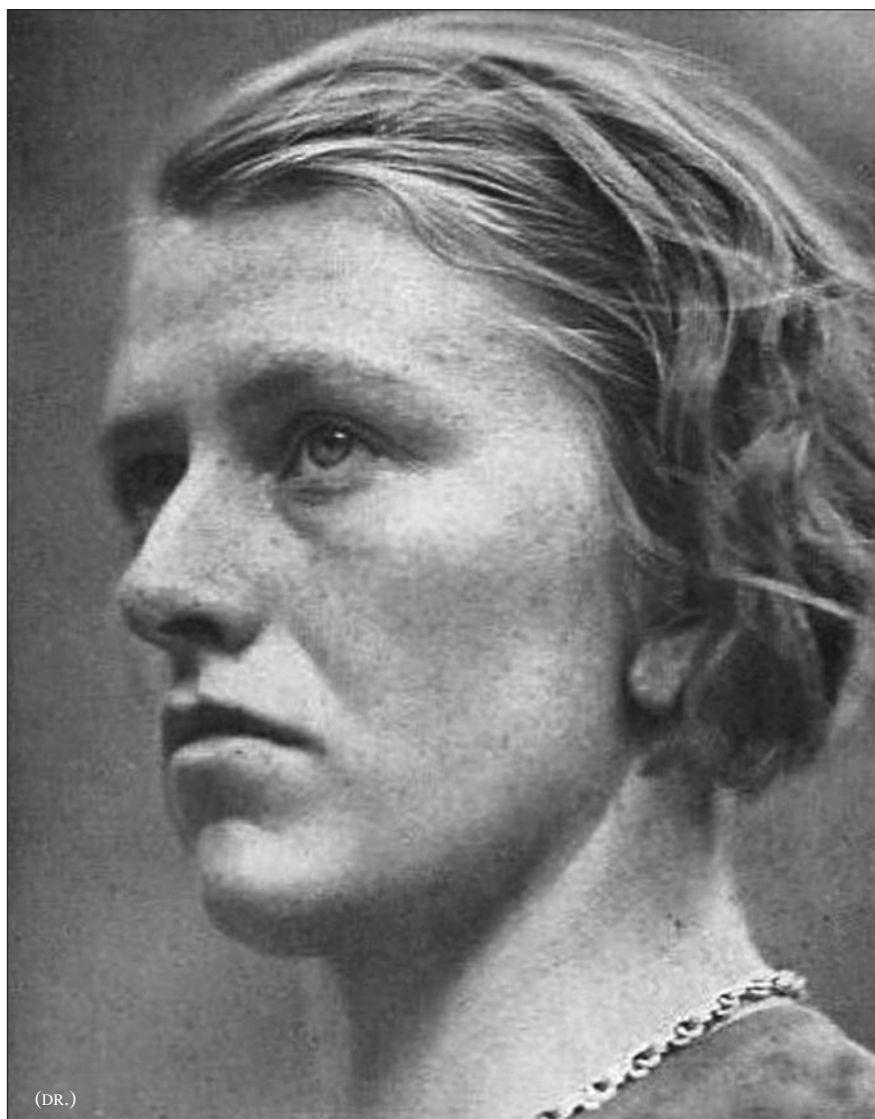
Il suffit de mentionner ce terme anodin pour heurter la sensibilité des âmes les plus délicates, ou pour s'attirer une franche hostilité de la part des thuriféraires de la doxa égalitariste. Le fanatisme antiraciste à son apogée ne vise plus seulement à décréter une égalité absolue entre tous les Hommes, mais à gommer l'expression de leurs différences visibles. Contrairement à ce que nous pouvons constater dans le monde anglo-saxon, la France "*républicaine*" et "*démocratique*" s'obstine à éluder les progrès de la génétique de population. La question des déterminismes biologiques, des caractéristiques ataviques ou de la transmission héréditaire est un immense tabou trop susceptible de faire chavirer l'embarcation de la jovialité multiculturelle. En bref, le terrorisme intellectuel d'une poignée de charlatans cosmopolites aboutit à l'instauration d'une loi du silence qu'il est préférable de ne transgresser sous aucun prétexte. Nous observons même l'avènement d'un régime de suspicion généralisé se renforçant jour après jour. La délation est encouragée, la répression est privilégiée, le dialogue est prohibé. Votre voisin de souche bourguignonne ne serait-il pas acquis à des thèses suspectes, par hasard ? Ne partagerait-il pas des idées séditeuses ? Ne fusillerait-il pas du regard de paisibles Sarrasins fraîchement débarqués dans son quartier ? Ne tiendrait-il pas des propos répréhensibles au sujet de la déferlante migratoire ? De tels questionnements suffiraient pour anéantir l'existence sociale de ce Gaulois réfractaire – voire le précipiter derrière les barreaux, en fonction de la composition de son casier judiciaire, de ses engagements associatifs et de ses activités militantes.

Démocratique à perpétuité

Nous nous dirigeons ainsi vers un terrain très accidenté et l'autocensure ordinaire ne nous facilite guère la tâche. Les séides de l'obscurantisme antiraciste (qui n'est ni plus ni moins qu'un système de croyance absurde) ont pu s'aventurer suffisamment loin pour intégrer à leur tableau de chasse la suppression du mot *race* de la Constitution en 2018. La liquidation de l'opposition nationaliste couplée au néo-lyssenkisme le plus exubérant ne doivent pas nous dissuader, malgré tout, d'aborder la genèse d'un courant d'étude scientifique en constante évolution : la raciologie. La *race*, notons-le tout d'abord, est délaissée par de nombreux chercheurs au profit d'un champ lexical plus politiquement correct (comme le *type humain* ou les *origines géographi-*

ques) depuis plusieurs décennies. Le contexte du triomphe anglo-américain de 1945 sous les auspices d'une ploutocratie déracinée n'est pas sans coïncider avec la délégitimation "*scientifique*" de la *race* jusqu'à notre XXI^e siècle. Comme l'avait parfaitement compris Maurice Bardèche, "*le monde est désormais démocratique à perpétuité*". L'antifascisme d'État est ainsi la règle cardinale en Occident depuis la déchéance du III^e Reich et se répercute dans la sphère politique mais aussi dans les milieux culturels, artistiques, médiatiques et universitaires : quoi que l'on pense de l'Allemagne hitlérienne en tant que telle, par ailleurs. Les pays de l'Est sous tutelle soviétique ont paradoxalement échappé à cette emprise du matraquage antiraciste jusqu'à la fin des années 1980.

"Le contexte du triomphe anglo-américain de 1945 sous les auspices d'une ploutocratie déracinée n'est pas sans coïncider avec la délégitimation "scientifique" de la race jusqu'à notre XXI^e siècle."



(DR.)

Intoxication doctrinale

Or, l'écroulement du fameux "*bloc de l'Est*" remonte de plus en plus loin dans le temps et les phénomènes nuisibles qui minent l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord se propagent en terres slaves comme chez les Roumains, les Hongrois ou encore les Baltes – la libéralisation des sociétés en Europe orientale s'accompagne d'une intoxication doctrinale faisant écho à l'agonie du monde occidental. Il faut toutefois espérer que les facultés immunitaires des Européens de l'Est se maintiendront et que leur instinct de préservation communautaire persistera. La conscience de l'appartenance raciale, justement, recouvre tout son intérêt dans le contexte de la résistance identitaire s'affirmant tant en Occident qu'en Europe orientale. Dérivant d'un terme italien (*razza*), la race désigne initialement une catégorie d'hommes, un groupement d'individus, ou un ensemble de personnes réunies selon des affinités sociales, psychologiques, comportementales, etc. Les propriétés biologiques ne rentrent que plus tardivement dans la définition usuelle de la *race*. Quoiqu'il en soit, il est certain que la volonté de survie raciale émerge dans toutes les collectivités humaines depuis l'ère préhistorique. Lorsque les premières civilisations rayonnent sur notre planète, les distinctions entre les peuples sont déjà annonciatrices d'une typologie "*ethno-différentialiste*" de plus en plus complexe et sophistiquée.

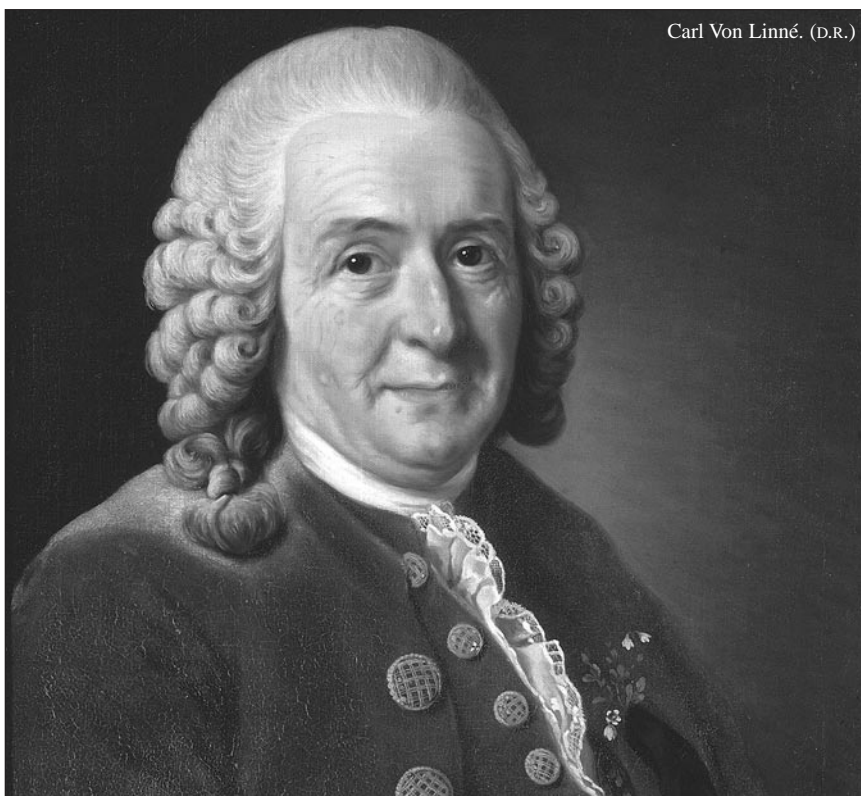
"Redécouvrir les piliers du racialisme scientifique s'impose plus que jamais dans cette situation atonique nous causant de lourds préjugés au quotidien."

Des illustrations de l'Égypte pharaonique semblent déjà nous exposer un inventaire de populations fondé sur des critères morphologiques très visibles. Par exemple, les Noirs sont représentés de façon distincte. Les anciens Berbères figurent aussi sur cette représentation assimilable à une sorte de table des peuples bien avant la rédaction de l'*Ancien Tes-*

tament. La race – jugée chimérique en France – nourrit au demeurant des controverses passionnées dans le domaine de l'égyptologie. L'ethnicité des anciens Égyptiens suscite des disputes savantes dont nous n'avons guère connaissance dans un pays courbant l'échine devant les injonctions des officines antiracistes. Dans le capharnaüm du structuralisme désincarné d'un Lévi-Strauss et des *bourdieuseries* teintées de simagrées bolchévisantes, la recherche raciologique en France est donc sans cesse bâillonnée. Plus largement, la disjonction du fait social des paramètres d'évaluation ethnoraciale est symptomatique de l'altération des sciences sociales et humaines se produisant dans les universités occidentales. Redécouvrir les piliers du racialisme scientifique s'impose plus que jamais dans cette situation *atonique* nous causant de lourds préjugés au quotidien. Afin de cibler le cœur du sujet raciologique et de ne pas nous éparpiller à outrance, nous présenterons ainsi les quatre mastodontes de la pensée raciologique : Vacher de Lapouge, Arthur de Gobineau, Madison Grant et Houston Stewart Chamberlain. Précisons cependant que l'un des précurseurs majeurs de la raciologie contemporaine était Carl Von Linné (1707-1778), illustre naturaliste suédois auquel nous devons les premières formes de nomenclature binominale.

L'approche linnéenne et le polygénisme voltarien

Bien que la majorité de ses idées soient tombées en désuétude avec la progression du transformisme lamarckien et l'avènement de l'évolutionnisme darwinien, l'approche linnéenne doit être citée puisque cette dernière apporte déjà une classification interne à l'*Homo sapiens*. Ce savant subdivise notre espèce ainsi en plusieurs sous-catégories gardant plus ou moins leur pertinence à notre époque : *Africanus*, *Americanus*, *Asiaticus*, et *Europeanus*. La notion de race commence alors à prendre une tournure scientifique : il existe ainsi bel et bien plusieurs "*variétés*" d'hommes se distinguant par leurs attributs morphologiques, leurs facultés intellectuelles, ou encore leur caractère. Montesquieu apporte aussi indirectement sa pierre à l'édifice du racialisme par l'entremise de ses théories climatiques en estimant que les peuples du Nord sont davantage laborieux, disciplinés et productifs que leurs voisins méridionaux vivant dans des climats beaucoup plus cléments. Si l'on ne peut se borner à des explications de nature environnementale ou climatologique pour expliquer les disparités entre les pièces du puzzle de l'espèce humaine, la thèse ambitieuse de Montesquieu n'en repose pas moins sur un travail d'observation loin d'être complètement fantaisiste. Dans un autre sens, il est avéré qu'un Anglo-Saxon vivant dans les territoires du Pacifique (comme en Australie) ou qu'un descendant d'Huguenot français en Afrique du Sud sont tout autant efficaces et créatifs que les Européens subsistant sur le Vieux-Continent. D'autre part, les Inuits du Grand Nord ne se démarquent guère par leur effervescence civilisationnelle hors du commun. Nous dressons un bilan humain analogue parmi les Yakoutes du Nord de la Sibérie ou les autochtones nénètes de la péninsule de Yamal en Russie...



Carl Von Linné. (D.R.)

En parallèle, le polygénisme voltairien exerce aussi une fonction motrice dans la structuration des sciences racialistes. Mais ces dernières se consolident et se diffusent *a posteriori*. L'essor vertigineux des sciences et des techniques s'opère au cours du XIX^e siècle et se combine avec la suprématie des Européens sur le globe terrestre qui se trouve à son apogée dans le cadre du second âge colonial aboutissant à la colonisation du sol africain. Les colonies d'antan situées au Nouveau Monde, quant à elles, mènent leur propre destinée depuis le retrait de la Couronne espagnole et des autorités portugaises en Amérique centrale et méridionale. Les États-Unis, pour leur part, forment une entité indépendante depuis leur divorce brutal d'avec la Grande-Bretagne le 4 juillet 1776 (le peuplement très majoritairement européen de l'Amérique du Nord jusqu'à une période récente nous fournit aussi des explications incontournables quant au succès ultérieur de ce pays, *a contrario* des ex-colonies ibériques en proie à un métissage exponentiel pour la plupart d'entre elles : mais le cas nord-américain nécessiterait sans doute un article à lui seul). Au summum de leur puissance entre la seconde moitié du XIX^e et le début du XX^e siècle, les Européens semblent infaillibles et promis à une existence pérenne. Ces derniers constituent environ un tiers de la population mondiale et aucun obstacle sérieux n'apparaît sur leur route. Cette omnipotence écrasante dissimule en vérité des faiblesses dangereuses contre lesquelles les autorités des différents États européens ne prennent guère de mesure : le déracinement provoqué par l'industrialisation à marche forcée, l'ascension de l'individualisme dissolvant, la dénaturation des mœurs traditionnelles ou encore le facteur épineux de la race.

Arthur de Gobineau

Arthur de Gobineau (1816-1882), diplomate et intellectuel français, dépeint un tableau pessimiste du devenir des Européens malgré leur rayonnement. Après leur hégémonie brillante, leur décadence crépusculaire lui paraît inévitable. La posture révolutionnaire de Gobineau repose sur son appréciation de l'importance du fait racial. Les civilisations prestigieuses et fécondes déclinent inévitablement puisqu'elles finissent par devenir en quelque sorte les victimes de leur propre succès : les bâtisseurs originaux d'empire se mêlent avec leurs sujets composites et rédigent ainsi l'épilogue de leur histoire vivante sur Terre. Son *Essai sur l'inégalité des races humaines* n'exalte en rien la suprématie incertaine des Européens et se dresse plutôt comme un message d'avertissement philosophique pour ses lecteurs. À savoir que rien n'est complètement figé dans le marbre et que l'humanité européenne n'est pas immortelle. Si nous ne sommes pas forcés d'adhérer au point de vue désenchanté de Gobineau, son diagnostic portant sur l'affaiblissement des civilisations prééminentes est corroboré par les avancées fulgurantes de la génétique : peu à peu, nous démontrons la validité de la thèse de Gobineau sur le cycle tragique des civilisations. Les Sumériens, les Égyptiens, les Perses, les Grecs, les Romains se sont dilués de façon irréversible dans les alluvions du métissage biologique. Les fouilles archéologiques, les témoignages historiques et les études génétiques nous res-

tituent le chemin de tous ces peuples audacieux, basculant de la grandeur suprême vers un dépérissement des plus misérables. L'Occidental contemporain n'a pas conscience de cette course morbide vers l'extinction et s'apprête, ainsi, à rejoindre les fondateurs de Sumer, les pharaons égyptiens et les Hellènes immaculés dans leur chambre mortuaire. Quel sera le visage de la France de demain, si celle-ci poursuit sa dégringolade vers l'éclectisme transraciel ? Notre vieille Gaule se métamorphosera en une extension infectieuse du Tiers-Monde, combinant l'impotence de l'Égypte actuelle avec le déchirement du Liban et l'impéritie des contrées subsahariennes. Au-delà de son travail raciologique, Gobineau nous dresse un panorama anthropologique dans lequel nous nous retrouvons forcément. Sur le plan typologique, son *Essai sur l'inégalité des races humaines* nous indique trois races *fondatrices* du genre humain : la race blanche, la race noire et la race jaune. Les Blancs sont décrits comme la catégorie la plus réfléchie, la plus belle et la plus entreprenante (elle-même dominée en son sein par les "Aryens"), tandis que les Jaunes apparaissent comme un ensemble très passif et une sorte de brouillon malsain entre les mains du "Créateur". Jugement rude, certes, mais sa description de la négritude est bien plus sulfureuse eu égard aux lois de la bienséance xénophile. Les Noirs sont assimilés par l'auteur à un empilement de peuplades sauvages, impropres à toute vie civilisée, dénués de facultés raisonnables et régis par leurs sens primitifs en l'absence d'intellect performant.

L'optique de la sémitisation est aussi abordée de manière explicite par Gobineau, en tant que phénomène synonyme de déclassement racial. Certains arguments de Gobineau sont naturellement infirmés par les dernières percées scientifiques, mais ses pistes de réflexion essentielles préservent un intérêt central. Contrairement à ce que ce théoricien alléguait, les Slaves ne sont pas un ramassis d'Eurasien diffus aux marges orientales de l'Europe. Nous pourrions aussi exprimer de fortes réserves concernant sa dévaluation tendancieuse des Asiatiques (du moins dans le cas des ex-Indochinois ou surtout des Asiatiques du Nord-Est comme les Coréens, les Japonais et certains Chinois).

Et en ce qui concerne Houston Stewart Chamberlain et Madison Grant, il nous faut aussi nuancer leur engouement nordiciste qui les poussait à énoncer – quelquefois – des contre-vérités dommageables. Ces personnalités doivent être mentionnées en dépit de leurs défauts, moindres par rapport à la valeur de leur analyse générale. Madison Grant (1865-1937) était un avocat, écrivain et naturaliste nord-américain. Son ouvrage le plus emblématique, *The passing of the Great Race* (*Le Déclin de la grande race* en français) accorde une importance décisive aux déterminismes raciaux et s'érige aussi comme une mise en garde contre l'étiollement provoqué par le métissage. Les peuples alpins et méditerranéens seraient affectés par un certain degré d'abâtardissement auquel échapperaient les populations situées au Nord de l'Europe. Aujourd'hui, nous avons évidemment pris du recul sur le regard sévère de Grant envers les Européens méridionaux et balkaniques. Son signal d'alerte contre les pénétrations exogènes



Arthur de Gobineau. (D.R.)

“Quel sera le visage de la France de demain, si celle-ci poursuit sa dégringolade vers l'éclectisme transraciel ?”



Houston Stewart Chamberlain. (D.R.)

*“Aujourd’hui,
le séquençage du
génom humain et
l’accroissement de
nos connaissances
génétiques mettent
toujours plus
en relief
les spécificités
ethnoraciales des
Européens.”*

■ Dossier *Notre combat*

en Europe comme en Amérique préserve, néanmoins, son entière vivacité. Un point spécifique s’ajoute aussi à la recherche scientifique menée par cette personnalité : sa collaboration avec les mouvements eugénistes sous l’impulsion d’un penseur génial comme Francis Galton, savant britannique extraordinairement polyvalent.

Raciologie et théories eugénistes

Si l’eugénisme formalisé date du XIX^e siècle, cette pratique consistant à optimiser les facultés héréditaires des Hommes est perceptible dès la plus haute Antiquité comme à Sparte : les enfants trop chétifs, maladifs ou difformes n’avaient pas vocation à survivre. Les théories eugénistes sont une composante incontournable de la raciologie dans son ensemble, de la même façon qu’il est malaisé de vouloir disjoindre la pensée raciale du discours eugénique ; cette tendance absurde est très récurrente dans le milieu des intégristes chrétiens, qui se targuent de “préserver l’identité européenne” en faisant montre d’une bigoterie d’inspiration orientale.

Houston Stewart Chamberlain (1855-1927) présente également une grille d’analyse très nordiciste tout en restant un auteur qu’il est impossible d’exclure du champ de la recherche. Dans *La Genèse du XIX^e siècle*, Chamberlain ne s’éloigne guère de Gobineau et adhère à l’hypothèse d’une race indo-européenne primitive qui détenait jadis tous les leviers du pouvoir en Asie comme en Europe. Selon lui, les populations de souche germanique ont su mieux conserver leurs racines aryennes que les autres peuples d’Europe. Cette approche pourrait être aujourd’hui étendue au profit de tous les Européens en transcendant sa perspective germanocentrée, dont les limites épistémologiques ne suscitent plus aucun doute, par ailleurs.



Georges Vacher de Lapouge. (D.R.)

Georges Vacher de Lapouge

Terminons notre mise en perspective historique avec une dernière figure-clé, Georges Vacher de Lapouge (1854-1936). Anthropologue réputé, Lapouge a été aussi magistrat et bibliothécaire – ainsi que co-fondateur du Parti Ouvrier Français aux côtés de Jules Guesde, homme politique marxiste. Également eugéniste et socialiste convaincu, Lapouge propose de décliner en trois catégories principales l’espèce humaine : l’*Homo europeus* de haute stature, dolichocéphale et à la chevelure blonde (prévalant sur le littoral nord-atlantique de l’Europe, dans les îles britanniques, dans le Nord de la France, en Allemagne et en Scandinavie), l’*Homo alpinus* qui est censé englober les Français du Sud brachycéphaux voire les populations balkaniques, et enfin l’*Homo contractus* ou “méditerranéen” auquel les Européens du Sud sont rattachés de façon plus ou moins arbitraire (Espagnols et Italiens du Sud en particulier).

Outre la distance critique qu’il est recommandé d’adopter vis-à-vis des postulats nordicistes, nous devons aussi insister sur le fait que les habitudes de consommation et les particularités climatiques influent de façon significative sur l’indice céphalique. Autrement dit, il n’est plus du tout pertinent de se figurer une dichotomie irréductible entre les Européens brachycéphaux et leurs “concurrents” dolichocéphaux. En dépit de ses nombreux détracteurs, Lapouge était considéré par Jean Rostand (académicien et biologiste notoire) comme un promoteur avant-gardiste de la génétique moderne. Aujourd’hui, le séquençage du génome humain et l’accroissement de nos connaissances génétiques mettent toujours plus en relief les spécificités ethnoraciales des Européens. Ces derniers disposent par ailleurs d’une légère retouche néanderthalienne ! La polémique relative à une carte montrant les disparités de quotient intellectuel entre les pays peut aussi nous conforter dans notre volonté de redécouvrir la raciologie. De telles controverses démontrent le bienfondé de cette discipline et la nécessité de la réhabiliter au plus vite. Nous recommandons aussi la lecture de travaux plus récents qui étayaient la corrélation entre la race et le quotient intellectuel : *IQ and the Wealth of Nations* (en français : *Le quotient intellectuel et la richesse des nations*) du professeur Richard Lynn ou encore *Race, Evolution, and Behavior* (*Race, évolution et comportement*) du psychologue canadien John Philip Rushton. ■

BOGDAN LE SARMATE

LES KURDES, NOS LOINTAINS COUSINS

Pourquoi s'intéresser aux Kurdes ?
Voici déjà une bonne réponse :
c'est un peuple de guerriers, dont
l'engagement total en Syrie et en Irak
a permis d'écraser la vermine de l'État
islamique. Leur courage mérite notre
admiration et notre reconnaissance.

Is nous sont d'autant plus sympathiques que Trump les a livrés à la vindicte d'Erdogan. Maintenant que l'oncle Sam peut à nouveau voler le pétrole irakien, Trump n'a plus besoin d'eux ; au contraire, il faut de nouveau plaire au sultan d'Istanbul, le "pilier sud de l'OTAN". Oublions ce bouffon emperruqué qui ne sait sans doute pas faire la différence entre un Arabe, un Turc et un Kurde. L'un de ses prédécesseurs ne confondait-il pas Iran et Irak ? Mais la véritable raison tient dans le fait que les Kurdes sont nos lointains cousins. Et qu'ils ont tout pour nous intéresser, leur origine, leur langue, leurs coutumes, leurs religions. Jusqu'à leur histoire qui est une épopée tragique de plus de deux mille ans et que nous verrons plus loin.

Les Kurdes ? Des Indo-Européens !

Les Kurdes ne sont ni des Arabes sémitiques, ni des Turcs ouralo-altaïques, mais des Indo-Européens. Plus précisément, ce sont des descendants des Mèdes. En raccourci, nous dirions que les Mèdes sont aux Kurdes ce que les Perses sont aux Iraniens, et les Gaulois aux Français (les vrais, bien sûr).

Pour s'en convaincre, il suffit de regarder d'anciennes photos datant du temps où l'anthropologie n'était pas encore une "science raciste". L'on peut aussi visionner les nombreux reportages qui ont été effectués sur les Kurdes à l'occasion de la lutte contre Daesh. Force est de constater que les caractéristiques physiques de ces hommes et de ces femmes ne sont en rien sémitiques ou asiatiques, mais... européennes (couleur des yeux, aspect des cheveux, gracilité des traits, etc.). C'est que, si les Kurdes des plaines ont dû subir un certain métissage, ceux des montagnes ont su préserver la pureté de leur sang. C'est le résultat de la résistance millénaire de ce peuple, qui a toujours refusé de se laisser assimiler par ses envahisseurs.

La population kurde

Les statistiques démographiques des Kurdes sont soit inexistantes, soit suspectes, car les quatre pays qui les assujétissent ont tout intérêt à en minimiser le nombre. Ils sont un peu plus de 30 millions, répartis ainsi : 17 millions en Turquie (20% de la population du pays), 7 millions en Irak (18%), 6 millions en Iran (8%) et

2 millions en Syrie (10%). Quelques centaines de milliers de Kurdes vivent dans les pays avoisinants et aussi en Europe, principalement en Allemagne.

La langue des Kurdes

80% des Kurdes ne parlent ni l'arabe ni le turc, mais le... kurde. "*Le kurde est en réalité plus apparenté au breton qu'au turc*" (Ineke van de Craats-Oosterwold, Université de Nimègue, 1997). Le kurde appartient à la branche indo-iranienne des langues indo-européennes, qui se scinde en langues indo-aryennes (sanskrit, pali, hindi, ourdou, bengali...) et langues iraniennes (perse, avestique, mède, kurde...). Il trouve son origine dans le vieux-mède, dont on sait peu de choses, hélas. Comme il n'y a jamais eu de volonté d'unification linguistique (contrairement au français), le kurde se subdivise en dialectes : le kurmancî, parlé par l'immense majorité des Kurdes au Kurdistan du Nord (Turquie), en Syrie, en Irak (Région Autonome Kurde), en Iran, ainsi qu'en Arménie et au Liban, et qui s'écrit en alphabet latin ; le soranî, parlé uniquement dans le sud de la RAK et dans l'ouest de l'Iran, par cinq millions de Kurdes. Les autres dialectes, comme le pahlavanî, sont peu répandus.

Le nom de *Kurde* est attesté dès l'Antiquité. Que ce soit dans l'écriture cunéiforme des Mèdes ou des Perses, le mot *KUR* était représenté par un triangle qui signifiait *montagne*. Les Assyriens les nommaient *Kardu* et les Arméniens *Kord* ; Xénophon parlait de *Kardouches*, et plus tard, Polybe et Strabon utilisèrent le terme de *Kourtioi*.

La culture et les traditions des Kurdes

Les Kurdes ont conservé leurs traditions jusqu'à nos jours, car leur isolement les a maintenus à l'écart des grands mouvements historiques et économiques. Mais cet avantage est aussi un handicap ; sous la tutelle ottomane, le Kurdistan est resté à l'écart du modernisme : le télégraphe et les premiers journaux ne sont apparus qu'en 1880, le chemin de fer en 1930 et la mécanisation de l'agriculture après 1945. Une fête a une importance primordiale dans l'histoire de ce peuple : c'est le *Newroz*, le jour de l'An kurde, qui est célébré le 21 mars, à l'équinoxe de printemps. Il est symbolisé par un soleil de 21 rayons, que l'on retrouve sur le drapeau national.

"La résistance millénaire de ce peuple, qui a toujours refusé de se laisser assimiler par ses envahisseurs."

(DR.)



■ Dossier *Notre combat*

C'est dès le ^{xvii}e siècle que le peuple kurde prend conscience de son identité nationale et culturelle, avec l'œuvre d'Ehmedê Xanî. C'est une nouveauté dans l'Empire ottoman, où toutes les spécificités des peuples opprimés sont laminées au profit d'un seul critère, l'appartenance religieuse. À la même époque, en Europe, de telles prétentions identitaires auraient également été jugées révolutionnaires. On sait bien que les Arabo-musulmans ont tout inventé (si, si !). Mais c'est faux : ces gens-là n'ont fait que voler les savoirs de leurs assujettis, Perses, juifs, chrétiens... depuis l'Iran jusqu'à el-Andalous. On pourrait ainsi citer ce savant kurde, Ebû Henîfe Dîneerî (815-896), qui publia, entre autres, *Le Livre de l'Algèbre*, *Le Livre des Plantes*, *Le Livre des Eclipses solaires*, *La Réfutation des observations astronomiques* d'al-Isfahani (un "savant" arabe), *Le Livre de l'Arithmétique*, *Le Livre des Orientations astrales*, *Le Livre du Climat* (bien avant les écolos), *Le Livre de l'Histoire*, *Le Livre de la Géographie*, et même *L'Ascendance des Kurdes*.

Il faut distinguer les Kurdes des campagnes et les Kurdes des villes. Les premiers ont préservé une manière et un art de vivre où la tradition tient une place essentielle. Et si les Kurdes urbanisés ont adopté, comme partout, de nombreuses – mauvaises – manières des citadins, ils n'en conservent pas moins une très forte imprégnation culturelle, notamment le sentiment d'appartenance à une nation. Les us et coutumes significatifs des Kurdes sont : l'hospitalité envers les étrangers, le respect de la parole donnée, la tolérance envers les autres croyances et religions, le sens de la fête... Ils sont très attachés à leur ascendance (ils connaissent les noms de leurs ancêtres jusqu'à la septième génération). Une querelle familiale peut d'ailleurs durer autant... Mais il suffit de demander la protection ou le pardon de son adversaire pour que celle-ci s'éteigne. Les Kurdes jurent sur le *bakht* (le destin) et non sur le Coran ou autre, même s'ils sont croyants.

Le nomadisme et la guerre

Depuis des temps immémoriaux, les Kurdes sont organisés en tribus, héritées du nomadisme ; fortes de quelques familles, elles rassemblaient jusqu'à plusieurs centaines de membres. Ces tribus se fédérèrent au sein de principautés, les *sedadi* (du nom des Sedadi, une dynastie kurde qui fonda la première vraie principauté et qui régna sur elle de 951 à 1174). Aujourd'hui, le nomadisme n'est plus de mise chez beaucoup de Kurdes qui se sont sédentarisés (le Kurdistan compte une demi-douzaine de villes de plus d'un million d'habitants). Mais il est intéressant de voir comment ont perduré leurs traditions chez ceux qui pratiquent encore le nomadisme.

Le mouton demeure leur principal gagne-pain. Le départ de la transhumance est donné obligatoirement lors du *Newroz*. Arrivés au lieu d'estivage, le *zozan*, les Kurdes organisent le *zoma*, le campement, qui rassemble trente à quarante familles. Les tentes sont rassemblées très près les unes des autres, dans un but défensif. Selon l'importance de la famille et le rang social, elles comptent de deux à neuf mâts. Jour et nuit, des cavaliers en armes patrouillent dans la

région, et en cas d'intrusion, ils donnent l'alerte grâce à un grand tambour, le *daf*. Alors, tous les zomas se mobilisent pour le combat, en quelques minutes ; car les Kurdes dorment avec leurs armes, et leurs chevaux, attachés à la tente, demeurent sellés. Les chevaux, uniquement de race, sont dressés pour la guerre, de même que les chiens, tout autant racés.

Le Kurde est avant tout un guerrier. Le mot *peshmerga*, qui désigne le combattant, signifie : "celui qui va au-devant de la mort". Dès qu'il en a l'âge le jeune Kurde est entraîné au combat au corps à corps, au tir au pistolet et au fusil, et à monter à cheval dans toutes les conditions. Le harnachement traditionnel d'un cavalier est constitué d'au moins dix armes : deux paires de révolvers (qui ne s'enrayent pas), d'une carabine à répétition, d'une grande lance, d'une épée et de trois lances courtes (la *kalachnikov* et le lance-roquettes ont aujourd'hui remplacé une partie de la panoplie...). Le Kurde combat jusqu'à la mort, qui est la plus glorieuse qu'il puisse souhaiter. Il ne parle pas, même sous la torture ; la lâcheté est frappée d'infamie, y compris au sein de sa propre famille.

Les femmes kurdes

Elles possèdent, depuis toujours, un statut d'égalité et d'indépendance qui n'a pas attendu les crises d'hystérie de nos *Femmes*, quand elles parlent de "condition de la femme". Tout simplement, parce qu'au sein de la société kurde, on ne relève aucune trace de soumission féminine. Même à la mosquée, la mixité est de rigueur, et aucune femme n'aurait l'idée de se voiler.

La vie matrimoniale est très codifiée. La monogamie est la règle. L'enlèvement de la future est une tradition encore respectée, mais uniquement si les deux familles sont d'accord... En général, le mariage est convenu entre les deux familles, et la promise reçoit une dot ; mais, toute sa vie, elle dispose de ses biens propres. Lorsqu'elles sont en groupe, les femmes dorment ensemble, sans fausse pudeur. Elles peuvent même dormir dans une assemblée d'hommes, sans que nul ne s'en offusque, et sans que l'époux éprouve quelque jalousie. Car la fidélité est de mise. Mais comme la chair est faible, même chez les Kurdes, l'infidélité est punie de mort ! C'est même le seul cas où le pardon est impossible.

Les femmes assistent à toutes les assemblées, donnant non seulement leur avis, mais participant aussi aux décisions les plus graves, comme la guerre. Les affaires et le commerce sont aussi de leur responsabilité. En cas de querelle intestine, lorsqu'elles le jugent opportun, elles s'interposent et arbitrent, ce qui met fin à la crise. En cas de faute du mari, ce sont elles qui vont demander pardon ou protection à l'offensé.

L'égalité s'applique même au domaine de la guerre. Comme le dit le proverbe kurde, "*Le lion est un lion, peu importe qu'il soit mâle ou femelle*". Les femmes participent à la bataille et se jettent dans la mêlée avec des lances (et des armes de guerre, de nos jours) ; si le camp est attaqué elles forment un carré où elles rassemblent enfants et vieillards, et le défendent comme des lionnes. C'est en 1853 que défile à Constantinople, pour la première fois, un bataillon uniquement formé de cavalières ! On verra par ailleurs, que dès 2011, dans la guerre qui oppose les Kurdes et les islamistes,

"Le Kurde est avant tout un guerrier. Le mot peshmerga, qui désigne le combattant, signifie : « celui qui va au-devant de la mort »".

apparaissent les YPJ, des bataillons entièrement féminins. Ces YPJ sont devenues la terreur des cinglés d'Allah. Ceux-ci redoutent par-dessus tout de tomber entre leurs mains, car un bon guerrier musulman ne peut aller au paradis s'il est tué par une femme...

La religion des Kurdes

Il y a peu de Kurdes chrétiens, contrairement à leurs cousins arméniens. Quant aux juifs, ils ont quasiment tous rejoint Israël. On ne s'attardera pas non plus sur les deux tendances principales de l'islam, le sunnisme et le chiisme, pratiquées par la grande majorité des Kurdes. On rappellera simplement qu'ils pratiquent l'islam avec une grande tolérance, ce qui est une exception dans le monde mahométan... Mais le fait marquant des Kurdes est la grande variété de leurs religions ancestrales, sans que l'on puisse définir avec précision le nombre de leurs croyants. Parmi elles :

Le zoroastrisme est une religion héritée du mazdéisme, une ancienne religion indo-européenne. Le mot *mazdéisme* provient d'Ahura Mazda, le "dieu de la Sagesse". Son livre sacré est l'*Avesta*. Fils d'un prêtre mazdéen, Zoroastre est un Mède, né entre le ^{xiv}^e et le ^{xiii}^e siècle avant notre ère. D'abord ermite, il redescend de sa montagne pour prêcher un mazdéisme épuré. Il insiste sur la dualité du monde : la lutte du bien contre le mal, de la lumière contre l'obscurité. D'autres y voient une évolution vers le monothéisme, Ahura Mazda étant le créateur du monde. Le zoroastrisme est religion nationale des Achéménides (-559 à -330), des Parthes (-189 à 224) et des Sassanides (224-651). Ils seraient encore quelques dizaines de milliers.

Le soufisme est une approche mystique de l'islam, dépouillée de ses oripeaux, comme l'étude du Coran. Le soufisme est pénétré par de multiples influences, zoroastriennes, hindoues, néoplatoniciennes, chrétiennes... Ce qui explique les persécutions dont ont souffert ses adeptes dans le monde sunnite. C'est ainsi que les confréries soufies (les derviches tourneurs) qui existent depuis le Moyen Âge continuent à vivre clandestinement en Turquie ou ailleurs. Si l'on compte 300 millions de soufis dans le monde musulman, aucun chiffre ne permet de déterminer le nombre de Kurdes soufis.

L'alévisme est la religion principale des Kurdes de Turquie. Issue du chiisme, elle se veut "*une forme non dogmatique de l'islam*". En réalité, les alévis ne lisent pas le Coran, ne vont pas à la mosquée, ne récitent pas la *shahada* (la profession de foi), ne débitent pas les cinq prières quotidiennes, ne respectent pas le *ramadan*, ne font pas le *hadj* (le pèlerinage à La Mecque), ne pratiquent pas la *zakat* (l'aumône rituelle) ; pire encore, ils boivent de l'alcool et ne voilent pas leurs femmes ! Ceci explique qu'ils aient été régulièrement massacrés sous l'Empire ottoman. Depuis la proclamation de la République turque en 1922, ils continuent à être persécutés. Mais aujourd'hui, ils sont encore 15 millions, soit un cinquième de la population turque.

Le yarsanisme est une religion spécifiquement kurde, née au ^{xiii}^e siècle, et d'inspiration soufie et alévie. Elle dénonce Mahomet en tant que prophète et le Coran en tant que dicté par Dieu. La religion est basée sur le rationalisme : l'Univers est la forme compréhensible de Dieu, la prière ne sert à rien, Jérusalem et La Mecque ne sont en rien des lieux saints, etc. Ceci ne pouvait que leur attirer les pires ennuis sous la tyrannie islamique. On estime que les yarsans sont aujourd'hui près d'un million dans tout le Kurdistan, notamment en Iran, mais ce nombre est sujet à caution : les persécutions dont ils sont les victimes les obligent à vivre leur religion dans la plus stricte clandestinité.

Le yézidisme est une autre religion propre aux Kurdes. C'est l'une des plus anciennes religions du monde (son calendrier commence 990 ans avant le calendrier juif, et 4 750 ans avant J.-C.). Pour les yézidis, Dieu existe, a créé le monde, mais s'en désintéresse ; le sort de celui-ci est délégué à sept archanges. Dans sa longue histoire, le yézidisme a pratiqué un grand nombre d'emprunts : le culte solaire au zoroastrisme, le baptême au christianisme, la réincarnation à l'hindouisme... Il est exclusivement endogame : on est yézidi seulement parce que ses parents le sont eux-mêmes. Les yézidis sont pourchassés en tant que "qu'adorateurs du diable" ! Selon eux, ils ont subi 72 génocides depuis l'Hégire ! Dans le monde contemporain, ils ont été massacrés par les Jeunes-Turcs, par Mustapha Kemal, puis par Saddam Hussein, et enfin par l'État islamique. Pourtant, ils sont encore deux millions. ■

ALAIN CAGNAT

"Le lion est un lion, peu importe qu'il soit mâle ou femelle."

Proverbe kurde



(DR.)



(DR.)

INDOMPTABLES KURDES !

Les Medes et les Kurdes

Faute de documents, le passé antique des Mèdes oscille entre mythe et histoire. C'est en 835 avant notre ère que le terme de Médie apparaît pour la première fois dans un texte du roi assyrien Salmanazar III. Peuple d'éleveurs et de cavaliers, les Mèdes, conduits par le roi Cyaxare, conquièrent l'Assyrie en -612, et fondent un Empire qui s'étend sur l'Iran et l'Anatolie centrale. Sa capitale, Ecbatane (Hamadan, en Iran), possède sept hautes murailles et un palais de mille pièces. Mais le fils de Cyaxare, Astyage, est vaincu par le Perse Cyrus II, vers -550. Les deux Empires fusionnent, et les Mèdes, grâce à leur proximité ethnique avec les Perses, y jouissent d'un statut privilégié.

Les Kurdes et les Grecs seleucides

L'Empire perse de Darius III est vaincu à la bataille de Gaugamèles (-331) par Alexandre le Grand qui se fait couronner "roi d'Asie". Les Mèdes lui font allégeance, ce qui leur attire la bienveillance royale. Mais Alexandre meurt en -323, et sa succession dégénère en une guerre, la "guerre des diadoques", dont le général Séleucos sort vainqueur. La Médie est ravalée au rang de satrapie (région), mais les Mèdes, éloignés du cœur du pouvoir séleucide, préservent leur originalité.

Les Kurdes et les Parthes

Vers -240, les Parni, une tribu scythe (indo-européenne), sous le commandement d'Arsace I^{er}, s'emparent d'une satrapie du Nord-Est de l'Iran, la Parthie. Puis Mithridate I^{er} conquiert la Médie et la Mésopotamie, fondant l'Empire parthe. Pendant plusieurs siècles, celui-ci résiste à toutes les agressions. C'est ainsi qu'en -53, les Parthes écrasent les sept légions de Crassus à Carrhae ; seuls 10 000 Romains peuvent s'enfuir, laissant sur le terrain 20 000 morts et 10 000 prisonniers.

Les Kurdes et les Perses sassanides

En 224 de notre ère, le Sassanide Ardachir I^{er} met fin à un Empire parthe diminué par ses rivalités internes et ses guerres récurrentes avec Rome. L'Empire perse est très centralisé, pratique un zoroastrisme intransigeant et traite la femme en être inférieur. Pour les Kurdes, qui pratiquent l'autonomie politique, la tolérance religieuse et l'égalité entre les hommes et les femmes, c'est une triple régression, et ils se révoltent, mais en vain.

En 232, une armée romaine échoue devant Ecbatane. À partir de 241, le fils d'Ardachir, Chapour I^{er}, fait de son Empire un Etat si puissant que Rome lui abandonne sans combattre l'Arménie et la Mésopotamie. Humiliée, elle réagit en 260, et une forte armée commandée par l'empereur Valérien lui-même, pénètre en Perse. Mais elle est écrasée et Valérien meurt supplicié par Chapour. Les guerres incessantes avec Rome trouvent leur terme en 384 par un traité de paix entre

Théodose I^{er} et Chapour III. L'Empire sassanide survit encore 250 ans, mais s'affaiblit peu à peu sous les incursions d'envahisseurs venus d'Asie, notamment les Huns et les Kidarites.

Les Kurdes et les Arabo-Musulmans

Cinq ans après l'Hégire, en 637, les Arabes d'el Khattab conquièrent, de manière foudroyante, l'Iran, le Kurdistan et la Syrie, provoquant l'effondrement de l'Empire sassanide. Les Kurdes découvrent le fanatisme des sémites qui les islamisent de force. Ils s'insurgent, mais les représailles sont terribles : à Hakkari, les Omeyyades crucifient des milliers de rebelles. Heureusement pour les Kurdes, les monts Taurus constituent un sanctuaire inviolable.

En 750, sous le commandement d'Ebû Muslim Xoresani, les Kurdes s'allient avec les Abbassides pour renverser les Omeyyades. Mais, en guise de remerciement, al-Mansour fait exécuter Ebû Muslim. En 774, le Kurde al-Muqqana et ses "Chemises blanches" instaurent à Samarcande un Etat sans islam ; il faut neuf ans aux musulmans pour les déloger. Puis Babak Khomrradin et ses 20 000 "Chemises rouges", au cours d'une croisade sans espoir qui dure 22 ans, tuent plus de 500 000 musulmans !

Les Kurdes et les Turcs seldjoukides

Au XI^e siècle, les Seldjoukides envahissent le Moyen-Orient et la Perse. À Manzikert (1071), les Turcomongols écrasent l'armée byzantine, défaite dont l'Empire romain d'Orient ne se remettra jamais. Les Kurdes tombent de Charybde en Scylla. Leurs principautés sont démantelées. Pourtant, en 1150, le sultan Sandjar les fédère en une seule province autonome qu'on appelle, pour la première fois, le Kurdistan.

Les Kurdes et Saladin

De nombreux Kurdes abandonnent l'élevage pour la guerre, métier pour lequel ils sont doués, et offrent leurs services au gré des événements. C'est ainsi que l'un d'eux, Selaheddin Eyûbî, mieux connu sous le nom de Saladin (1137-1193), devient un redoutable chef de guerre, non pas au service de son peuple, mais au service des musulmans sunnites. Au nom du sultan Nur ad-Din, il conquiert l'Egypte. Puis à la mort de celui-ci, il marche sur Damas et se fait nommer sultan par le calife de Bagdad. Enfin, après plusieurs échecs, il réalise son rêve en 1187 : arracher Jérusalem aux infidèles ; tous les chevaliers sont décapités et tous les habitants chrétiens sont vendus sur les marchés d'esclaves : ils sont tellement nombreux que les cours s'effondrent. Le Kurdistan n'est pas mieux traité par Saladin.

Les Kurdes et les Mongols

Les Kurdes découvrent des envahisseurs encore plus cruels. À partir de 1231, les Asiates ravagent le Kurdistan : les villes sont rasées, les populations kurdes et autres sont exterminées, les régions agricoles deviennent infertiles à force d'être incendiées, provoquant d'abominables famines. Un siècle et demi plus tard, la production agricole du Kurdistan ne représentera encore que le dixième de ce qu'elle était avant l'invasion jaune ! En 1258, Hulagu, le petit-fils de



(DR.)

Gengis Khan ne laisse pas âme qui vive à Bagdad. Les Mongols sont enfin arrêtés en 1260 à Ain Djalut (Galilée), par les mameluks venus d'Égypte. Mais le répit est de courte durée. L'épopée de Tamerlan (1336-1405), un bâtard turco-mongol, est encore plus sanglante ; elle ravage un territoire immense, de Delhi au Caire.

Les Kurdes et les Ottomans

En 1403, d'autres turcophones montrent le bout de leur nez, les Ottomans. Cela commence mal pour eux : Tamerlan les écrase et enferme le sultan Bajazet I^{er} dans une cage où il mourra. Mais son Empire ne survit pas à sa propre mort, en 1405. De ses miettes, le fils de Bajazet, Mehmet I Kirisci, dit "Le bourreau", fonde l'Empire ottoman. Et c'est son propre fils, Mehmet II qui, en 1453, s'empare de Constantinople et met fin à l'Empire byzantin.

Les Kurdes et les Perses safavides

À l'est, la Perse renaît sous les Safavides. Ce sont des Kurdes soufis, mais au xv^e siècle, ils délaissent leur culture et se convertissent à un chiisme intransigeant. En 1501, Ismaïl s'autoproclame shah de Perse et lance un *djihad* contre les sunnites. Le Kurdistan est pris entre le marteau et l'enclume : à l'est, l'Empire perse safavide, indo-européen, chiite ; à l'ouest, l'Empire ottoman, turco-mongol, sunnite. Le premier pousse vers l'ouest, le second vers l'est. Dans cette guerre de religion, les Kurdes soutiennent l'un ou l'autre selon leur appartenance religieuse.

En 1508, Ismaïl s'empare de Bagdad, entraînant le ralliement de tout le Kurdistan chiite. Mais il ne saisit pas sa chance : au lieu faire des Kurdes des alliés, il leur impose une tutelle rigoureuse (Hitler fera la même erreur en Ukraine...). Du côté ottoman, le sultan Sélim I^{er}, dit "Le cruel", extermine 40 000 Kurdes chiites et alévis. En 1514, à Chaldoran, l'armée perse est mise en pièces par celle de Sélim qui utilise canons et mousquets, alors qu'Ismaïl s'interdit de faire usage de ces armes "deshonorantes".

Les Kurdes et les Afghans

Les Ottomans conquièrent tout le Kurdistan, à l'exception du sud-est qui reste perse. Mais comme ils n'ont ni les fonctionnaires pour l'administrer, ni les soldats pour défendre le *limes* oriental, ils accordent aux Kurdes une parcelle d'autonomie à la condition qu'ils garantissent la frontière de l'Est (1515). Mais cet accord s'effiloche au fil du temps, et les Kurdes se révoltent sans cesse. On citera les insurrections d'Elî Pasa (1606) ou de Xan Lepzêrîn (1609). Puis les Turcs rasant (déjà) 300 villages yézidis (1640) et ravagent la province de Bidlis (1655).

En 1719, l'Empire perse déclinant, les Afghans sunnites se soulèvent et détruisent la superbe capitale safavide, Ispahan. Il faut dix ans aux Perses pour venir à bout des montagnards. Les Kurdes, quant à eux, n'ont pas eu à pâtir de cet accès de fièvre : les Afghans n'ont pas osé les attaquer. Et c'est un Kurde, Kerîm Xanê Zend, qui va devenir shah et permettre le relèvement de la Perse jusqu'à sa mort, en 1779.

Les Kurdes et les Anglais

Au début du xix^e siècle, les mouvements nationaux en Europe donnent des idées aux Kurdes. En 1830, Mîr Kor lève 50 000 hommes, chasse les Turcs et déclare l'indépendance du Kurdistan. Après dix ans d'efforts, le gouvernement ottoman doit reconnaître son impuissance à reconquérir la province par la force. Mais la perfide Albion, qui joue la carte ottomane contre la Russie et la Perse, lui livre traîtreusement Mîr Kor, qu'on ne retrouvera jamais. Les Turcs profitent du flottement qui s'ensuit pour réduire le Kurdistan avec une férocité inimaginable qui révolte un témoin, le général allemand von Moltke. En 1847, le Baban, la dernière province kurde insurgée rend les armes.

Les Turcs profitent de la guerre de Crimée (1853-1856) pour détruire des milliers de villages, brûler les régions agricoles et exterminer le bétail, afin de créer une terrible famine. Le Kurde Yeshander réunit entre 60 000 et 100 000 volontaires, mais les Britanniques l'arrêtent et le livrent à ses ennemis ; on ne sait ce qu'il est devenu. *Bis repetita* !

Les Kurdes et les Européens

Au congrès de Berlin (1878), la question kurde est abordée pour la première fois par Ubeydellayê : "*La nation kurde est un peuple distinct. Notre religion est différente, nos lois et nos coutumes sont différentes*". Mais cette déclaration reste sans effet. En 1891, afin de mieux contrôler ces redoutables guerriers, le sultan Abdelhamid II forme une armée de 50 000 auxiliaires kurdes, enrôlés plus ou moins de force, qu'il place sous commandement turc : ces Hamadiyé auront très vite une détestable réputation, celle d'exécuter les basses œuvres de l'Empire ottoman.

Un mouvement intellectuel pro-kurde se développe, aussi bien dans l'Empire que dans la diaspora d'Europe. Citons son pionnier, le poète Hadji Qadir Koyî, un ancien *mollah* qui a abandonné l'islam, dans lequel il ne voit que fanatisme et obscurantisme. Et dès la fin du xix^e siècle le journal *Kurdistan*, censuré dans l'Empire, est largement diffusé en Europe. Mais ce souffle de liberté se heurte au fanatisme des Jeunes-Turcs, mouvement panislamique et panturc, dont l'arrivée au pouvoir, en 1908, marque l'explosion des malheurs pour tous les non-Turcs.

La Première Guerre mondiale

Les Russes, profitant de la faiblesse des Empires ottoman et perse, occupent une partie du Kurdistan, où ils sont chaleureusement accueillis. Ils appartiennent à la Triple Entente, avec la Grande-Bretagne et la France, tandis que l'Empire ottoman se joint à la Triplice (Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie). Maldonne pour les Kurdes qui avaient misé sur la carte slave et se retrouvent dans le "mauvais camp". Ils vont connaître l'abomination, à l'exception de ceux de la Perse qui reste neutre. Car, si la guerre, sur le front oriental, n'est pas un océan de fer et de feu comme à l'Ouest, elle n'en est pas moins horrible, étant à la fois guerre ethnique et guerre de religion.

Sans prévenir, les Turcs attaquent les Russes à l'automne 1914. Ceux-ci lancent une contre-attaque hiver-



"La nation kurde est un peuple distinct.

Notre religion est différente, nos lois et nos coutumes sont différentes".

Cheikh Ubeydullah, Berlin, 1878.



Mahmud Berzenci. (D.R.)

“1923, Traité de Lausanne : les Kurdes n’y sont même pas cités ; ce ne sont plus que des « Turcs des montagnes. »”

nale foudroyante : 90 000 Turcs sont tués ; jamais Ottoman n’avait connu pareille défaite. Humilié, Enver Pacha trouve un bouc-émissaire : ce sont les Arméniens qui ont trahi, renseigné les Russes, et même retourné leurs armes contre leurs frères turcs. C’est faux, mais en trois semaines, la population turque est acquise à cette propagande.

Enver appelle alors au *djihad*. En avril 1915, 200 000 soldats arméniens sont désarmés, laissant cette population sans défense, puis 600 intellectuels sont exécutés, donnant le signal d’un génocide soigneusement planifié. Plus d’un million-et-demi d’Arméniens sont torturés, mutilés, assassinés ; pour la plupart, au cours d’une marche à la mort qui les emmène jusqu’à Deir es-Zor, dans le désert syrien, où les survivants sont achevés et jetés dans l’Euphrate. Ce sont souvent les Kurdes de l’armée Hamadiyé qui font le sale boulot. Tous les chrétiens, assyriens, chaldéens ou grecs, sont également liquidés. Puis, le *djihad* s’étend à tous les non-sunnites, comme les yézidis et les alévis. La terreur gagne le Kurdistan, comme au bon vieux temps des Mongols : villages rasés, récoltes brûlées, bétail décimé... 700 000 Kurdes sont déportés vers des provinces inhospitalières, mais la plupart meurent en cours de route... Ces génocides dureront jusqu’en 1922.

Les accords Sykes-Picot

Pendant ce temps, le colonel Sykes et le diplomate Picot jouent au Monopoly. Le 16 mai 1916, par un accord secret, la Grande-Bretagne et la France se partagent la dépouille de “l’homme malade de l’Europe”. Aux premiers, l’Irak et le Koweït, riches en pétrole, et la Palestine ; aux seconds, la Syrie et le Liban, riches en... problèmes ethnico-religieux. Après avoir promis aux Arabes un grand État indépendant en échange de leur entrée en guerre contre les Turcs, le Royaume-Uni, maintenant que le *job* est fait, s’assoit sur sa parole... Si l’Empire ottoman se retrouve réduit à la portion congrue de la nouvelle Turquie, les Arabes prennent leur mal en patience : un jour, les Européens seront bien obligés de partir et leur heure viendra... Quant aux Kurdes, rien n’est prévu : le Kurdistan est éclaté en quatre pays, la Turquie, la Syrie, l’Irak et l’Iran.

Le Traité de Sèvres (10 août 1920)

Kurdes et Arméniens se présentent unis lors des négociations : “*Nos deux nations, toutes deux aryennes, partagent les mêmes intérêts et poursuivent le même but, à savoir leur libération et leur indépendance*”. Cependant, si les Arméniens obtiennent leur indépendance, les Kurdes devront se contenter d’une “autonomie” que leur accorde le sultan Mehmed VI. En fait, le traité ne fait qu’appliquer les accords Sykes-Picot.

Un homme contrecarre les projets des Alliés. C’est le général Mustapha Kemal, le “héros de Gallipoli” qui a corrigé les Anglo-Français aux Dardanelles. D’abord allié des Jeunes-Turcs, il s’en démarque par sa haine de l’islam et sa fascination pour le modernisme occidental. Kemal se rebelle contre le sultan, ce traître qui a osé signer le traité. Depuis Ankara, il entreprend une opération de reconquête, aidé par le départ

progressif des contingents alliés. Ayant investi Istanbul, il abolit le sultanat, mais se garde de faire de même avec le califat : il pourra, s’il le faut, appeler à la croisade contre les infidèles. Vis-à-vis des minorités, il poursuit la politique ottomane : pogroms, déportations massives, islamisation forcée, déculturation. En Arménie, il finit le génocide commencé par les Jeunes-Turcs, avec la complicité des Soviétiques qui en profitent pour annexer une partie du territoire arménien. Restent les Grecs qui occupent militairement la côte égéenne, peuplée d’Hellènes depuis plus de 2 000 ans. Abandonnés par les Alliés, ceux-ci ne peuvent résister. Smyrne est livrée aux Asiates : le 9 septembre, 100 000 Grecs et Arméniens y sont massacrés et brûlés vifs. Au total, entre 1921 et 1923, 900 000 Grecs sont supprimés. Quant aux Kurdes, ils passent – provisoirement – à travers les gouttes. En Irak, le cheikh Mahmud Berzenci, obtient la création d’un Kurdistan autonome. La contagion s’étend à l’Iran où les “Combattants de la Liberté” de Simko viennent à bout des troupes britanniques et persanes. Le Kurdistan perse se raccorde à son homologue irakien, en 1921.

Le Traité de Lausanne (24 juillet 1923)

Sèvres est mort ! Vive Lausanne ! Le second traité ne fait qu’entériner les nouveaux rapports de force et passe l’éponge sur les génocides récents. Les Kurdes n’y sont même pas cités ; ce ne sont plus que des “Turcs des montagnes”. Ayant perdu leur autonomie, ils se révoltent, mais en vain.

Le 29 octobre 1923, Kemal proclame la République turque et abolit le califat, devenu inutile. Il se concentre sur les Kurdes, puisque les autres minorités ont disparu, et entame une politique de turcisation forcée : interdiction de la musique, des costumes traditionnels, du soufisme, de la langue, de la littérature, changement des noms de famille ou de lieu...

La Perse n’a pas été concernée par les deux traités. Mais le sort des Kurdes n’y est pas plus enviable. Le 28 octobre 1923, le général Reza Khan est nommé Premier ministre ; en octobre 1925, il renverse le Shah Kadjjar, et prend le titre de Shah Reza Pahlavi. Tout au long de son règne, jusqu’en 1941, il pratique, à l’encontre des Kurdes, la même politique que Kemal.

L’Entre-deux guerres

En Irak, la rébellion de Berzenci dure de 1922 à 1930 ; les Anglais bombardent les civils et livrent le pays aux tribus arabes. En Perse, la famille de Simko est massacrée ; lui aussi combat jusqu’en 1930, année où, lors d’une séance de négociations, il est traîtreusement assassiné.

En 1925, le cheikh Seïd Piran soulève le Kurdistan turc. Les troupes de Kemal sont vaincues par la montagne et la neige, mais la France accepte que des renforts soient acheminés à travers la Syrie, grâce au chemin de fer qui part de Bagdad. Les Kurdes sont pris à revers. Kemal proclame : “*On rasera les villages en territoire insurgé. Pas de quartier pour les rebelles et leurs familles. L’exemple sera terrible, pour que l’on se souvienne dans tout le pays !*”.

Au printemps 1927, des Kurdes des quatre entités se regroupent au sein d'un congrès national, le Xoybûn, dont l'objectif est l'indépendance et l'unité du Kurdistan. Un an plus tard, ils fondent la République de l'Ararat, un massif haut de 5 000 m et réputé imprenable, d'autant plus que des milliers de guerriers kurdes accourent de partout. Deux armées turques mettent des mois à reconquérir le massif. Les Kurdes qui le peuvent s'échappent en Perse ; les autres sont cousus dans des sacs et jetés vivants dans les rivières et les lacs.

En octobre 1931, le Kurdistan irakien s'enflamme derrière Ehmed Barzani, contre les Britanniques. Comme d'habitude, ceux-ci utilisent les tribus arabes, mais ces pillards sont taillés en pièces par les farouches guerriers kurdes. Alors, la Royal Air Force pulvérise les villages sous les bombes.

Kemal entreprend de vider le Kurdistan et de le repeupler de turcophones. L'armée administre désormais les villages : tout écart est puni de mort. En 1937, la province montagneuse du Dersim se révolte. Il faut un an aux 100 000 soldats turcs pour conquérir le réduit. Puis se venger : entre 1925 et 1938 (année de la mort de Kemal), les Kurdes du seul Dersim comptent 250 000 tués et 1,5 million de déportés.

La Seconde Guerre mondiale

L'Irak est occupé par les Britanniques, mais la Turquie reste neutre, ainsi que l'Iran. Ce pays est pourtant envahi par les Anglais et les Soviétiques pour son pétrole, et scindé en deux zones d'influence. Un nouveau mouvement indépendantiste, le Hévî, voit le jour en remplacement du Xoybûn, moribond. Son objectif d'indépendance et d'unité s'accompagne d'un programme social d'inspiration marxiste.

En août 1945, le jeune frère d'Ehmed Barzani, Mistefa, reprend le contrôle du Kurdistan irakien et nargue le gouvernement en paradant avec des milliers de guerriers dans Bagdad. Trois armées arabes se cassent les dents, mais plusieurs chefs de tribus kurdes se laissent acheter. Barzani doit se replier, sans casse, dans le Kurdistan iranien. Grâce au renfort de ces 10 000 guerriers, les Kurdes iraniens sont assez puissants pour obtenir la création de la République autonome de Mahabad.

L'Après-guerre

Les Kurdes font un constat amer : ils ont été trahis par les Anglais (qui ont utilisé les Arabes contre eux) et abandonnés par les Américains ; seuls, les Soviétiques les ont soutenus en Iran. C'est par réaction que le mouvement kurde se marxise, mais cette image va lui nuire durablement. En 1946, le mouvement Hévî se disloque en factions. L'une d'entre elles fonde le Parti démocratique kurde (PDK) en Irak, et en nomme Mistefa Barzani président.

Conséquence de la conférence de Téhéran (Roosevelt, Staline, Churchill), les Britanniques et Russes quittent l'Iran en 1946. Les Iraniens reprennent le contrôle de l'éphémère République de Mahabad et pendent tous ses dirigeants. La situation des Kurdes d'Irak ou de Syrie n'est guère meilleure. La fin de la guerre a laissé au pouvoir, à Bagdad et à Damas, des bédouins qui haïssent les Kurdes. Les Arabes et les Turcs s'enten-

dent secrètement pour écraser tout irrédentisme. Cet accord est bientôt approuvé par la Grande-Bretagne et le Pakistan, inquiets de la progression soviétique dans la région, selon l'adage : les amis de mes ennemis sont mes ennemis ; c'est le Pacte de Bagdad (1954).

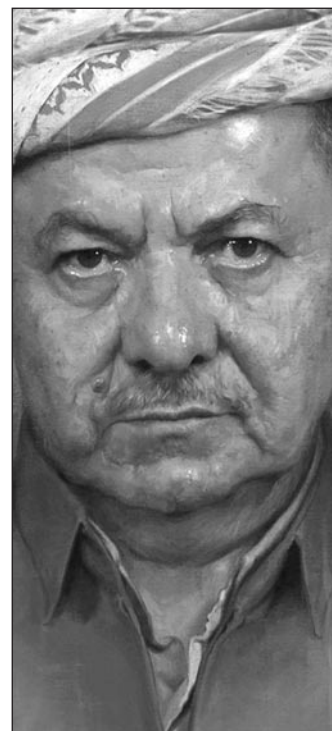
En 1956, naît le PDK syrien, calqué sur son homologue irakien. En 1958, une lueur d'espoir s'allume en Irak : un coup d'État amène au pouvoir le général Karim Qasim, un pro-kurde : Kurdes et Arabes ont désormais les mêmes droits au sein de la République des Arabes et des Kurdes d'Irak (RAKI). Mais l'intermède est bref : en 1963, Qasim est liquidé par le colonel Arif, un baasiste panarabe, avec l'aide de la CIA. C'est la fin de la RAKI. Un mois plus tard, d'autres baasistes prennent le pouvoir en Syrie. La Syrie, l'Irak et la Turquie s'unissent pour vider le Kurdistan syrien : ses habitants sont déportés vers Alep et Damas, et une "ceinture arabe" de 280 km est créée à la frontière. Les Kurdes de Turquie se mobilisent et créent une faction turque du PDK, clandestine évidemment. Mais le Milli Istihbarat Teskilâtı (MIT), le service secret turc, élimine un à un ses dirigeants.

Les Kurdes contre les Kurdes

Les mouvements kurdes éclatent du fait de dissidences marxistes et même maoïstes qui oublient la défense des Kurdes pour mettre en avant la lutte des classes, et qui se haïssent au point de se trahir. Parallèlement, les coups d'État se succèdent dans les pays arabes de la région. En Syrie, dès sa prise de pouvoir (1970), le président Hafez el-Assad met fin à la politique d'ostracisme menée contre les Kurdes.

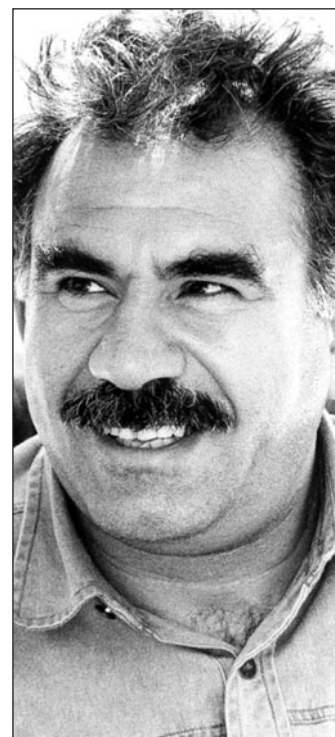
En Irak, la même année, le parti Baas s'accorde avec Barzani : cinq ministres kurdes siègent au gouvernement ; des mesures sont prises en faveur du Kurdistan (réforme agraire, construction de dispensaires et d'écoles, enseignement de la langue kurde...) ; et les Kurdes doivent profiter de la manne pétrolière des champs de Kirkouk. Mais c'est un marché de dupes et les Kurdes reprennent les armes en 1974. Ils sont d'abord soutenus par l'Iran, mais Boumediène opère une médiation entre le Shah et le vice-président irakien, Saddam Hussein, sur le dos des Kurdes. Barzani doit s'exiler en 1975. Son lieutenant, Talabani en profite pour quitter le PDK traditionaliste et fonder l'Union patriotique du Kurdistan (UPK), tendance marxiste-léniniste. Mais lui aussi est obligé de quitter le pays. En Iran, en 1973, une scission du PDK intervient sous la direction d'Ebdulrehman Qasimlo, un socio-démocrate. Il rompt tout lien avec Barzani. Mais en 1976, il doit aussi s'enfuir.

En Turquie, le PDK se scinde en deux en 1971. En 1977, les Kurdes organisent un défilé gigantesque à Istanbul, mais l'armée tire et tue 37 manifestants. La terreur dure plusieurs années au rythme de 20 à 25 victimes quotidiennes ! Le pire se produit la nuit du 22 décembre 1978 : 2 500 alévis sont massacrés à Maras par des Loups-Gris et des barbouzes du MIT, après que leurs maisons ont été marquées à la peinture rouge. En 1978, un ancien leader étudiant de 30 ans qui sort de prison, Abdullah Ocalan, fonde le Parti des Travailleurs kurdes, le PKK, d'obédience communiste. Pour lui, comme au Vietnam, la lutte des classes passe par une guerre de libération.



Massoud Barzani. (D.R.)

Abdullah Ocalan. (D.R.)





Les Kurdes, Khomeiny et Saddam

Le 1^{er} février 1979, l'ayatollah Khomeiny renverse le shah. Les Kurdes y voient un espoir, vite douché : le 21 mars, lors du *Newroz*, l'armée tue 178 de ces "païens". En août, Khomeiny les déclare hors-la-loi, car infidèles : les villages sont bombardés les uns après les autres, au point que le 6 juin 1980, l'ayatollah déclare le problème kurde résolu... Une double résistance s'organise, celle du PDK de Qasimlo, mais aussi celle de la Komala, un groupe maoïste. Au bout de quelques années, la rébellion kurde s'éteint et la Komala rejoint le parti communiste iranien.

Le 22 septembre 1980, l'Irak attaque l'Iran. Cette guerre dure huit ans et provoque la mort d'un million de personnes. Les Kurdes des deux camps s'entretuent. La Turquie et l'Irak s'entendent : Saddam laisse les Turcs bombardier les villages kurdes du nord de l'Irak. En réaction, les Kurdes irakiens de l'UPK et du PDK passent du côté iranien.

Dès que la guerre Iran-Irak s'arrête (août 1988), Hussein déclenche l'Opération *al-Anfal*, du nom de la huitième sourate du Coran (Le butin). N'hésitant pas à employer des gaz (fournis par les USA, la France et l'Allemagne), il extermine une grande partie de la population du Kurdistan irakien (182 000 morts recensés par *Human Rights Watch*) ! Également débarrassé de la guerre, le gouvernement des ayatollahs fait le ménage : le 13 juillet 1989, le docteur Qasimlo et tous ses lieutenants sont assassinés à Vienne.

Les Kurdes et l'OTAN

En Turquie, le général Evren prend le pouvoir le 12 septembre 1980, avec la complicité directe de l'OTAN, dont les troupes occupent brièvement le Kurdistan pour interdire toute réaction. Une répression omnidirectionnelle éclate : tous les partis et syndicats sont interdits ; 650 000 personnes sont arrêtées ; 200 000 sont torturées ; 571 sont condamnées à mort. L'OTAN regarde ailleurs... Evren ordonne de construire des mosquées par milliers dans le Kurdistan et dans les régions aléviées. En 1984, le PKK d'Ocalan lance la lutte armée qui se transforme en croisade anti-

musulmane. En face, les Turcs, conseillés par des Américains, transforment le Kurdistan en nouveau Vietnam.

En 1985, à la manière de la dualité Sinn Fein/IRA, le PKK se structure en Front de Libération nationale du Kurdistan, l'ERNK, vitrine officielle du PKK, et en Armée populaire de Libération du Kurdistan, l'AR-GK. En difficulté, la Turquie décrète l'état d'urgence en juillet 1987 (jusqu'en 2002). La répression n'a plus de limites. Des exemples : en décembre 1990, le tribunal d'Amed condamne 105 enfants de 11 à 17 ans à mort ! Lors de la fête du *Newroz* de 1991, on compte plus de 100 morts et 2 000 arrestations.

Les Kurdes et les Américains

Saddam veut croire que les Américains lui offrent le Koweït sur un plateau pour le remercier d'avoir mené une guerre de huit ans contre l'Iran honni. Mais c'est un piège : le seul objectif des Etatsuniens est de lui voler son pétrole. La foudre *Desert Storm* s'abat sur l'Irak. Hussein n'est pas le seul cocu : les Kurdes écoutent aussi les sirènes qui leur promettent l'indépendance en échange de leur aide. Ceux-ci libèrent tout le Kurdistan irakien avec enthousiasme. La vengeance d'Hussein est impitoyable : deux millions de Kurdes s'enfuient, mais les Turcs leur ferment la frontière. Des dizaines de milliers de fuyards meurent de froid dans les montagnes, dans l'indifférence totale des Occidentaux qui célèbrent leur grande victoire sur la "troisième armée" du monde.

Heureusement, la révélation de ces exactions suscite une telle émotion internationale que les Américains acceptent la création d'une zone kurde de 40 000 km² au nord de l'Irak, gérée conjointement par l'UPK (au sud) et le PDK (au nord), où Hussein cesse ses représailles, mais pas la Turquie qui continue à bombardier les camps de réfugiés. Puis les trois dirigeants sunnites s'entendent pour détruire le réduit kurde. Le rapport de forces est d'un contre dix : 300 000 soldats contre 30 000 Kurdes. Hussein organise un blocus total, ce qui prive les Kurdes de tout. En Occident, nul ne bouge, en dehors de l'Allemagne qui fournit... d'énormes quantités d'armes à la Turquie !

*"En Occident,
nul ne bouge,
en dehors
de l'Allemagne
qui fournit...
d'énormes
quantités d'armes
à la Turquie !"*

Les Kurdes, seuls contre tous, et contre eux-mêmes

L'Après 11-Septembre

En 1993, des tensions réapparaissent : le PDK de Barzani et l'UPK de Talabani se retrouvent, mais sur le dos du PKK. Cette guerre fratricide dure un mois et aboutit à la défaite du PKK, dont les soldats se dispersent. Mais quand les Iraniens se mettent à bombarder les fugitifs, les trois factions se réconcilient !

En février 1994, apparaît un nouveau mouvement, la Ligue islamique du Kurdistan irakien, l'ILKI, soutenue par l'Iran. Tout de suite, l'ILKI, formée d'islamistes chiites, s'en prend aux peshmergas. À partir de juillet, la zizanie reprend entre le PDK et l'UPK, pour des histoires de trafics frontaliers et de gros sous. Les deux factions en viennent aux mains, et plus grave encore, Barzani s'allie avec les Irakiens et Talabani avec les Iraniens contre leurs frères. Incorrigibles Kurdes ! Un millier d'entre eux tombent au cours de cette guerre civile qui dure quatre ans.

Se sentant assez fort, Ocalan annonce une trêve unilatérale. Le président turc Ozal lui tend la main, mais il meurt bizarrement le lendemain (en 2013, on apportera la preuve qu'il a été empoisonné par le clan belliciste turc). Il est remplacé par le Premier ministre, Demirel, un ennemi juré des Kurdes. Le cycle infernal reprend : attentats et représailles. Chaque mois, des dizaines de rebelles kurdes et de soldats turcs sont tués.

En 1994, la Turquie attaque encore le PKK ; 500 000 soldats affrontent 10 000 combattants, mais c'est un échec : en août, le gouvernement reconnaît que 11 750 soldats et policiers ont été tués. Six mois plus tard, la Turquie lance une nouvelle offensive majeure, tant dans le Kurdistan turc que dans le Kurdistan irakien. Cette politique de la terre brûlée détruit 2 664 villages et pousse trois millions de Kurdes des campagnes à fuir vers les villes, ce qui provoque des problèmes humanitaires insolubles : en cinq ans, la ville d'Amed passe de 380 000 à 1 300 000 habitants, celle d'Adana de 900 000 à 1 500 000 !

Les Kurdes et l'Union européenne

Mais la Turquie, dont les violations des conventions internationales et des droits de l'homme sont de plus en plus flagrantes, perd la bataille de la communication. Et en décembre 1997, l'Union européenne, la mort dans l'âme, lui refuse (provisoirement, espère-t-elle) son ticket d'entrée.

En août 1998, la Turquie lance la chasse contre Ocalan, qui doit quitter le Liban, mais successivement, l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, les Pays-Bas, sous la pression des USA (qui caressent dans le sens du poil la Turquie), lui refusent le droit d'asile. Finalement, il échoue à Nairobi, où le Mossad le livre au MIT. Dans plusieurs pays, des manifestants kurdes assiègent les consulats israéliens, mais à Berlin, les agents de sécurité juifs tirent sur la foule et font 4 morts et 18 mutilés. Ocalan, ramené en Turquie, est condamné à mort lors d'une parodie de procès, mais le gouvernement ne peut l'exécuter, sous la pression de l'UE. Ocalan appelle le PKK à stopper les combats. Celui-ci annonce, qu'entre 1994 et 1999, il a tué 42 460 Turcs et qu'il a perdu 6 670 combattants.

À la suite des attentats imputés à *al-Qaida*, la chasse aux terroristes s'organise. La Turquie en profite pour dénoncer les Kurdes comme des islamistes, amalgame insupportable : le mouvement kurde est uniquement national et identitaire. Et s'il existe bien une milice kurde islamiste, *Ansar al-islam*, elle ne concerne que quelques centaines de terroristes sunnites qui se battent d'abord contre les autres factions kurdes. Elle rejoindra d'ailleurs l'État islamique.

Lors de l'invasion de l'Irak, les Kurdes aident les Américains à conquérir Mossoul et Kirkouk. Pour les remercier, ils sont autorisés à reconstituer la Région autonome kurde d'Irak (RAK), que préside Massoud Barzani. Cette décision n'a été concertée avec aucun des pays concernés. Et Bachar el-Assad, qui a succédé à son père Hafez en 2000, fait tirer sur des manifestants kurdes.

Mais c'est en Iran que la situation se tend le plus. En avril 2004, naît le PAJK, le Parti pour une Vie libre au Kurdistan, d'inspiration marxiste, ce qui est intolérable aux yeux des ayatollahs. D'autant plus que, le 3 août, Mahmoud Ahmedinedjad, un chiite radical, accède à la présidence. Le PAJK se montre un adversaire redoutable : entre mars et septembre 2005, ses militants mettent hors de combat 120 policiers ; pendant l'année 2007, les forces de l'ordre perdent plusieurs centaines d'hommes et plusieurs hélicoptères.

Deux nouveaux intervenants apparaissent, qui vont bientôt faire parler d'eux. En Syrie, il s'agit du Parti de l'Union démocratique, le PYD, d'orientation socialiste et qui est fondé discrètement en 2003 par Saïd Muslim ; et en octobre 2006, *al-Qaida* en Irak se transforme en État islamique d'Irak...

Les Kurdes et Erdogan

Le nouveau maître de la Turquie est Recep Tayyip Erdogan, fondateur de l'AKP islamiste. Les Européens lui font les yeux doux, comme la France qui ferme la radio kurde MedyaTV qui émet depuis son territoire. Le MIT commet attentats et assassinats sous faux pavillon, car les négociations d'adhésion à l'UE ont repris. Depuis sa prison, Ocalan annonce que le PKK renonce au marxisme et à l'indépendance du Kurdistan, et annonce un cessez-le-feu unilatéral. Ce changement d'idéologie et de stratégie provoque une scission : minoritaires, ses partisans se regroupent au sein du KCK, tandis que les ultras fondent les Faucons de la Liberté du Kurdistan, le TAK. La capitulation d'Ocalan ne sert à rien ; Ankara n'en tient pas compte et lance offensive sur offensive, parfois avec l'aide de l'Iran.

En octobre 2007, Bush lâche les Kurdes et déclare le PKK et le KCK "ennemis des États-Unis". Fort de cet appui, Erdogan, qui a été reçu en grande pompe à Washington, bombarde le Kurdistan irakien, puis, en février 2008, lance une grande opération militaire, mais une fois de plus, elle se brise. Les années qui suivent sont de la routine dans trois des quatre parties du Kurdistan : bombardements, attaques, contre-attaques, attentats, exécutions sommaires, assassinats de dissidents, etc. Seul le Kurdistan syrien connaît une relative tranquillité.

“La Turquie en profite pour dénoncer les Kurdes comme des islamistes, amalgame insupportable : le mouvement kurde est uniquement national et identitaire.”



Mazloun Abdi. (D.R.)

*“Le chemin
sera long avant
que les Kurdes,
nos frères indo-
européens,
puissent vivre
sous le même
drapeau et dans
un territoire
unifié !”*

En août 2011, des F-16 turcs bombardent 168 cibles, dont certaines très en profondeur dans le territoire irakien. Les Kurdes répondent en attaquant de nombreux postes de police. À la frontière iranienne, on observe aussi des combats entre peshmergas et Gardiens de la Révolution. Puis la situation empire en octobre. La Turquie lance 10 000 hommes contre le Kurdistan irakien, cette fois avec l'appui concret de l'OTAN, mais toujours en vain.

Les Kurdes et le “Printemps arabe”

En Turquie, en 2012, Erdogan interdit la langue kurde à l'école comme dans les prétoires. En mars, une échauffourée laisse au tapis 15 peshmergas, mais pour la première fois, il s'agit de combattantes ! Et la résistance kurde commence à utiliser des armes lourdes, dont des missiles sol-sol. En 2013, Ocalan annonce le nième cessez-le-feu. Les guérilleros du PKK se replient sur la RAK.

La Syrie tombe dans le chaos en juillet 2011. Les Occidentaux veulent la peau du “dictateur” Bachar el-Assad. Pour cela, les Européens soutiennent les “gentils” islamistes, l'Armée syrienne libre (ASL) ; les Turcs aident les “méchants” islamistes (*al-Qaida* et autres), mais discrètement ; les Américains s'appuient sur les Kurdes (qui ne sont pas rancuniers) ; et Bachar ne peut compter que sur les Russes. Mais, en fin de compte, c'est lui qui a tiré le bon numéro.

Dès 2011, le PYD fonde les Unités de Protection du Peuple (YPG), bientôt renforcées par les Unités de Protection de la Femme (YPJ). De son côté, Barzani crée le Conseil national kurde (CNK), pour contrer le Conseil National Syrien (CNS) fondé à Istanbul, avec la bienveillance des Occidentaux et qui rassemble les islamistes “fréquentables”, Frères musulmans et autres... Le 1^{er} août 2012, les peshmergas sont maîtres du Rojava, le Kurdistan syrien (Afrine, Kobané, Djézireh), qui adopte une constitution calquée sur celle de la RAK et que gèrent conjointement le CNK et le PYD.

Dans cet Orient compliqué, les Kurdes peuvent exploiter le pétrole du Kurdistan irakien, à la condition de reverser au gouvernement une partie des royalties ; et ce pétrole doit transiter, non par l'Irak, mais par la Turquie. Ceci n'est pas sans susciter embrouilles et trafics qui se muent souvent en mini-conflits armés.

Les Kurdes et l'État islamique

Aux élections de 2013 dans la RAK, Barzani (PDK) voit son pouvoir renforcé avec 38 sièges contre seulement 18 à Talabani (UPK), mais un danger se profile : les islamistes remportent 17 sièges. L'État islamique se transforme en État islamique d'Irak et du Levant (EIIL), englobant désormais la Syrie ; puis il déclare la création du califat sur toute la région Irak-Syrie (juin 2014). Ses gains territoriaux sont fulgurants (Mosoul, Raqqa, Falloujah, Ramadi...) et menacent le Kurdistan. Et le 15 septembre, des milliers de volontaires de l'EILIL attaquent la ville de Kobané, mais les YPG/YPJ tiennent bon : Kobané ne tombe pas (après une grande période de flottement, les Américains se décident enfin à bombarder les positions de Daesh). Alors l'EILIL concentre ses forces sur la frontière turco-

syrienne, mais ici aussi, les Kurdes leur infligent des pertes considérables. Les fous d'Allah se livrent à un génocide contre les yézidis, à partir de mai 2014. Les villages sont rasés, les hommes sont crucifiés, décapités, émasculés... ; les femmes sont violées à de multiples reprises, puis vendues comme esclaves sexuelles, sort auquel n'échappent pas les enfants. Les marchés aux esclaves réapparaissent en Irak, en Syrie, en Libye, mais aussi en Arabie saoudite, où l'on peut s'offrir une femme ou un enfant yézidi pour quelques dollars (l'Occident regarde ailleurs) ! Des centaines de milliers de yézidis s'enfuient dans les montagnes où ils meurent de soif, de faim, de froid ; seulement 400 000 d'entre eux parviennent à rejoindre la RAK. Finalement une opération conjointe des différentes factions kurdes et de l'aviation américaine desserre l'étau islamique. Puis la dynamique s'inverse, les peshmergas ne cessent de reconquérir du terrain sur les islamistes : Hassaké est libérée en juillet 2015, Sinjar en novembre, et enfin Raqqa en septembre 2017.

Les Kurdes et les lendemains qui (dé)chantent ?

Turquie : le 16 avril 2017, Erdogan organise un référendum qui lui accorde, sans surprise, les pleins pouvoirs. La Turquie n'est plus une république démocratique à l'occidentale comme la fantasmaient nos “élites” de tous bords, mais une république islamiste. Les yeux se dessillent enfin ! Mais ce n'est pas une bonne nouvelle pour les Kurdes de Turquie.

Irak : en septembre 2017, Massoud Barzani, le président de la Région autonome kurde (RAK) et du Parti démocrate kurde (PDK), organise un référendum qui conclut à l'indépendance du Kurdistan irakien par 92,7% des inscrits ! Mais dans ce pays, totalement éclaté par le chaos provoqué par les interventions américaines des Bush, rien n'est acquis, si ce n'est des lendemains incertains.

Syrie : le Rojava est dans une position plus délicate. À partir de janvier 2018, les Turcs “oublient” de poursuivre les islamistes de l'EILIL et préfèrent s'en prendre aux Forces démocratiques syriennes (FDS) où les combattants kurdes sont majoritaires. La ville d'Afrine tombe entre leurs mains. Tout ceci avec la complicité évidente des Américains. D'ailleurs, en 2019, Trump jette le masque en annonçant le retrait des troupes américaines du Nord de la Syrie. Moins d'une semaine plus tard, Erdogan lance une vaste offensive sur la frontière syro-turque contre les Kurdes. Le Turc sait que, quoi qu'il fasse, les Américains ne le lâcheront jamais : à cause du pétrole, à cause des Russes, à cause des Israéliens, à cause des Saoudiens... Pourquoi se gênerait-il ? C'est pourquoi les combattants de l'YPG/YPJ ont décidé de reprendre langue avec Bachar al-Assad.

Iran : les Kurdes se disent que le régime des ayatollahs finira bien par passer. Certes... mais était-ce mieux du temps du shah pour eux ? Et avant ?

Oui, le chemin sera long avant que les Kurdes, nos frères indo-européens, puissent vivre sous le même drapeau et dans un territoire unifié ! ■

ALAIN CAGNAT



SPIRITUALITÉ PAÏENNE

Le monothéisme, sous ses différentes formes, est pour nous un véritable sida mental. Produit par l'esprit halluciné des peuples du désert, contempteur du monde et exécrant toutes ses beautés, il condamne et interdit tout ce qui peut apporter de la joie aux hommes normaux - et en particulier tout ce qui concerne la femme, cette créature porteuse du péché originel. Les monothéistes sont des malades. Des malades dangereux.

Il faut donc s'en prémunir comme on peut le faire en cas d'épidémie contagieuse. Non pas en se lavant les mains mais en se lavant le cerveau.

Notre ambition est de contribuer de notre mieux à cette œuvre de salubrité publique. C'est pourquoi nous avons consacré le dossier du n°81 de notre revue (équinoxe d'automne 2019) à la Spiritualité païenne - qui est le meilleur contrepoison contre les monothéismes - et nous renvoyons bien évidemment nos lecteurs à ce dossier. Les auteurs qui ont fourni leur contribution à ce travail apportent, chacun, une dimension particulière pour aboutir à cet ensemble polyphonique que nous considérons comme indispensable, car nous abhorrons toute forme de pensée unique, de dogme, de catéchisme. Le paganisme est un appel à la liberté de pensée et d'expression, la manifestation d'une autre façon de vivre que celle qui est exaltée par les dévots de l'uniformisation, d'un mondialisme soucieux d'éradiquer tout ce qui n'est pas conforme à ses dogmes mortifères.

Bien heureusement la montée en puissance de l'esprit identitaire s'affirme aujourd'hui dans toute l'Europe. Détesté et vilipendé, bien sûr, par les agents du Système, il est une source d'espérance. C'est un phénomène qui est une résurgence, alors qu'il s'est maintenu, plus ou moins discrètement, sur la longue durée, depuis la fin de l'Antiquité. Alors que le christianisme croyait pouvoir s'en rendre maître, au fil du temps il a dû composer, bon gré mal gré, en étant obligé de tolérer un pagano-christianisme (voir les livres de Bernard Rio sur la Bretagne) qui a permis à l'Église de survivre le long des siècles, même si les nouveautés imposées depuis Vatican II ont fait fuir nombre de fidèles (cf. p.6 n°83). En fait le respect des rythmes saisonniers, si naturel dans les sociétés paysannes, donc enracinées, s'est maintenu à travers des rites comme les feux de la Saint-Jean, au solstice d'été, ou les autres fêtes saisonnières rythmées par la course de la roue du temps, symbolisée par la roue solaire.

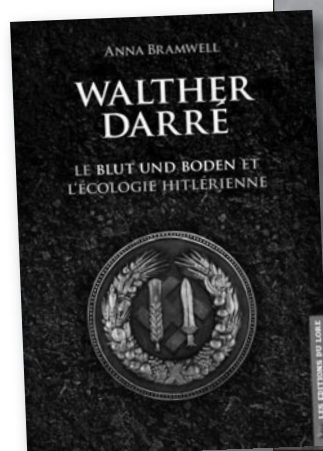
Un exemple spectaculaire de la vivacité de certaines traditions est fourni, en Russie, à l'occasion de la Maslenitsa, fête populaire célébrant la fin de l'hiver, à grand renfort de danses, de chants, de libations, de fabrication et de dégustation de blinis, dont chacun sait qu'ils représentent symboliquement le soleil (tout comme nos crêpes). La fête, qui s'étend sur toute une semaine, se termine par de grands feux où sont brûlés des mannequins représentant l'hiver.

Le fondement de la spiritualité païenne est le souci de relier l'homme à la nature, à la terre, pour respecter et protéger celle-ci alors qu'elle est menacée de mort par l'idéologie marchande, qui suscite une exploitation (mot révélateur) productiviste car il faut tout sacrifier - l'homme et son environnement - à la religion du profit. L'argent-roi est la loi du monde bourgeois et c'est contre sa dictature que s'est révoltée en Allemagne, au début du xx^e siècle, une jeunesse ardente, désintéressée et avide de liberté. Ce fut le *Wandervogel*, une aventure exaltante dont l'esprit a perduré jusqu'à nos jours puisqu'il inspire différents mouvements de jeunesse, comme les Oiseaux migrateurs, guidés par le souvenir de Jean Mabire, avec lequel et mes vieux complices Jean-Claude Valla et Maurice Rollet j'ai fondé EJ (les initiés comprendront). L'esprit *Wandervogel*, c'est le rejet de l'individualisme, la recherche d'un esprit communautaire et du culte de la camaraderie, forgée sur les sentiers forestiers et autour des feux de camp,

“Le paganisme est un appel à la liberté de pensée et d'expression, la manifestation d'une autre façon de vivre que celle qui est exaltée par les dévots de l'uniformisation, d'un mondialisme soucieux d'éradiquer tout ce qui n'est pas conforme à ses dogmes mortifères.”

Maslenitsa. (D.R.)





quand montent les chants de notre Tradition. C'est ce que traduit le livre de Norgard Kohlhausen, *Histoire d'une fille qui voulait vivre autrement* (Les Amis de la Culture Européenne, 2019), où l'on trouve ce beau poème d'Ute et Frauke, qui chante la conception du monde des Wandervogel :

*"Il n'est pas donné à tous de connaître
l'appel de la route.
Pour l'entendre, il faut être parti
une fois avec nous.
Celui qui aime rafraîchir son front
à l'eau des sources*

*A des chances d'être entraîné dans nos remous.
Seul, celui qui a passé maintes nuits autour du feu,
En notre compagnie à chanter, à parler et à rire,
Saura, peut-être, un peu ce qu'on
ressent chez nous.*

*Nos camarades seront nos amis pour la vie.
Quand l'hiver tarde à finir,
nous sommes tous impatients.*

*La nostalgie nous reprend et un ardent désir,
Qui sait où, cette fois, nous portera le vent ?
C'est en nous, c'est dans notre sang.*

*La route nous appelle,
Elle nous pousse devant elle,
encore et toujours en avant".*

Pour nous qui nous insérons dans la conception *volksisch* de la vie, le combat écologique est évidemment de première importance. Mais entendons-nous bien : au sens où le comprenaient les pionniers de l'écologie, en particulier en Allemagne (voir le dossier "Notre écologie" paru dans le n°41, à l'équinoxe d'automne 2009, de notre revue).

Dans les premières décennies du xx^e siècle, la célébration de la dimension sacrée de la nature (cette nature diabolisée par les religions du désert) a été au centre de la politique préconisée par nombre de penseurs dénoncés ensuite, après 1945, comme des maudits. Est révélateur le cas de Walter Darré (voir Anna Bramwell, *Darré, le Blut und Boden et l'écologie hitlérienne*, Éditions du Lore, 2020). Ministre

de l'Agriculture de 1933 à 1942, fervent partisan d'une agriculture biologique (refusant donc les pesticides et autres poisons affectant tant la flore que la faune et, d'une façon générale, tout facteur d'aliénation de la nature au culte de l'argent), il combattit vigoureusement tout ce qui menaçait le monde paysan et les valeurs qu'il porte depuis toujours. Darré écrivait que le paysan est "*une fonction biologique du corps politique (...)* L'activité agricole du fermier n'est pas qu'une simple question de productivité, mais un moyen de maintenir l'idée de paysannerie en tant que telle". C'était, alors, des idées courantes, pour ne pas dire banales, déjà défendues à la fin du xix^e siècle par Haeckel, porteur d'une vision holiste et vitaliste du monde. Convaincu de la justesse de son combat, Darré ne prit jamais de gants pour défendre ses convictions. Il disposait de gros moyens puisque les ressources financières de son ministère furent multipliées par sept entre 1934 et 1939. Mais il se mit ainsi à dos de gros intérêts économiques et financiers qui obtinrent des autorités du III^e Reich qu'il fût désavoué et poussé à la démission, officiellement parce qu'il était malade... Jeté en prison en 1945 par les Américains, Darré y resta quatre ans. Il fut jugé en 1949 et condamné à sept ans de prison. Finalement libéré en 1950, pour raisons de santé, jusqu'à sa mort (1953) il publia des textes aux titres significatifs ("Le sol vivant", "Le paysan et la technologie", "Terre Mère") et souvent inspirés par des travaux anglais sur l'agriculture biologique.

Après Darré, certaines de ses idées se retrouvent dans les travaux de Konrad Lorenz. Et les meilleurs héritiers de Darré sont, aujourd'hui, ces agriculteurs biologiques dont le succès est grandissant. Bien sûr, l'écologie est devenue un faire-valoir qu'exploitent beaucoup de charlatans, en particulier dans les milieux politiques. Mais il reste, objectivement, que l'accent mis désormais dans le grand public sur les enjeux environnementalistes et sur l'impératif écologique est une bonne chose. À nous de contribuer à donner à cet enjeu la dimension nécessaire, c'est-à-dire le combat pour la vie sous toutes ses formes. ■ P.V.

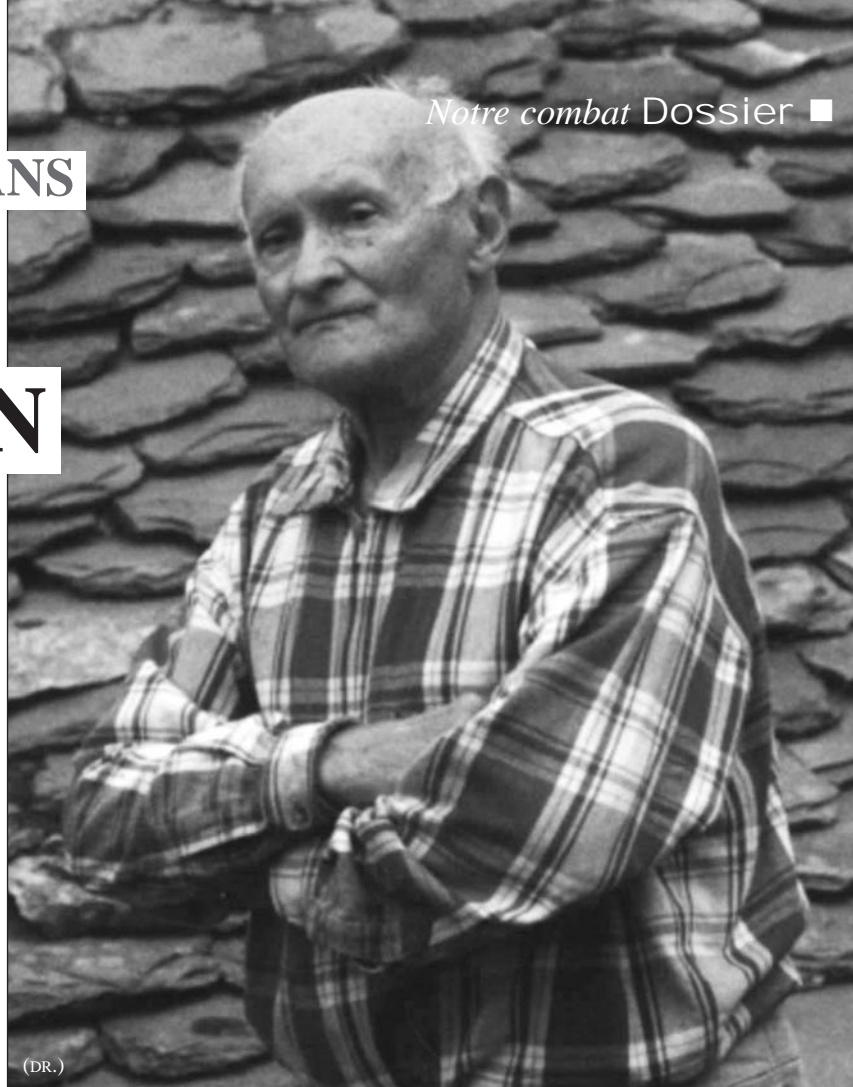
IL AURAIT EU CENT ANS HOMMAGE À MON AMI ROBERT DUN

Au cours d'une vie militante, chacun d'entre nous est amené à croiser beaucoup de monde. Mais au bilan, seules quelques figures demeurent parce qu'au milieu de notre longue nuit, elles sont apparues comme des porteuses de torche, inébranlables, de véritables citadelles auprès desquelles il fait bon idéologiquement de se réfugier.

Robert Dun, de son vrai nom Maurice Martin fut de ceux-là pour moi. Un véritable roc qui n'avait pas eu peur de mettre sa peau au bout de ses idées, qui menait son existence en adéquation avec les préceptes qu'il défendait et qui n'a jamais rien lâché jusqu'à son dernier souffle.

Levée de rideau d'une vie de combat au service de la révolution

Né le 13 février 1920 à Saint-Etienne, issu d'une famille ouvrière et paysanne, il commence à militer dès l'âge de quatorze ans au sein des Jeunesses Communistes. Mais réfractaire à tout endoctrinement et à toutes les églises, chrétiennes comme marxistes, il rejoint très vite la Fédération Anarchiste (rien à voir avec l'engagement des petits merdeux antifas d'aujourd'hui qui jouent aux rebelles mais qui ne sont que des petits auxiliaires des flics et du Système). C'est dans les rangs de la F.A. qu'il va apprendre à militer, à faire le coup de poing, à développer ce sens de l'amitié et de la solidarité (qu'il n'a jamais retrouvé dans notre mouvance dont il déplorait souvent les conventions bourgeoises, le manque de chaleur), et acquérir cet esprit libertaire qui ne l'a au fond jamais quitté (un esprit libertaire qui n'a encore une fois rien à voir avec les idéaux et les comportements libéraux-libertaires dégénérés du moment, qui culminent avec la révolution arc en ciel en cours). N'a-t-il pas écrit très longtemps dans un journal intitulé *L'Anarchie*, journal de l'ordre puis jusqu'à sa mort dans *L'Homme libre, fils de la terre* animé alors par son ami Marcel Renoulet qu'il avait connu dans les rangs de la F.A. avant-guerre ? En 1936, il tente même de rejoindre clandestinement les Brigades internationales en Espagne (il est arrêté à la frontière) car selon lui, la victoire du franquisme serait un retour à l'obscurantisme chrétien le plus exacerbé. La prise en main de l'État franquiste par l'Opus Dei vingt ans plus tard lui a, par certains côtés, donné raison...



L'ouragan de ses dix-neuf ans

À dix-neuf ans, il découvre Nietzsche en lisant *Ainsi parlait Zarathoustra*. C'est un coup de tonnerre dans sa vie ! Il comprend deux choses fondamentales qui le guideront lors de tous ses écrits :

– La christianisation de l'Europe a été une tragédie pour l'Europe entière, pas seulement parce qu'elle a brisé la sacralité, la virilité antique, solaire, apollinienne pour un cadre de pensée profondément étranger à l'âme européenne, nous imposant une religion du désert écrasante, étouffante mais dont la laïcisation des principes nous amène aujourd'hui à cette religion droit de l'homme, antiraciste, égalitaire en voie de produire le dernier homme réduit à sa simple condition de producteur, consommateur, métissé, gendérisé... Robert Dun avait coutume de dire que tout était programmé dans la fameuse phrase de saint Paul, le véritable fondateur du christianisme : *"Il n'y a plus ni juifs ni grecs, ni maîtres ni esclaves, ni hommes ni femmes, tous feront un en Dieu"*. La prophétie est en voie d'accomplissement très avancée...

– *"L'homme est une corde tendue au-dessus de l'abîme."* Bien que le christianisme (comme tous les monothéismes qui sont profondément des religions d'esclaves) ait mis toutes les valeurs aristocratiques européennes cul par-dessus tête, l'homme qui marche au-dessus du précipice peut aussi faire le choix de s'élever en tournant ses yeux vers le soleil et les étoiles, plutôt que de baisser la tête ou bien choisir de se laisser aller et de chuter. Tout étant une affaire de volonté et de valeurs assumées...

"Il va apprendre à militer, à faire le coup de poing, à développer ce sens de l'amitié et de la solidarité."



(DR.)

Le maudit

*“Gardez bien
votre conscience
de Français,
d’Européens,
de Blancs et soyez
si vous le pouvez
une partie
de notre race,
de notre sang,
de notre âme,
qui continuerait
à vivre quand
tout croulera
autour de nous.”*

En 1943, il décide d’endosser l’uniforme de “maudits” et rejoint la *Sturmbrigade Frankreich* qui, quelques jours auparavant, venait de monter au front en Galicie. Parlant couramment allemand, il est envoyé dans un stage de “formation idéologique” à Hradishko (en Bohême) qui le marquera aussi puisqu’y furent évoquées les questions raciales, géopolitiques, écologiques, spirituelles...selon des méthodes pédagogiques propres à l’Ordre où “la parole y était étonnamment très libre pourvu qu’elle soit argumentée.” Après un bref passage au sein de la Division *Charlemagne*, il fait partie de cette petite poignée de Français ayant rejoint les troupes de Skorzeny pour le combat final. Sur le sens de son engagement il s’est largement expliqué dans Les catacombes de la libre pensée : “À la différence de ceux qui ne savent que rabâcher les inepties des haines millénaires et de la manipulation médiatique mondialement orchestrée, je sais aujourd’hui de quoi je parle, ayant connu le mouvement hitlérien de l’intérieur et m’étant donné la peine d’en étudier toute la littérature théorique. Si j’ai, à 20 ans, opté pour le combat du côté allemand, c’est parce que j’avais déjà perçu dans le camp opposé trop de haines viles, de mensonges, d’hypocrisies bourgeoises, de calomnies... Comme la plupart des volontaires français, je me suis rallié à un type humain plutôt qu’à une idéologie. Pour ceux qui souffraient profondément de la veulerie de leur siècle, de son nihilisme, de sa niaiserie, le guerrier allemand avec son regard droit, sa démarche ferme et tranquille, son calme, son amabilité sans bavardage fut ressentie comme un refuge, comme un espoir. Je ne fus nullement étonné de découvrir un jour la vieille devise – « Le monde guérira par la personnalité allemande. »”

Une épopée qui lui vaudra d’être emprisonné à Ulm puis à Lyon ou il fut condamné en 1948 à un an d’emprisonnement et à l’indignité nationale.

Dans l’immédiate après-guerre, il revoit peu à peu ses camarades, exerce mille métiers dont celui de pro-

fesseur d’Allemand (parmi ses élèves, le célèbre futur commissaire européen Michel Barnier), confédencier contre les ravages du tabac, de l’alcool et des drogues, il reprend le chemin militant dès la création d’Europe-Action...ce qui ne l’empêche pas en 1968, de couvrir les murs de Paris de slogans situationnistes ! Sans jamais cesser jusqu’à sa mort d’écrire dans moult revues, d’animer des réunions, de prendre la parole dans divers cercles...

Son combat

C’est pour les jeunes qu’il se battait, pour qu’à leur tour ils deviennent des missionnaires du combat révolutionnaire européen. Ce pour quoi il était nécessaire de lutter, c’était pour lui :

– La défense de notre identité raciale : “Alors, gardez bien votre conscience de Français, d’Européens, de Blancs et soyez si vous le pouvez une partie de notre race, de notre sang, de notre âme, qui continuerait à vivre quand tout croulera autour de nous.” De même qu’il m’avait dit un jour : “Une femme blanche qui accepte de s’allonger sous un nègre n’est déjà plus de notre peuple.”

– L’enracinement. Maurice était un farouche défenseur des identités régionales, que ce soit du point de vue ethnique, culturel protégées au sommet par un ensemble civilisationnel, la Grande Europe Blanche incluant la Russie. Il avait fait sienne la notion de “conditionnement géographique des psychismes et des cultures” théorisé par Carl Gustav Jung. Il avait parfaitement observé que l’homme du désert n’a pas le même psychisme que l’homme des sources et des forêts, que l’homme des montagnes ne voit pas le monde comme un homme de la mer et que cette “sociologie des profondeurs” a de vastes répercussions politiques, spirituelles, géopolitiques...

– L’écologie. Il en fut un des précurseurs en France comme le prouve sa collaboration dès la fin des années 60 à la revue *L’or vert* dans laquelle il prônait un retour à la terre et à une agriculture naturelle, non productiviste. Par ailleurs, décroissant avant tous, il avait compris que la croissance économique infinie au sein d’un monde fini, fruit du turbo-capitalisme, entraînerait la planète vers un point de non-retour. Il écrivait que les années 70 étaient la dernière période au cours de laquelle l’Occident aurait pu et dû démanteler ses activités polluantes, industrielles, chimiques pour en revenir à un cycle économique plus apaisé mais trop de fric était en jeu pour l’oligarchie globale qui a pris en main nos destinées.

– Le paganisme, la grande affaire de sa vie, pour lui consubstantielle à son combat écologique et pour le sol et le sang. Marcher à ses côtés dans la nature était un enchantement tant il entraînait dans une forêt comme on pénètre dans un temple sacré. Célébrant tous les grands événements du calendrier cosmique (les solstices, les équinoxes...), spirituellement, Maurice était loin d’être un sémite...D’ailleurs, il fulminait contre Bernard-Henri Lévy qui dans son livre *Le testament de Dieu* affirmait la supériorité du monothéisme sur toutes autres religions, avec au centre, bien sûr, la Loi et la parole juive nées pour éclairer le monde et guider l’humanité, seule spiritualité pouvant civiliser et rendre “humain” les barbares et les peuples idolâtres

que nous sommes. En conséquence de quoi, BHL appelait à extirper les racines de notre sacralité la plus anciennes et à *“brûler nos bosquets sacrés.”* Maurice n’hésita pas à lui administrer une volée de bois vert en lui répondant à travers un livre, *L’Âme européenne, réponse à BHL*. Évoquant le personnage et sa pensée, il me dit : *“Libres aux juifs de penser qu’ils sont un peuple élu du moment qu’ils ne me demandent pas de me soumettre ou de m’embarquer dans leurs délires... BHL se permet de dire qu’il faut brûler nos bosquets sacrés, mais moi, si j’appelais à brûler les synagogues, qu’en penserait-il ?”*

Il est vrai que Maurice avait un rapport *“charnellement païen”* avec la nature. Un lendemain de solstice d’été, nous dormions chez lui et nous nous étions couchés très tard comme il se doit. Dès l’aube, entendant des coups sourds dans la cour, nous levant précipitamment, nous assistons à un spectacle étonnant : Maurice est dans la cour et fend du bois à la hache. Le jour est à peine levé, il a à peine dormi deux-trois heures, il est torse nu (il approche des 80 balais mais est encore un sacré gaillard). Tout à coup une sacrée averse déchire le ciel. On le voit rentrer puis revenir avec un gant de toilette et une savonnnette pour se laver le torse et se rincer à l’eau de pluie !

– La pensée libre. *“N’ayez jamais de gourous ni de maîtres à penser, pensez par vous-mêmes.”* De même aucune discussion n’était taboue à sa table ou au cours d’une soirée, on pouvait parler de l’aventure hitlérienne, de la condition féminine, du paganisme nordique, de sexe, de l’agriculture... Y compris dans le choix de ses convives : vous pouviez très bien y croiser un jeune *Wandervogel* et un jeune militant identitaire, un ancien officier de la *Totenkopf*, Elisabeth Krüger (la veuve de Jordan, archéologue de l’*Ahenerbe* et qui avait table ouverte le midi chez Himmler), un ancien de la Fédération Anarchiste, Alice Debord, femme de Guy Debord (chef de file des Situationnistes), elle-même métisse d’une chinoise et d’un père ex-officier de la *Kriegsmarine*, un paysan du coin... des rassemblements impensables aujourd’hui... organisés avec son épouse Suzanne, taillée dans le même bois, qui n’avait pas peur d’improviser un repas à l’improviste à 18 h pour vingt gaillards en réunion avec son mari !

– La non-réécriture de l’histoire. Attaché à la stricte vérité historique, il n’avait pas peur de dire et d’écrire même si cela contrevenait aux puissants. Il avait une expression savoureuse que j’affectionnais entres toutes : *“J’aime bien écrire des choses susceptibles de foutre la jaunisse à un rabbin !”* Plus sérieusement, c’est en répondant aux questions d’un journaliste, conjointement avec Saint Loup, que ce dernier lui a demandé à l’issue de coucher par écrit ce qui deviendra son ouvrage le plus célèbre, *Le grand suicide* dans lequel sous forme *“romancée”*, il évoque sa vision du monde et sa trajectoire...

Robert Dun et l’argent

J’ai voulu achever mon hommage par ces quelques mots qui diront mieux ce qu’était véritablement mon ami, ses valeurs et son état d’esprit devenu rare.

Venu de Paris avec trois autres camarades, nous souhaitions lui acheter les derniers exemplaires de sa tra-

duction commentée d’*Ainsi parlait Zarathoustra*. Voyant que nous sortions l’argent sur la table, il nous dit : *“Rangez-moi cet argent les enfants. Il y a longtemps que ce livre est amorti. Un livre est un fusil. Et pour notre combat, un fusil ne se vend pas, ça se donne !”*

Une autre fois, ayant refait paraître *Les catacombes de la libre pensée*, nous lui avions proposé comme il se doit des droits d’auteur et autres subsides. *“Je ne veux rien du tout. Suzanne et moi avons une petite retraite qui nous permet de vivre. Réinvestissez tout dans la parution d’un autre ouvrage.”* Ce qui nous a permis de faire paraître *Une vie de combats, Les confidences d’un loup-garou, Vers l’Europe retrouvée ou la mort...*

Enfin, lorsque nous avons relancé *Réfléchir&Agir*, la revue était moribonde, n’avait plus d’argent, quelques abonnés résiduels... Nous étions venus voir Maurice pour des conseils éditoriaux, qu’il prenne aussi sa plume. Évoquant notre situation financière, je le revois mettre un grand coup de poing sur la table en gueulant *“R&A ne doit pas mourir ! Grâce à mes éditions, j’ai en caisse environ 6000 francs – environ 750 euros aujourd’hui – je vous les donne !”* Ce que nous n’avons pas accepté mais il est le seul qui nous ait tendu la main, ce que nous n’avons jamais oublié...

Le jour de son départ pour les oies sauvages, c’est un chêne des forêts d’Occident qui s’est abattu. Mais grâce à lui, comme l’écrivait Saint Paulien, *“sur le vieux chêne millénairement décharné de la vieille Europe, il est poussé un rameau vert”*, tous ses jeunes camarades qu’il a formés, à qui il a donné une vision du monde, des raisons de vivre et d’espérer.

Aujourd’hui, les cendres de Maurice reposent au pied d’une pierre levée dans un hameau en Auvergne, près d’un endroit à sa mesure, la clairière de l’auroch... ■

EUGÈNE KRAMPON

“N’ayez jamais de gourous ni de maîtres à penser, pensez par vous-mêmes.”



(D.R.)

LA GAUCHE, LE SEXE ET L'AMOUR

En 1988 paraissait un roman de Gabriel Matzneff, *Harrison Plaza*, puis en 1993, un tome de son journal intime, *La Prunelle de mes yeux*. Le centre de ces ouvrages est une adolescente de quatorze ans qu'il a séduite.

elle songe que c'est à son très jeune âge qu'elle doit d'avoir été l'objet de son désir. Dégoûtée, elle rompt.

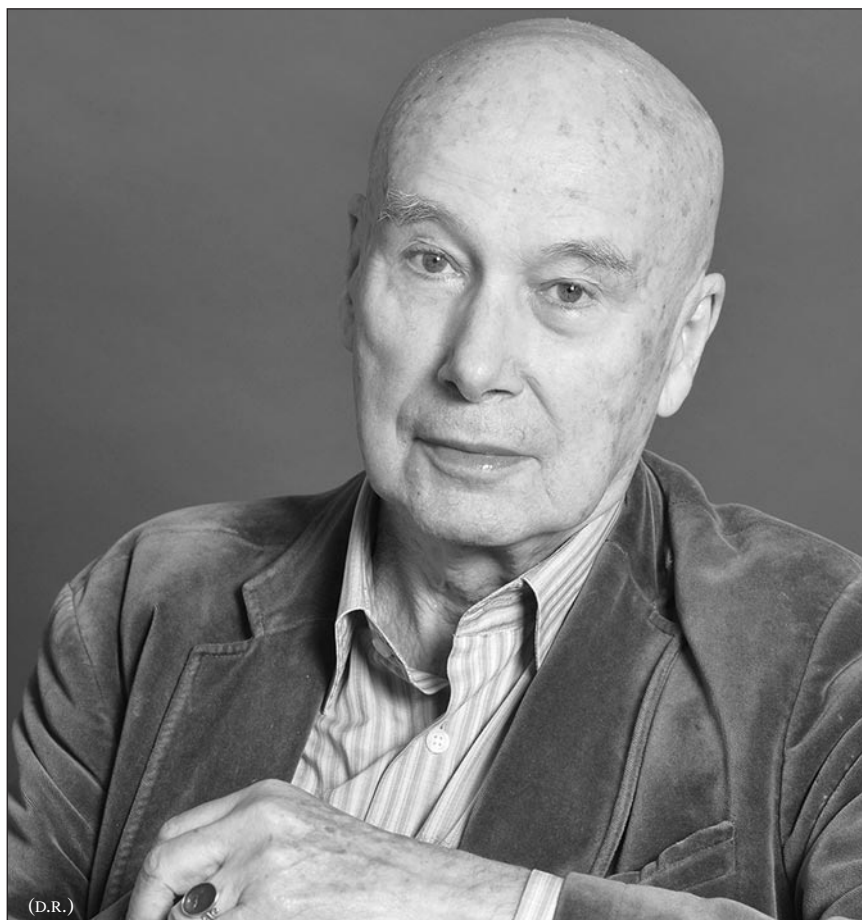
La loi française est formelle quant aux rapports sexuels avec les mineurs : ils sont autorisés après quinze ans. Donc, Matzneff s'est mis hors-la-loi. Le Parquet de Paris s'est lancé en janvier 2020 (!) dans l'ouverture d'une enquête. La jeune fille avait alors été pourtant dûment chapitrée par son entourage qui dénonçait le "pédophile" : cela ne changea rien dans un premier temps à son attitude. Springora déclare aujourd'hui que si Matzneff était resté fidèle, elle pourrait aujourd'hui trouver acceptable l'important écart d'âge. Ce qui l'a détruite, prétend-elle, c'est qu'elle aurait été aimée pour son jeune âge, non pour sa personne. Elle dénonce au passage le côté Pygmalion de son amant. Elle ne veut voir en lui qu'un manipulateur, à preuve le fait qu'il a tenté pendant les longues années qui se sont écoulées depuis leur rupture, de la revoir. Il nous semble que cela prouve plutôt l'exact contraire, mais passons...

Banalisation de la pédophilie

L'événement présente un intérêt, qui est de faire ressortir la complicité du Système quant à la banalisation de la pédophilie. Donnons la parole à Springora : *"Dix ans avant ma rencontre avec G., vers la fin des années soixante-dix, un grand nombre de journaux et d'intellectuels de gauche ont en effet pris publiquement la défense d'adultes accusés d'avoir eu des relations « coupables » avec des adolescents. En 1977, une lettre ouverte en faveur de la dépénalisation des relations sexuelles entre mineurs et adultes, intitulée À propos d'un procès, est publiée dans Le Monde, signée et soutenue par d'éminents intellectuels, psychanalystes et philosophes de renom, écrivains au sommet de leur gloire, de gauche pour la plupart. On y trouve entre autres les noms de Roland Barthes, Gilles Deleuze, Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre, André Glucksmann, Louis Aragon... (...) La même année, une autre pétition est publiée dans Le Monde, sous le titre Un appel pour la révision du code pénal à propos des relations mineurs-adultes, ralliant plus de suffrages encore (s'ajoutent aux noms précédents ceux de Françoise Dolto, Louis Althusser, Jacques Derrida, pour ne citer qu'eux, mais la lettre ouverte compte quatre-vingt signataires, qui sont parmi les personnalités intellectuelles les plus en vue du moment). Une autre pétition paraît cette fois dans Libération en 1979, en soutien à un certain Gérard R., accusé de vivre avec des fillettes de six à douze ans, signée elle aussi par d'importantes personnalités du monde littéraire. (...) Pourquoi tous ces intellectuels de gauche ont-ils défendu avec tant d'ardeur des positions qui semblent aujourd'hui si choquantes ? (...) C'est que, dans les années soixante-dix, au nom de la libération des mœurs et de la révolution sexuelle, on se doit de défendre la libre jouissance de tous les corps. (...) Lutter contre l'emprisonnement des*

"Pourquoi tous ces intellectuels de gauche ont-ils défendu avec tant d'ardeur des positions qui semblent aujourd'hui si choquantes ?"

Vanessa Springora



(D.R.)



désirs, contre toutes les répressions, tels sont les mots d'ordre de cette période, sans que personne y voie à redire, sinon les culs-bénits et quelques tribunaux réactionnaires." La Gauche porte donc une énorme responsabilité dans la multiplication des abus sexuels, en particulier ceux touchant les enfants.

Strauss-Kahn, Polanski, Cohn-Bendit

Dans la foulée du mouvement *Mee Too*, les victimes ont aujourd'hui tendance à relever la tête. C'est pourquoi le Système adopte une défense élastique. Le producteur de films Harvey Weinstein est toujours en liberté, et son assurance offre des millions de dollars aux actrices abusées pour qu'elles retirent leur plainte (Dominique Strauss-Kahn n'a pas agi différemment dans l'affaire du Sofitel en 2011). Tandis que les féministes outrées visent large : ce sont tous les hommes qui, dans le cadre du "patriarcat occidental" sont dénoncés comme auteurs d'abus ; tous, donc personne en particulier. Et surtout pas les producteurs de cinéma. Raphaël Glucksman, dirigeant du PS-croupion, le fils d'André Glucksman, attaque aujourd'hui Matzneff. S'est-il avisé que son père faisait partie des signataires partisans de la pédophilie ? Matzneff a été le brise-glace de ce mouvement, il est aujourd'hui isolé et ciblé. Désormais bouc-émissaire, il est l'arbre qui cache la forêt du crime. Roman Polanski, accusé aux États-Unis d'avoir drogué une enfant de treize ans pour mieux la sodomiser, est toujours réfugié en Europe et tourne des films. Daniel Cohn-Bendit, qui a témoigné, par écrit et oralement, d'attouchements commis en Allemagne sur des enfants de cinq ans dont – fait aggravant – il avait la garde, reste un éditorialiste de la presse radiophonique, après avoir été le leader d'EELV. Woody Allen sort un dernier film. Mickael Jackson et Serge Gainsbourg passent toujours à la radio... Et la presse française est d'une discrétion de violette sur l'affaire Epstein, qui concerne une entreprise de détournement de mannequins à des fins de prostitution, affaire de très grande ampleur puisque concernant une partie de l'élite politico-médiatique occidentale⁽¹⁾. Gallimard a décidé de mettre fin à la publication des journaux intimes de G. Matzneff, au nom bien sûr des grands principes que la Gauche vient tout juste de se forger. Ainsi, les innombrables mentions du Tout-Paris littéraire et

politique, qui font justement l'intérêt de ces journaux, seront désormais inaccessibles aux lecteurs.

Un public de Boomers

Le petit milieu qui nous gouverne a vieilli, comme son public de *boomers*, ceux qui ont élu Mitterrand en 1981. Il règne dans les rédactions une atmosphère de fin de règne, un Versailles sous Madame de Maintenon. Après avoir joui sans entraves, on se tourne vers les plaisirs de son âge (la gastronomie) ; avec hypocrisie, on se disculpe et s'auto-justifie ("Il y avait des débats à *Libération*" plaide Laurent Joffrin sur France-Culture le 4 janvier 2020) ; et on continue à nuire, mais sur un registre un peu nouveau : tout cela serait arrivé par la faute du patriarcat blanc. Et les *boomeuses* ménopausées et aigries de renouer avec la défense de la femme opprimée, se livrant à une chasse au mâle blanc, alimentant la guerre des sexes fatale à la démographie européenne. D'ailleurs, il n'est jamais question de dénoncer le tourisme sexuel qui les concerne (chasse au gigolo en Afrique ou en République dominicaine), pas plus que les suspects écarts d'âge qui concernent les militantes (ou militants) abritant à domicile de jeunes migrants en situation irrégulière.

Springora dédie son livre à son fils devenu adolescent. Ce dernier hérite donc d'une grand-mère complice d'avoir livré sa fille mineure à un adulte ; quelques lignes la montrent au début du récit séduite par Matzneff, au point qu'on se demande si les amours de son enfant n'étaient pas pour elle une forme de prostitution. Elle est dépeinte également comme la victime d'un mari jaloux. À tort ? Ce dernier trouve d'ailleurs la mort au moment même où sort le livre accusateur de sa fille. Son petit-fils apprendra que sa mère semble avoir eu une sexualité bien précoce, à l'âge de l'école primaire, autour de "jeux" partagés avec des enfants de son âge. Qu'après sa rupture avec Matzneff, elle a multiplié les amants, s'est droguée. Pour finir par travailler dans le monde de l'édition dont elle ne cesse de dénoncer l'étroitesse et la turpitude. Enfin, elle publie son livre aux éditions Grasset, dirigées par Bernard-Henry Lévy, un ami de Gabriel Matzneff, qui apparaît plusieurs fois dans ses journaux intimes. Quel héritage !

"Après avoir joui sans entraves, on se tourne vers les plaisirs de son âge (...) ; avec hypocrisie, on se disculpe et s'auto-justifie."

Note

(1) La lettre confidentielle *Faits&Documents* fait paraître dans ses n°471, 472, 473, les noms et qualifications des personnalités tirées du carnet de Jeffrey Epstein. À lire absolument.

■ R.D.



WANDERVOGEL

Nos camarades, Les Amis de la Culture Européenne, ont eu la riche idée d'éditer plusieurs livres consacrés au *Wandervogel*, ce mouvement d'Oiseaux migrateurs qui a joué et joue encore un rôle très important pour la prise de conscience au sein de la jeunesse allemande et européenne, des méfaits du "règne de la quantité", qui polluent l'esprit et l'âme des Européens.

Wandervogel révolte contre l'esprit bourgeois. Ce titre du livre de Karl Höffkes résume bien la démarche de ces garçons et de ces filles qui ont voulu rompre avec le carcan social qu'acceptaient leurs parents dans l'Allemagne wilhelminienne du début du XX^e siècle mais qui leur paraissait insupportable. C'est une grande libération physique et mentale qu'ils ont choisi de vivre, malgré les critiques voire les diffamations que les censeurs ont multiplié contre eux. Rien n'y a fait. Contre vents et marées, ils ont choisi leur destin. Au rythme des marches et randonnées qui les entraînent à travers les campagnes et les forêts de l'Allemagne, ils découvrent la saveur d'une vraie fraternité, qu'ils chantent autour des feux de camp allumés pour bivouaquer.

L'esprit *wandervogel* a été rendu magnifiquement par le chant *Les oies sauvages* (adopté comme chant de ralliement par Terre et Peuple), composé par Walter Flex sur le front de Lorraine en 1914. Mortellement blessé le 15 octobre 1917 lors d'un combat contre les Russes sur l'île d'Oesel, face aux côtes de Lettonie et d'Estonie, Walter Flex avait écrit quelques jours avant à une amie membre du *Wandervogel* : "*J'ai la conviction tranquille et intérieure que tout ce qui peut m'arriver est une parcelle de l'évolution de la vie, sur laquelle la mort n'a aucune emprise*". Walter Flex a été l'auteur d'un livre, ***Le Pèlerin entre deux mondes*** qui, nous dit Robert Steuckers, "*a été le bréviaire de toute une génération. Il a redonné confiance et procuré consolation aux Allemands vaincus, après novembre 1918. Il a été un livre important qui a marqué le siècle*".

Soulignons un aspect important du mouvement *Wandervogel* : il a beaucoup contribué à donner aux filles allemandes un nouveau statut, en s'émancipant du carcan bourgeois confinant les filles dans les tâches ménagères et le conformisme familial. Entrer dans la communauté de jeunesse qu'est le *Wandervogel*, c'est trouver le chemin de la liberté. Il faut lire, à cet égard, Norgard Kohlhausen, ***Histoire d'une fille qui voulait vivre autrement***. ■ P.V.

<https://editions-ace.com>

■ RECHERCHES HISTORIQUES

LES HISTORIENS N'ONT PLUS ACCÈS AUX ARCHIVES DE 39-45, LEURS TRAVAUX SONT MENACÉS

L'arrêté de 2015 qui ouvrait les archives de la Seconde Guerre mondiale connaît des blocages. Des historiens s'en émeuvent. **Jean-Marc Berlière**, professeur d'histoire contemporaine et spécialiste de la police française, s'inquiète de la fermeture des archives de la défense. Dans ces conditions, les historiens ne peuvent accéder aux fonds concernant la Seconde Guerre mondiale.

Dans quelle mesure chaque citoyen peut-il accéder aux archives de la Seconde Guerre ?

Le président François Hollande avait permis la libre consultation de ces archives après un gros travail des historiens en ce sens. Une façon, avait-il dit, de lutter contre le révisionnisme, l'altération de la mémoire, l'oubli, l'effacement. Déjà, sous Lionel Jospin en 1999, les choses évoluaient. En 2015, l'ouverture au grand public a permis à des amateurs, qui ne sont pas historiens de formation, de progresser dans la connaissance de cette période. Cela a multiplié les études locales. C'est aussi une façon de faire avancer la démocratie.

En quoi la situation a-t-elle changé ?

Depuis le début de l'année, on note de grosses difficultés pour obtenir les documents aux archives, notamment au Service historique de la Défense, à Vincennes. Ce centre incontournable pour les chercheurs, qui dépend du ministère des Armées, a reçu une consigne des autorités qui vise à la fermeture "provisoire" totale des fonds postérieurs à 1940, en attendant de revenir ensuite sur les documents antérieurs à 1940. Pour un universitaire qui, par exemple, travaille sur le contre-espionnage de 1934 à 1944, tout se ferme brutalement !

Quel est votre sentiment face à ces "blocages de fonds" d'archives ?

Les gens ont besoin de leur passé, c'est vital ! Dès lors qu'on ne communique plus sur un certain nombre de choses, il y a un retour en arrière. Je suis noyé par les plaintes d'historiens, de chercheurs. Pour l'instant, il n'y a pas de conséquence sur le travail universitaire. Mais demain ? ■

Recueilli par Benoit Robert (01.02.2020)

LE MAL-ÊTRE OCCIDENTAL EN 2020 : VERS L'EMPIRE PRÉDATEUR D'OCCIDENT

Qu'est-ce qu'être un Occidental aujourd'hui ? Question cruciale, car faute d'y répondre, on s'expose à ne pas saisir de quoi elle constitue les prémisses.

Dans son excellent ouvrage, *La civilisation de la Renaissance* (Arthaud, 1984), Jean Delumeau démontre que ce que l'on appelle la civilisation "occidentale" a longtemps désigné la seule Europe. Force est de constater malheureusement que l'évolution historique, notamment les deux guerres civiles européennes qui précipitèrent notre fin, lui ont adjoint, à son corps défendant mais également par l'action subreptice de traîtres notoires (Jean Monnet, entre autres, le fossoyeur de notre continent), lui ont adjoint, dis-je, cet appendice prédateur pathologique que sont les États-Unis d'Amérique, qu'il eût été éminemment préférable de tuer dans l'œuf. Merci brave et naïf Louis XVI ! Merci calamiteux Rochambeau, Lafayette et quelques autres ! Être Occidental en ce XXI^e siècle, c'est dès lors faire partie, *volens nolens*, d'un espace politique prédateur, c'est-à-dire criminel. Il y a ceux qui s'y sentent à l'aise : les ploutocraties bancaires, industrielles, militaires ; les oligarchies diverses avec leurs complices et leurs obligés ; les idiots utiles (partis politiques, organisations humanitaires) qui croient lutter contre le capitalisme prédateur triomphant tout en le servant de toutes leurs forces et de toute leur réflexion imbécile et biaisée.

Et puis, il y a ceux qui comprennent avec plus ou moins de clairvoyance et de netteté ce qu'est devenue cette civilisation européenne embarquée dans des opérations mondiales de conquête du pouvoir à l'abri de cette abomination qu'est le catéchisme des Droits de l'Homme, invention partiellement maçonnique, fondement d'une religion laïque totalitaire au service des nouveaux bourreaux. Ces derniers ne se contentent plus d'agir individuellement ou par groupes (ils n'ont cessé de le faire à travers l'Histoire) ; ils le font désormais via des institutions telles que l'OTAN (la plus gigantesque organisation criminelle de l'Histoire), le FMI, la Banque mondiale, l'Union européenne, le Bilderberg, la Trilatérale, soutenus par les médias officiels en mains ploutocratiques ; et leurs actions ne sont plus locales ou régionales mais consistent en des assauts globalement menés sous couvert de bonne gestion et d'assistance humanitaire. Dans cette perspective, un pas essentiel vient d'être franchi, non pas en sous-main, hypocritement, mais au grand jour.

Le projet global de l'Occident au XXI^e siècle vient d'être divulgué par l'un de ses plus zélés serveurs : la

nouvelle présidente de la Commission européenne, l'Allemande Ursula von der Leyen. Depuis des décennies, une guerre sourde oppose les Universalistes ou Mondialistes et les Patriotes. Pour ces derniers, la terre où ils sont nés, où reposent leurs ancêtres, terre gorgée de sang, de sueur, terre d'espoir et de désespérances multiples, terre singulière de créations, de sentiments, de sensibilités, de langues, de croyances, de mœurs – leur terre, enfin – est sacrée.

N'y vient pas qui veut
et surtout comme il veut.
Cette terre se mérite

Invite-t-on voisins et étrangers à écrire sur la page où l'on vient de composer un poème, une symphonie, une prière ? S'ils s'en montrent dignes, ils pourront la parcourir du regard, en apprécier la beauté, la critiquer même, mais y toucher, jamais ! Pour les Patriotes, la frontière de leur terre est semblable aux marges de la page blanche : on ne la franchit qu'avec respect et avec l'autorisation de son propriétaire, de son auteur. Le devoir de l'État est de garantir l'intégrité de la terre éternelle, de veiller à ce qu'y règnent équité, continuité, identité et paix.

“Depuis des décennies, une guerre sourde oppose les Universalistes ou Mondialistes et les Patriotes.”

Ursula von der Leyen. (D.R.)



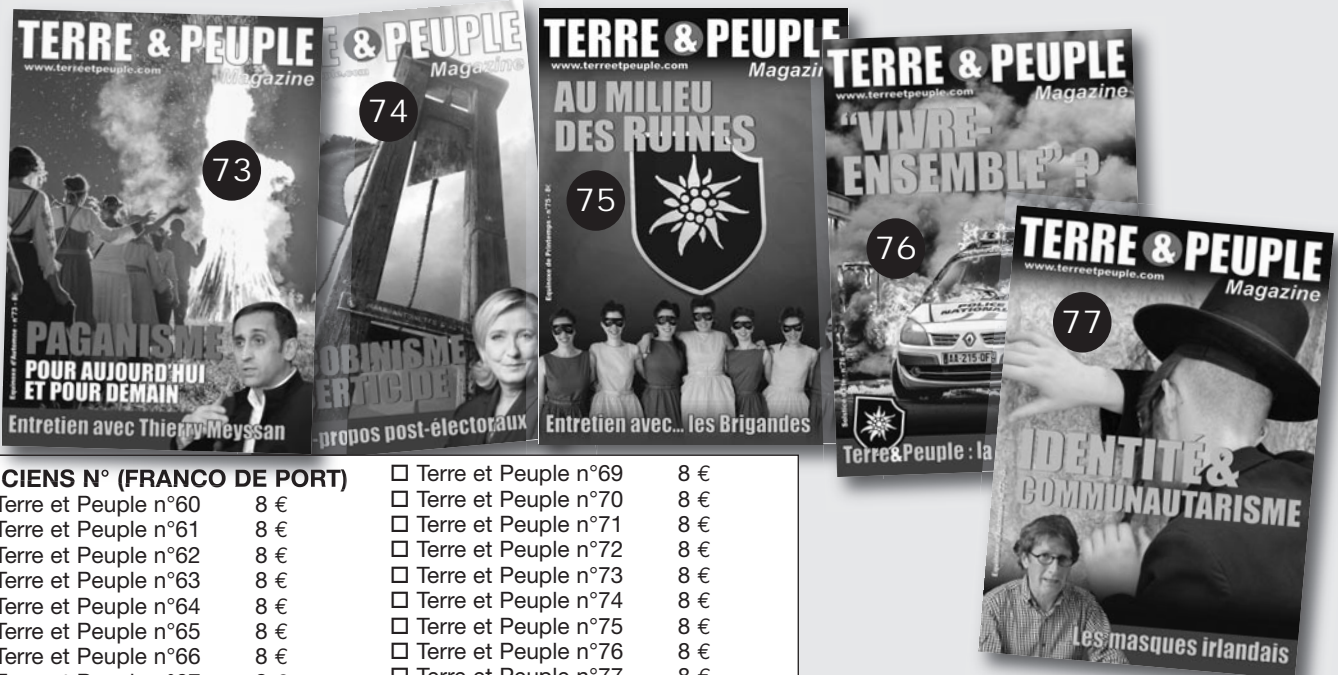
“Diable, il y avait les frontières, le politique, la conscience des hommes et des femmes, la volonté de ne pas tout céder aux plus riches, aux plus puissants, aux fallacieuses assemblées.”

Contre les Patriotes, cependant, se sont levés depuis longtemps les Universalistes. Ce ne sont pas les plus démunis. De l'État, protecteur du faible face au fort, ils ne veulent pas, ils ne veulent plus. La lutte entre Universalistes et Patriotes a toujours existé ; les premiers ont remporté plus de victoires que de défaites, mais cela s'est fait de manière parcellaire et dans une temporalité différée, grâce aux freins à leurs égoïstes ambitions difficilement établis par les puissances souveraines. Diable, il y avait les frontières, le politique, la conscience des hommes et des femmes, la volonté de ne pas tout céder aux plus riches, aux plus puissants, aux fallacieuses assemblées. Mais les Universalistes se sont mis peu à peu à disposer non seulement de l'intelligence, du savoir, de la connaissance exacte de leur projet et des moyens pour le réaliser ; ils se sont approprié les techniques de manipulation, entraînant les masses à demi ignorantes et par trop candides vers le consentement à leur propre dégradation, à leur propre soumission, à leur propre défaite. La Révolution française constitua de ce point de vue une étape aussi nocive que décisive. Le pauvre peuple se battit (70 % des guillotins furent des ouvriers, des artisans, des paysans, des intellectuels rebelles) pour installer au pouvoir ceux-là mêmes qui allaient le réduire en servitude.

Abattre les frontières,
mêler les peuples,
effacer les genres

Leurs décisions immédiates ? Suppression des corporations, des droits conférés par le Roi et par les seigneurs féodaux éclairés, abolition de ces privilèges qui protégeaient les métiers et les personnes les plus vulnérables. Les diverses assemblées (constituante, législative, etc.) depuis 1789 réunirent, comme de nos jours, un essaim de propriétaires, de banquiers, d'industriels, de magistrats, de profiteurs nouvellement enrichis qui se livrèrent à une véritable confiscation du pouvoir. Ceux qui n'y avaient pas accès, qui étaient sans défense face à elle furent les futurs prolétaires, les futurs massacrés des guerres à venir, en particulier celle de 1914, vaste boucherie, liquidatrice de bouches inutiles, de classes dangereuses et gênantes. Celle de 1940 acheva le travail. En ce début de XXI^e siècle, ces Universalistes vainqueurs ont enfin pour eux l'ensemble des forces coercitives : police (les Gilets Jaunes en savent quelque chose), armées (même plus nationales, mais de plus en plus mercenaires, payées pour n'avoir pas d'états d'âme et pour tuer aveuglément ceux que désignent ploutocrates et oligarques). Pour que la victoire de ces nouveaux

ABONNEZ-VOUS ! COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION !



ANCIENS N° (FRANCO DE PORT)

<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°60	8 €	<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°69	8 €
<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°61	8 €	<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°70	8 €
<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°62	8 €	<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°71	8 €
<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°63	8 €	<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°72	8 €
<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°64	8 €	<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°73	8 €
<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°65	8 €	<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°74	8 €
<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°66	8 €	<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°75	8 €
<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°67	8 €	<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°76	8 €
<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°68	8 €	<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°77	8 €
		<input type="checkbox"/> Terre et Peuple n°78	8 €

Nom :

Prénom :

Adresse :

CP :

Ville :

Tél :

@ :

ABONNEMENT À LA REVUE (1AN / 4 N°)

<input type="checkbox"/> normal	35 €
<input type="checkbox"/> Union européenne	45 €
<input type="checkbox"/> Hors Union européenne	55 €
<input type="checkbox"/> De soutien	60 €

Total à payer

Chèques à l'ordre de Terre et Peuple

Bon de commande à recopier et à retourner à : (NOUVELLE ADRESSE) TERRE ET PEUPLE - BP 38 - 04300 FORCALQUIER

Maîtres soit enfin totale, le plus gros, certes, reste à faire, et il sera fait : abattre à tout jamais les frontières, métisser les peuples, futurs termites d'une gigantesque termitière goulag, effacer les genres, afin que femmes ou hommes, adultes ou enfants, jeunes ou vieux ne puissent plus se prévaloir de différences appelées "préjugés" et "discriminations" et par là faire obstacle au camp de concentration planétaire indifférencié en construction, troupeau débile et docile, taillable et corvéable à merci. Madame von der Leyen annonce clairement la couleur. Le droit international, tout comme les droits nationaux, céderont la place à un droit globalisé, lequel permettra d'arrêter, de juger et de condamner tout chef d'État et en fait tout habitant du monde refusant l'Ordre nouveau.

Ce droit globalisé abolira les structures protectrices ; il encouragera le désordre, la guerre de tous contre tous – car c'est à quoi mène le village planétaire auquel rêvent les idéologues, de gauche comme de droite, et les verts, ces amputés du jugement –, guerre à laquelle il sera mis un terme, de temps à autre, quand les Maîtres se sentiront menacés, par de vastes opérations de nettoyage. Toute ingérence militaire de l'OTAN sera déclarée légitime, dès lors que pétrole, matières premières, comportements, dérives en justifieront à leurs yeux l'occurrence. Le droit de s'exprimer, déjà passablement écorné, n'existera plus, car toute parole critique du nouvel Ordre sera sanctionnée. Le vocabulaire qui tue, déjà fourni – "antisémitisme, homophobie, racisme, incitation à la haine" – s'amplifiera, incitant au silence, à la soumission, à la dépersonnalisation.

Les Maîtres des termites

Chacun s'installera où il l'entend et s'y comportera selon ses mœurs, ses préjugés religieux, et la violence explosera sous le regard distrait et amusé des oligarques, abrités dans leurs forteresses technologiques et leurs quartiers isolés du monde des manants.

Confort et profits, dès lors, pour les Universalistes les plus favorisés. Mais mal-être pour les autres, les Patriotes. La majorité croira certes y gagner. Car pour peu que l'on appartienne au monde occidental, on peut se laisser gagner par le cynisme : après tout, si je suis Européen – de cette Europe factice engendrée par Monnet et les autres – ou États-Unien, je fais partie des vainqueurs. Ce n'est pas nous que l'on bombardera, que l'on pillera, que l'on massacrera, que l'on enfermera pour torturer, éborgner, estropier, ce sont les peuples d'Asie, d'Amérique latine, d'Afrique, du Moyen-Orient. L'Occident dominera tout, s'enrichira, et l'Occident, c'est moi ! Ou alors, et c'est mon cas comme celui de tant d'autres, on ne pourra que se sentir immensément honteux, on reniera cet Occident trahi, on le conspuera, on criera à ceux qui en sont les victimes : nous sommes avec vous ! Nous avons honte de ce que font nos Maîtres auxquels nous sommes aussi étrangers que peut l'être un Mandchou d'un escargot !

Naïveté, quoi qu'il en soit, de la part des complices, des valets, des admirateurs de l'Ordre universaliste ! Car ce n'est pas pour le plus grand profit des classes moyennes ou populaires d'Europe ou d'Amérique

que se construit l'Ordre nouveau ultra-capitaliste prédateur ! Elles en seront bien au contraire les victimes prééminentes ! Dans ce vaste camp livré au chaos que sera devenue la terre, seuls les Maîtres récolteront les fruits de leurs pillages et de leurs carnages ! Mais, dira-t-on, ceux de nos compatriotes figurant parmi les Maîtres nous épargneront ! Vraiment ? Ces actionnaires, ces cadres supérieurs, ces administrateurs dévoués des banques centrales, de Goldman Sachs, de la City, de Wall Street ? ces présidents – Macron, Merkel, Sanchez –, ces ministres, ces hauts fonctionnaires ? Tous ces gens se sentiront-ils la fibre patriotique ? Le terme même n'a pour eux plus aucune signification. Ils sont du monde, c'est-à-dire de partout et de nulle part, infiniment plus proches d'un milliardaire de New-York ou de New-Delhi que d'un compatriote ayant grandi dans la ville ou le village où, pour le plus grand malheur de leurs compatriotes, ils ont vu le jour. Que leur importe la vie d'un homme, d'une femme ou d'un enfant nés dans le pays dont ils portent le passeport ? Les Maîtres des termites ne sont déjà plus des termites, mais des Insectes augmentés. La masse des termites, elle, ils l'écraseront sans l'ombre d'un battement de cil. Ne serait-il pas temps de se lever et de lutter ? Il existe encore de vraies terres, avec de vrais Patriotes et des chefs d'État décidés à défendre leur peuple : la Russie, la Chine, l'Iran. C'est précisément contre eux, contre leur mauvais exemple – ils osent résister ! – que s'établit l'Ordre nouveau, bien décidé à les détruire. ■

DR MICHEL BUGNON-MORDANT,
Docteur ès lettres, essayiste (Suisse)
(source : Breiz-Infos)

“Pour que la victoire de ces nouveaux Maîtres soit enfin totale, le plus gros, certes, reste à faire, et il sera fait : abattre à tout jamais les frontières, métisser les peuples, (...), effacer les genres.”



UN MODÈLE IDENTITAIRE

[6^{ème} partie] LES JUIFS

Un *Mosav*, un type de communautés agricoles coopératives israéliennes associant plusieurs fermes individuelles. (D.R.)



“Mais l’idéal, pour beaucoup d’entre eux, est de vivre du travail de la terre, ce qui a une dimension certes économique mais aussi et peut-être surtout symbolique car, bien sûr, cette terre n’est pas comme les autres.”

À partir de 1925 une nouvelle *alyah*, la quatrième, vint redonner de l’essor à la colonisation. Le nombre de Juifs vivant en Palestine était de 93 000 en 1923 et en 18 mois ils furent rejoints par 48 000 nouveaux arrivants (la moitié venant de Pologne, à cause de l’antisémitisme ambiant, 20% d’Union Soviétique, 10% de Roumanie et de Lituanie, 12 % du Yémen et d’Irak). Ils sont issus pour la plupart de la petite bourgeoisie urbaine et 83% s’installent en ville. Tel Aviv profite de ce phénomène en accueillant 65% des immigrants et devient la seule ville de Palestine à population exclusivement juive. Elle connaît une expansion économique spectaculaire mais une grave crise survient à partir de 1926 et 15 000 Juifs quittent le pays. Pour faire face, la Fédération sioniste investit tous ses fonds dans des travaux publics. Mais la crise est beaucoup moins ressentie dans les autres villes et les colonies agricoles. À Jérusalem, où siègent les autorités britanniques, de nouveaux quartiers se développent car la population juive passe de 33 971 à 51 222 personnes entre 1921 et 1931 et des intellectuels juifs sont attirés par l’Université hébraïque, chargée de “*reprendre le flambeau de l’esprit hébreu*”. Haïfa, où des industries se développent autour du port, accueille nombre des immigrants récents. Mais l’idéal, pour beaucoup d’entre eux, est de vivre du travail de la terre, ce qui a une dimension certes économique mais aussi et peut-être surtout symbolique car, bien sûr, cette terre n’est pas comme les autres. Ainsi sont fondées des bourgades, comme Magdiel et Herzliah, entourées de vergers : les agrumes deviennent, du coup, un des principaux secteurs d’activités. Beaucoup de jeunes pionniers s’installent dans les *moshavim* et les *kibboutzim*, tandis que d’autres sont embauchés dans l’industrie ou la construction et certains s’organisent en communautés de travailleurs.

Entre 1929 et 1939 le *Yishouv* (communauté juive en Palestine) se développa considérablement. Grâce à deux événements majeurs : l’arrivée des nationaux-socialistes au pouvoir en Allemagne, grâce à leur succès électoral (1933) et la révolte arabe en Palestine (1936-1939). D’où la cinquième *alyah* : l’arrivée de 230 000 immigrants fit passer la population juive en Palestine de 175 000 personnes en 1931 à 475 000 en 1939, ce qui permit aux Juifs de constituer le tiers de la population totale de Palestine. La Palestine apparaît comme le seul refuge pour des Juifs qui s’estiment menacés en Allemagne tandis que l’URSS leur interdit de partir, la Pologne et la Roumanie pratiquant de leur côté une active politique antisémite. De nombreux pays d’Europe occidentale ferment leurs portes aux réfugiés juifs et les USA, l’Afrique du Sud et l’Australie limitent très strictement les possibilités d’immigration. Alors que la Palestine n’accueillait jusqu’alors que 4% des émigrants juifs, c’est le cas désormais de plus de la moitié d’entre eux.

Leur arrivée se fait en plusieurs vagues, de composition variée : entre 1929 et 1932 (période d’émeutes arabes) ce sont plusieurs milliers de militants des mouvements de jeunesse sioniste socialistes qui viennent s’intégrer dans les collectivités agricoles ou fournissent de la main d’œuvre pour le bâtiment et l’industrie. Puis, de 1936 à 1939, ce sont nombre de familles appartenant à la grande ou à la petite bourgeoisie qui s’installent. C’est un défi que doit relever le mouvement sioniste : intégrer des immigrants d’un type nouveau (détenteurs de capitaux, industriels, personnalités des arts, des lettres et des sciences). L’origine géographique des nouveaux arrivants est composée : de 1929 à 1939, 56% viennent d’Europe de l’Est, en particulier de Pologne ; 36% d’Allemagne et d’Europe centrale ; 6% d’Asie et d’Afrique (dont 3%

du Yémen) et 2% des Amériques. L'arrivée de Juifs venus d'Allemagne a été un facteur important de développement pour la communauté juive de Palestine, à l'instigation de Haïm Weizmann (1874-1952) et d'Arthur Ruppin (1876-1943), qui ont pris en main, avec la création d'un Bureau central d'installation des Juifs d'Allemagne, l'intégration de ceux-ci et le transfert de leurs biens en Palestine. Ce qui représentait des sommes importantes : entre 1933 et 1939 94 millions de marks ont été transférés, à la suite d'un accord, en 1933, avec le gouvernement allemand, autorisant les Juifs souhaitant quitter l'Allemagne à échanger une partie de leur fortune contre des machines, des produits manufacturés et des matières premières. Ce qui permit aux Juifs de Palestine de fonder des entreprises modernes. Les Juifs venus d'Allemagne obtenaient des visas d'immigration sur les quotas réservés aux "détenteurs de capitaux", dont le nombre n'était pas limité.

Le savoir-faire industriel et technique des Juifs venus d'Allemagne, créant des industries de pointe, joua un rôle déterminant pour valoriser les capitaux investis. Universitaires et médecins fournirent des cadres aux hôpitaux et aux universités, où leur influence fut vite manifeste. Certains Juifs venus d'Allemagne apportèrent leur compétence dans l'agriculture et fondèrent Naharyah, Kofar Shmarya-hou, Ramot ha-Shavim et Shavei-Tsiou.

Un peuple en armes

La population rurale juive de Palestine, qui comptait 41 000 personnes en 1931, s'élève à 138 000 en 1939. Mais face aux troubles provoqués par les Arabes, entre 1936 et 1939, il faut organiser la défense. D'où la création de villages dans les zones politiquement et stratégiquement importantes afin d'empêcher les infiltrations arabes, de tenir des points stratégiques, de créer un bloc continu d'agglomérations juives tout en divisant les régions arabes hostiles, dans la perspective d'un éventuel partage territorial entre Ara-

bes et Juifs. D'où l'opération *Tour et palissade*, destinée à la création de nouveaux villages dans les meilleurs délais (des tours de garde préparées à l'avance étaient montées dans les nouveaux villages au cours d'opérations surprises réalisées en une journée). Ce sont ainsi 140 villages qui sont nés dans les années 30. Un soin particulier fut attaché à quadriller la plaine de Hefer, pour joindre les parties nord et sud de la plaine côtière centrale. 3525 jeunes Juifs venus d'Allemagne furent ainsi accueillis dans des *kibboutzim*. C'était le fruit de l'action entreprise, en Allemagne, par les organisations sionistes, comme l'*Alyah* des jeunes, fondée et administrée par Reicha Freier et Henrietta Szold (1870-1945), qui créa en particulier, en 1938, le *kibboutz* Alonim.

Sur ces entreprises pesait bien sûr une menace permanente et dès le début du XX^e siècle il apparut évident que les Juifs installés en Palestine allaient devoir, tôt ou tard, organiser une force armée pour se défendre car leur présence ne serait jamais admise par les Arabes.

Organisation d'auto-défense de soldats-travailleurs

La première organisation d'autodéfense juive fut le *Ha-Shomer*, organisation secrète formée en 1908, dont les membres devaient combiner travail et mission de garde dans les colonies d'implantation. Cette conception de "soldats-travailleurs" était sans doute inspirée par des références puisées dans l'Histoire antique des Européens (les légionnaires romains) et correspondait aussi, peut-être, à la volonté des sionistes de briser la vieille image du juif couard et affairiste véhiculée par la tradition antisémite, si ancrée depuis longtemps chez les peuples européens. Pour concrétiser leur idéal, les membres du *Ha-Shomer* fondèrent leurs propres villages, le *kibboutz* Kfar Gil'adj et le *moshav* Tel Adachim. Soucieux de montrer un véritable enracinement, les membres du *Ha-Shomer* portaient souvent des vêtements liés à la tradition palesti-

"Les Juifs installés en Palestine allaient devoir, tôt ou tard, organiser une force armée pour se défendre car leur présence ne serait jamais admise par les Arabes."



■ Les Juifs *Identité et communautarisme*



Corps armé de soldat-citoyens mixte des *Kibbutzim*, les forces de défense de la *Haganah* compte un nombre non négligeable de femmes combattantes et ce dès 1945. (D.R.)

Le capitaine anglais Charles Orde Wingate. (D.R.)



nienne, c'est-à-dire arabes (qui avaient en outre l'avantage de leur permettre de passer inaperçus lorsqu'ils opéraient en territoire arabe...).

En s'emparant de la Palestine, en 1917, les Britanniques étaient censés assurer la sécurité de tous les habitants. Mais les Juifs durent vite se rendre compte qu'il n'en était rien, les échauffourées de 1920 et la chute de Tel Haï leur ouvrant les yeux. C'est pourquoi la Fédération sioniste autorisa Zé'ev Jabotinsky à former une Force de défense juive, alors que les autorités britanniques refusaient d'autoriser toute milice armée.

Naissance de la *Haganah* et de l'*Irgounn*

Au premier congrès de la *Histadrout*, en 1920, fut reconnue la nécessité d'assurer la défense du *Yishouv*. De là naquit la *Haganah*. Son créateur, Eliahou Golomb, arriva en Palestine en 1909. La forme à donner à une défense juive divise les esprits : Jabotinsky considère que seul un bataillon juif intégré à l'armée britannique serait une formule efficace alors que David Ben Gourion défend l'idée d'une milice armée ne reconnaissant que l'autorité du *Yishouv*. Devant l'hostilité des Britanniques, la *Haganah* se procure des armes clandestinement, dissimulées dans des cachettes judicieusement aménagées, et des activités sportives couvrent d'un voile légal les séances d'entraînement au combat.

Mais, alors que jusque-là peu de Juifs avaient pris conscience de la nécessité de se doter d'une force militaire, les mentalités changèrent à partir de 1929, quand des attaques simultanées de colonies juives eurent lieu dans toute la Palestine. Des Juifs sont massacrés à Safed et Hébron, tandis que des centaines d'Arabes s'attaquent à Houlida dont les défen-

seurs, acharnés à tenir la position malgré leurs pertes, durent se retirer sous la pression des Britanniques. Devant l'incapacité de ceux-ci à maintenir l'ordre et leurs mesures coercitives (un "Livre Blanc" britannique limite l'*alyah* et les acquisitions de terres pour les Juifs), de plus en plus de Juifs sont convaincus de la nécessité de se doter d'une force militaire. La *Haganah*, désormais subordonnée aux autorités du *Yishouv* dispose d'un quartier général, dirigé par Israël Galili.

Mais dans le secteur de Jérusalem des dissensions apparaissent au sein de la *Haganah* au sujet de la *Histadrout* (Fédération générale du Travail d'Israël, fondée en 1920 pour imposer l'emploi des salariés juifs et défendre leurs droits). D'où la naissance, en 1931, d'une organisation intitulée *Irgoun Beit*, créée sous l'égide d'Abraham Tehomi. Quand beaucoup de ses membres reviennent au sein de la *Haganah* en 1937, les autres fondent l'*Etzel* (*Irgoun Tsvaï Léoumi*, "Organisation militaire nationale"), qui sera connue sous le nom d'*Irgounn*.

Quand éclate la "révolte arabe" de 1936-1939, qui s'attaque aux Juifs mais aussi aux Britanniques, le gouvernement mandataire dépendant de Londres et le *Yishouv* décident de joindre leurs forces pour riposter. D'où l'intégration de volontaires juifs dans la police britannique. Organisés en *plougot notarim* ("gardiens auxiliaires") ce sont des membres de la *Haganah*, tout comme les "gardes mobiles" (*manim*), qui couvrent les vols d'armes et l'immigration illégale. Quant aux "escouades spéciales de nuit", organisées par le capitaine anglais Charles Orde Wingate, considéré par les Juifs comme un ami sûr, leur but était de lutter contre les Arabes par des moyens expéditifs, en organisant, par surprise, des coups de main rapides. Parmi les hommes qu'il forma, beaucoup devinrent par la suite des officiers supérieurs de la *Haganah*, en particulier des sections spéciales de celle-ci baptisées *Palmah* (*pelougot ha-mahaz*, c'est-à-dire "brigades de choc", très actives de 1941 à 1948 puis ensuite intégrées dans *Tsahal*, l'armée du nouvel État israélien). La *Haganah*, très soucieuse d'être le noyau de la future armée d'Israël, se dota d'un service secret efficace (le *Shai*) et d'une industrie militaire (*Ta'as*). En 1937, la *Haganah* comptait 25 000 miliciens et miliciennes. ■ (à suivre)

PIERRE VIAL



NO SOCIETY LE CONSTAT IMPLACABLE DE CHRISTOPHE GUILLUY

L'édition en format poche de *No Society - La fin de la classe moyenne occidentale*, enrichie d'un avant-propos consacré au phénomène des Gilets jaunes, est l'une des lectures les plus indispensables du moment.

Le géographe Christophe Guilluy y propose une forme de synthèse de ses analyses, bien moins manichéennes que ne le voudraient ses détracteurs. Cet ouvrage constitue sans conteste l'un des livres de chevet de tout responsable "populiste" ayant à cœur d'offrir une perspective politique victorieuse au "Bloc populaire".

Partant de la fameuse formule de Margaret Thatcher en octobre 1987, *There is no society*, qui entendait ainsi justifier le bien fondé de ses réformes libérales, Christophe Guilluy déroule une analyse que l'on pourrait résumer en quelques points saillants :

Ce message libéral donc par essence apolitique, porté par une vision mondialiste devenue idéologie, dont la portée s'est accélérée après la chute du Mur de Berlin et la disparition du bloc soviétique, a été entendu par l'ensemble des classes dominantes occidentales.

Sa conséquence immédiate ? La "grande sécession du monde d'en haut" d'avec ses peuples et ses pays originels, qu'avait analysé dès 1995 Christopher Lasch dans *La Révolte des élites et la trahison de la démocratie* (Champs-Flammarion, 2010) et que rappelle très bien le président de TV Libertés Philippe Milliau dans son message du nouvel an 2020.

Les conséquences concrètes que nous subissons aujourd'hui, après trente ans de nouvelle "trahison des élites", sont l'abandon du bien commun et l'avènement du chaos de la "société relative" caractéristiques des pays occidentaux – "la réalité d'une société désormais travaillée par des tensions ethno-raciales qui rappellent en tout point celles de la société américaine".

"La rupture du lien, y compris conflictuel, entre le haut et le bas, nous a fait basculer dans l'a-société. No more society." Le sacrifice volontaire, sur l'autel de la mondialisation, des classes moyennes autrefois matrices des sociétés occidentales, a débouché sur la prolétarianisation, l'atomisation et finalement la désespérance du "bloc central" constitué du peuple au

travail – l'échec du mouvement des Gilets jaunes ne pouvant qu'accentuer cette désespérance sociale, avec des risques évidents pour le maintien de toute "paix civile".

Dès lors, comment "refaire société" – c'est-à-dire en réalité refaire un peuple, avec un territoire, des coutumes et des lois qu'il aurait en propre ? C'est à cette réhabilitation du politique qu'appelle Guilluy, avec la pertinence qu'impose la tournure des événements, légitimant en grande partie ses analyses antérieures (notamment dans *La France périphérique* en 2014 et *Le Crépuscule de la France d'en haut* en 2016), malgré les limites de quelques-unes de ses références par trop crypto-chevènementistes.

Phénoménologie de la "société ouverte"

La partie principale de l'ouvrage de Christophe Guilluy est relative au constat de la société produite par l'avènement de l'idéologie multiculturaliste et "diversitaire" (cf. Mathieu-Bock Côté, *Le multiculturalisme comme religion politique*, Les Éditions du Cerf, 2016). Idéologiquement progressiste, multiculturelle et techno-marchande, la "France d'en haut" a promu cette forme de post-démocratie (car réalisée sans le consentement du peuple souverain, et en lui retirant l'essentiel de ses prérogatives politiques, avant de le faire disparaître économiquement puis socialement), avec d'autant plus d'entrain qu'elle a su se préserver des externalités négatives d'un tel "modèle" (ghettos ethniques, effondrement du système éducatif, chômage structurel et massif, explosion de la criminalité de rue, etc.). Et ce, en utilisant cyniquement le lumpenprolétariat immigré à son profit :

- pour répondre à ses besoins de services dans les métropoles constituant ses lieux de vie privilégiés (ménage, cuisine, garde d'enfants, transports, traitement et recyclage des déchets, etc.) ;

- mais aussi pour contenir voire délégitimer les revendications salariales ou simplement sociales de l'ancienne *working-class* autochtone, accusée au moindre prétexte de racisme, pour ne pas dire de bêtise crasse (les "déplorables" dénoncés par Hillary Clinton en visant les électeurs de son opposant républicain en 2016) – technique permettant "le verrouillage du débat public" afin d'écraser dans l'œuf toute velléité de révolte.

Ce que décrit Guilluy, c'est "le repli d'une bourgeoisie asociale" : "En réalité, la société ouverte et mondialisée est bien celle du repli du monde d'en haut sur ses bastions, ses emplois, ses richesses. Abrisée dans ses citadelles, la bourgeoisie « progressiste » du *xx^e* siècle a mis le peuple à distance et n'entend plus prendre en charge ses besoins. L'objectif est désormais de



(DR.)



jouir des bienfaits de la mondialisation sans contraintes nationales, sociales, fiscales, culturelles... Et peut-être, demain, biologiques [en pariant sur la révolution de l'intelligence artificielle et le transhumanisme].

Une nouvelle lutte des classes ?

À l'impasse que constitue cette "a-société" par nature centrifuge, quand elle n'est pas sécessionniste, répond le besoin de "commun" d'un peuple certes relégué aux marges géographiques, culturelles et économiques de la société, mais toujours majoritaire : la "France périphérique" représenterait 60 % de la population, constituant "un socle populaire irrépressible". Mieux, toujours selon Christophe Guilluy, cette population majoritaire se penserait encore, malgré sa prolétarianisation accélérée, comme "réfèrent culturel" d'une France qui ne voudrait pas mourir, car disposant d'un socle de valeurs cohérent et fédérateur :

La nécessité de préserver le cadre national "qui conditionne la défense du bien commun" et qui comprend celle des services publics ;

L'attachement à "la réalité d'un monde populaire sédentaire beaucoup plus durable" que le "mythe de l'hyper-mobilité" ;

"La préservation d'un capital culturel protecteur [face] à la construction d'un monde de l'indistinction culturelle" ;

Et finalement, mais de façon très concrète et palpable, le refus instinctif de l'invasion migratoire, qui déstabilise la société populaire et en modifie les contours ethniques comme les attaches culturelles. Même s'il s'en défend, Guilluy voit ainsi se dessiner une nouvelle lutte des classes entre les "gagnants" et les "perdants" de la mondialisation, les premiers constituant "une bourgeoisie dont le seul objectif est de maintenir sa position de classe" et les seconds regroupant ceux "qui adhèrent de moins en moins à la doxa de la société ouverte" – mais qui bénéficieraient aujourd'hui d'un mouvement de balancier favorable. L'analyse est d'autant plus convaincante qu'elle rejoint les dichotomies mises à jour aussi bien par David Goodhart entre *Anywhere* et *Somewhere* (*The Road to Somewhere: the Populist Revolt and the Future of Politics*, 2018), par Michel Geoffroy entre

"super-classe mondiale" et "peuples" (*La super-classe mondiale contre les peuples*, ViaRomana 2018), par Jérôme Sainte-Marie entre "bloc élitare" et "bloc populaire" (*Bloc contre bloc : la dynamique du Macronisme*, Les Éditions du Cerf 2019), ou encore très récemment par Michel Onfray entre "ceux qui exercent le pouvoir" et "ceux sur lesquels s'exerce le pouvoir" (*La Grandeur du petit peuple*, Albin Michel, 2020).

Eviter le spectre de la "guerre civile"

Pour Guilluy, "les classes dominantes ont créé les conditions de leur impuissance à réguler, à protéger (...) par une dépendance accrue au système bancaire et aux normes supranationales du modèle mondialisé". Mais ce faisant, elles se sont engagées dans une "fuite en avant économique" qui les condamne à terme. "La réalité est qu'aujourd'hui la classe dominante cherche moins à préserver la société qu'à gagner du temps (y compris en refusant ou en freinant l'application des résultats des urnes – du référendum européen de 2005 aux élections italiennes de 2018 en passant par le Brexit)." Or le vent tourne : "Croire que le mouvement des Gilets jaunes ou celui des Brexiteurs n'est qu'un phénomène conjoncturel est une absurdité. C'est au contraire le produit d'une recomposition sociale de temps long, qui fait émerger une nouvelle polarisation politique", qui dépasse évidemment le vieux clivage institutionnel droite-gauche. Et ce, au moment même où "la posture morale du monde d'en haut a vécu" : "Le monde politique, académique ou médiatique annonce les versets de la doxa dominante mais n'a plus qu'une influence culturelle marginale sur le monde d'en bas."

En annonçant "la fin du magistère des prétentieux", qui contraindra ces derniers à rejoindre le monde réel ou à disparaître, Christophe Guilluy se montre à la fois optimiste et volontariste. Pour conjurer l'accentuation des fractures sociales, voire un risque de "guerre civile" largement mis en scène et instrumentalisé par le pouvoir, il mise en effet sur la réconciliation de la France d'en haut avec le "môle populaire", en prenant acte de la concomitance de deux "victoires" :

Victoire technique, liée à l'essoufflement du modèle économique et sociétal actuel : "L'heure est au développement durable, à la relocalisation des activités,

"La réalité est qu'aujourd'hui la classe dominante cherche moins à préserver la société qu'à gagner du temps."

à la baisse de la mobilité, ni par idéologie ni par passéisme, mais simplement parce que les contraintes économiques, écologiques et sociales nous l'imposent" ;

Victoire idéologique : confrontés de surcroît à la perte de leur hégémonie politique et culturelle, les *Anywhere* doivent "repandre le chemin de l'Histoire", celui d'une réintégration démocratique par réconciliation avec les *Somewhere* – "Aidons-les à réintégrer la communauté nationale !" plaide ainsi Guilluy.

Tout "populisme"
a besoin d'une élite

Pour atteindre cet objectif, Guilluy ne mise pas seulement sur la bonne volonté du "bloc élitiste". Il a bien conscience qu'il faut que le "bloc populaire" dispose de sa propre élite, apte à engager un rapport de force qui lui serait favorable : "Aucun processus [révolutionnaire] ne peut émerger sans l'engagement d'une fraction des élites ou de la bourgeoisie en faveur des plus modestes, et donc une volonté de préserver le bien commun". Dit autrement : "Pas de mouvement de masse, pas de révolution sans alliance de classes !"

Cette élite doit notamment garantir la réintégration du "bloc populaire" dans les circuits économiques : "On ne peut prétendre au respect et encore moins à un statut de référent culturel ni à aucun pouvoir politique sans intégration économique". Ce que les auteurs de la postface au "manuel de guérilla culturelle" publié récemment à La Nouvelle Librairie par François Bousquet (*Courage !*, 2019), affirment également sans ambiguïté : "L'économie, la bonne économie qui réalise et qui crée, est au fondement, aussi, au même titre que la génétique et la culture, de notre identité européenne. [...] Rêvons à un réinvestissement de l'économie par nos forces vives. [...] Nous devons lever des armées de chefs d'entreprise soudés et enracinés."

Le récent *Dictionnaire des populismes* (Éditions du Cerf, 2019) réalisé sous la direction de Frédéric Rouvillois, Olivier Dard et Christophe Boutin, ne fait pas l'impasse sur ce sujet. Dans un article consacré à l'élitisme, Alexandre Avril s'oppose à l'opposition entre celui-ci et le populisme : "Cette vision simpliste et antagoniste des choses n'est pas celle de la théorie politique classique, qui voit plutôt dans la dualité organique du peuple et de l'élite une division fonctionnelle et non pas concurrentielle". Et de préciser que "le populisme peut être entendu non comme une simple critique anti-élitiste mais au contraire, comme l'aspiration à restaurer les principes et la fonction classiques de l'élite : celle de former le petit nombre des plus vertueux, qui sont aussi les plus aptes à gouverner et à conduire le peuple dont ils sont indissociables".

"Même le populisme a besoin d'une élite", rappelle aussi Pascal Gauchon dans le dernier numéro de la revue *Conflits* (n°25, janvier-février 2020, "Les yoyos du populisme", p.70-71) : "Le vrai problème des populistes est leur rapport aux élites. En se contentant de les dénoncer, ils mobilisent, mais se privent de leurs réseaux et de leur savoir-faire". Car si la preuve a été faite que les populistes peuvent accéder au pouvoir, au moins dans le cadre de coalitions s'agissant du continent européen, "peuvent-ils y rester et agir ?"

C'est sans doute l'enjeu principal des mois et années à venir. Et ce n'est pas le moindre des intérêts de *No Society* que de ne pas faire l'impasse sur un sujet aussi essentiel. Car de la capacité du "bloc populaire" à se doter d'une élite, politique, intellectuelle et économique, dépend directement ses perspectives de pouvoir. ■ (source : *Polémia*)

GRÉGOIRE GAMBIER

"Aucun processus [révolutionnaire] ne peut émerger sans l'engagement d'une fraction des élites ou de la bourgeoisie en faveur des plus modestes, et donc une volonté de préserver le bien commun."

No Society :
La fin de la classe
moyenne
occidentale
par Christophe
Guilluy, Flammarion
(2019), 242 p., 7 €



Hyacinthe Dubreuil. (DR.)



*“Enter-
rer
les problèmes
sociaux sous
prétexte du
libéralisme relève
de l’inconscience
ou de la
mauvaise foi”.*

TROISIÈME VOIE



N*i trusts ni soviets.* Le titre de ce livre, publié en 1985, résume bien la ligne défendue par son auteur, Jean-Gilles Malliarakis, qui a animé à partir de 1978 le Mouvement nationaliste révolutionnaire (MNR), devenu en 1985 le Mouvement d’initiatives sociales européennes pour la “Troisième Voie” – la revue véhiculant le message de ce Mouvement reprenant comme titre cette expression de Troisième Voie qui a le mérite d’être très explicite. En effet il existe depuis longtemps un courant de pensée qui récusait tout autant le libéralisme que le marxisme et qui prétendait proposer une autre solution, une autre voie. C’était le choix, avant 1914, des Cercles Proudhon, où se côtoyaient des militants venus du socialisme révolutionnaire et d’autres du royalisme. Il y avait là une volonté de dépasser les clivages de droite et de gauche, choix qui fut aussi celui du fascisme (dans *Qu’est-ce que le fascisme*, Maurice Bardèche a écrit : “Le néo-fascisme se considère comme étranger au monde démocratique comme au monde marxiste, il ne veut pas être entraîné dans la querelle du capitalisme et du marxisme et il recherche toujours une troisième voie pour affirmer son caractère propre entre les deux camps”). Quant à Gabriele Adinolfi, il écrit dans *Pensées corsaires* (2008) au sujet du corporatisme fasciste : “Il constitua la structure d’un système social et économique qui visait à traduire dans les faits la supériorité du travail sur le capital”. Le justicialisme péroniste ne disait pas autre chose.

Une voie destinée à s’opposer à la logique du Système

Plus près de nous, la Nouvelle Droite avait consacré son XVIII^e Colloque (1984) à “La troisième voie”, en mobilisant pour ce faire ses “têtes” de l’époque. Guillaume Faye y avait ainsi défendu l’idée d’une troisième voie destinée à s’opposer à “la logique du Système qui est implacable : après avoir porté les coups de boutoir contre la nation (solidarité verticale), viennent maintenant les attaques contre le social (solidarité horizontale), derniers remparts contre la déferlante de l’indifférencié et du règne sans partage de l’argent”.

On retrouve aujourd’hui une telle orientation dans les initiatives de Gabriele Adinolfi et de Casa Pound, de Robert Steuckers, de Georges Feltin-Tracol, du Bastion Social (courageuse initiative pourchassée par le Système) et de bien d’autres, dans divers pays d’Europe (en Allemagne est né en 2013 le mouvement *Der Dritte Weg*, se disant National-Révolutionnaire), dont nous nous sentons très proches. Car la faillite du marxisme, dont l’échec historique est patent, et l’aveu d’un libéralisme oeuvrant pour la finance apatride et mondialiste, exigent la mise en place d’un courant radical, affichant une claire rupture avec les modèles qui ont failli.

C’est une préoccupation qu’on trouve au cœur de l’ouvrage de Georges Feltin-Tracol, *Pour la troisième voie solidariste* (Les bouquins de Synthèse nationale, 2018). Il y prend à juste titre position contre cette droite imbécile qui prend peur dès qu’on parle d’impératif social : “La question sociale demeure au *xx^e* siècle un enjeu crucial au même titre que le défi identitaire des peuples européens et la préservation des écosystèmes, de leur flore, de leur faune et de leurs paysages. Enterer les problèmes sociaux sous prétexte du libéralisme relève de l’inconscience ou de la mauvaise foi”.

Hyacinthe Dubreuil

L’un des mérites de l’ouvrage de Feltin-Tracol est de faire découvrir ou redécouvrir des hommes qui ont œuvré pour donner un contenu concret à la notion de troisième voie. C’est le cas de Hyacinthe Dubreuil (1883-1971), un syndicaliste pragmatique. “*Cet autodidacte proche par l’esprit des Compagnons du Devoir vécut quelques semestres aux États-Unis où il découvrit le taylorisme. Contre cette tendance, il propose la participation qui « est d’abord, selon Dubreuil, un état d’esprit, une conception de l’entreprise et du rôle que chacun doit y jouer, ce qui suppose une connaissance des réalités de l’entreprise »*”. Hostile aux syndicats politisés et au paritarisme, il préconise pour l’entreprise la subsidiarité entre la direction, les cadres, les techniciens, la maîtrise et les exécutants. Le changement des relations internes tend alors vers l’entreprise organique, c’est-à-dire une structure productive à vocation économique qui fédère des équipes (ou des ateliers) très largement

autonomes. En leur sein travaillent des ouvriers contractuels et non plus des ouvriers salariés parce que le salariat a été remplacé par le contrat d'œuvre.

Pour Hyacinthe Dubreuil le contrat d'œuvre évite l'aliénation au travail et redonne un sens à celui qui l'exerce d'autant qu'il favorise un triple intéressement. **Pécuniaire** : l'ouvrier bénéficie d'une part non négligeable des profits réalisés par l'entreprise et son équipe (ou son atelier). **Intellectuel** : l'ouvrier sait pourquoi il doit fournir sa force de travail à un collectif et se donne le devoir de remplir sa fonction. **Moral** : l'ouvrier s'implique au quotidien dans la vie de son équipe (ou de son atelier) au point de créer un puissant "patriotisme d'entreprise".

Est-ce utopique ? La méthode de Dubreuil a été appliquée avec succès dans les usines Arthur Martin (2 000 salariés en 1938) et dans d'autres entreprises dont les usines Bata-France (trois sites de 2 000 employés chacun). C'est le fruit d'une authentique révolution culturelle : *"La participation et l'intéressement sont des aspects lucratifs d'une vision du monde qui privilégie le concret, soit le travail, la créativité humaine et la chaîne des générations. Ce retour au concret est l'essence même de notre démarche. Au-delà de tous les discours et de toutes les abstractions monétaires, de l'étalon-or ou du dollar-roi, le moteur de l'économie, donc de notre survie élémentaire, reste le travail"*.

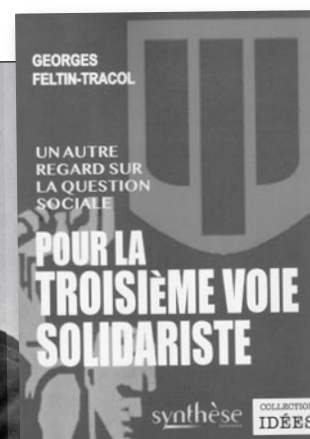
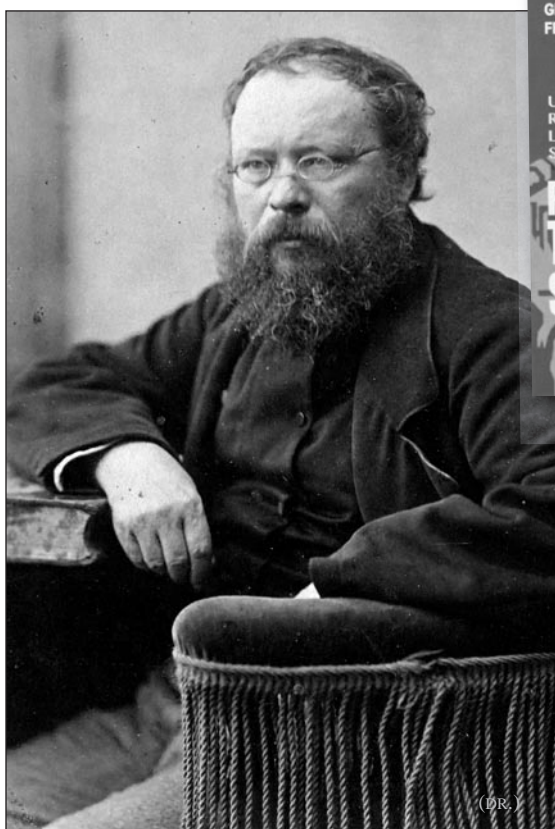
Pierre-Joseph Proudhon

Dans la recherche d'une troisième voie, Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) aura joué un rôle déterminant. Aujourd'hui encore le très tonique Michel Onfray se réclame de lui. Feltrin-Tracol écrit : *"Enfant du Jura, une région laborieuse et montagneuse, au vif tempérament, proche de la Suisse, Proudhon théorise le mutuellisme, c'est-à-dire la coopération non marchande et socialisée entre les producteurs, à partir de l'exemple franc-comtois. Un esprit vivace de liberté se lie au goût du travail bien fait, d'où le succès territorial de l'horlogerie. Le mutuellisme n'est que la partie socio-économique d'un système plus vaste : le fédéralisme. Proudhon y décrit un enchaînement graduel de la commune au monde en passant par des niveaux subsidiaires régional, national, voire continental. Il espère ainsi renouer avec une convivialité communautaire perdue et un tissu social déchiré,*

déniés par l'individualisme, l'industrialisation et le capitalisme vorace".

Il faut mentionner aussi, parmi les apôtres d'une troisième voie, les gaullistes de gauche, dirigés par Louis Vallon et le professeur de droit constitutionnel René Capitant qui entretint une correspondance épistolaire avant 1939 avec Carl Schmitt. *"Ils se montraient intransigeants sur la défense de la nation, réfractaires aux modèles étatsunien et soviétique, réticents à l'égard de la construction européenne et atlantiste et méfiants envers les puissances d'argent. Leur idéal visait à unir le travail au capital et de faire des ouvriers, des employés et des cadres les co-actionnaires de leur outil de travail"*. Ils se heurtèrent – quel hasard – à l'hostilité de Pompidou.

La Troisième Voie reste aujourd'hui au centre de nos préoccupations et de nos objectifs. ■ P.V.



MORT AUX FAFS

En ce début d'année 2020, parution d'un nouveau roman de Gaston Alcide intitulé *Mort aux Fafs*. Cette fiction aux allures de scandale éditorial plongera le lecteur dans une intrigue qui se déroule au sein de la famille "nationaliste" au sens large en pleine tentative de recomposition, le "camp national" subit l'inénvisageable. Confrontant volontiers le phantasme à la triste réalité, Gaston rappelle avant tout aux jeunes malappris dotés d'égos démesurés, qu'il en cuira à quiconque néglige le respect que l'on doit à celles et ceux qui nous ont précédés. Cette nouvelle fiction de Gaston Alcide érige plus que jamais l'excès au rang de purge existentielle, et montrera que le chemin menant à la Victoire n'est réservé qu'à une certaine trempe d'hommes différenciés. Fort éloigné d'un quelconque style d'écrivain "con-for(t)-maté", Gaston s'affirme comme un écrivain populaire, futuriste et impertinent dans une famille politique qui a bien besoin d'être réveillée ! Alors ? Mort aux FAFS ? ■

Mort aux Fafs, Gaston Alcide, Éditions du Lore, 82 p., 12€



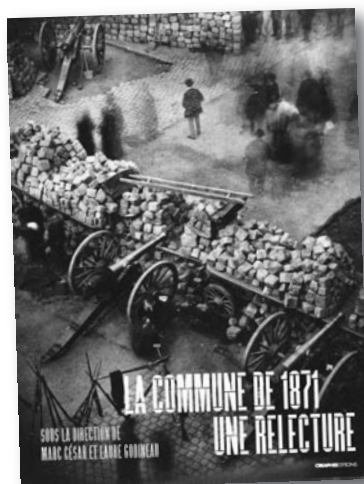
LE JEUNE HITLÉRIEN QUEX



Le *Jeune Hitlérien Quex* est ce roman de Karl Aloys Schenzinger qui se vendit à plus d'un demi-million d'exemplaires à sa sortie en 1932. Il raconte le parcours d'Heini Völker, un adolescent berlinois issu d'une famille populaire. Son père, militant bolchévique, le pousse à rejoindre les Jeunesses communistes mais, lors d'une sortie avec celles-ci, il découvre, au détour d'une clairière, une autre mystique qui va le transformer : celle des Jeunesses hitlériennes. Ce roman nous montre, comme *Combat pour Berlin* de Joseph Goebbels, les durs combats politiques de la fin de la République de Weimar, quand la rue appartenait à celui qui y descendait, quand communistes et SA luttèrent face à face pour l'accession au pouvoir. Ce livre sera adapté en 1933 au cinéma par Hans Steinhoff, sur un scénario de Baldur von Schirach (chef des Jeunesses hitlériennes), avec l'inoubliable Heinrich George (qui joua avec Fritz Lang, Robert Wiene ou Veit Harlan) dans le rôle du père d'Heini. Un roman jamais publié en français qu'il faut d'urgence découvrir ! ■

K. A. Schenzinger, *Le Jeune Hitlérien Quex*, 20€
Distributeur : Éditions Auda Isarn [audaisarn@free.fr]

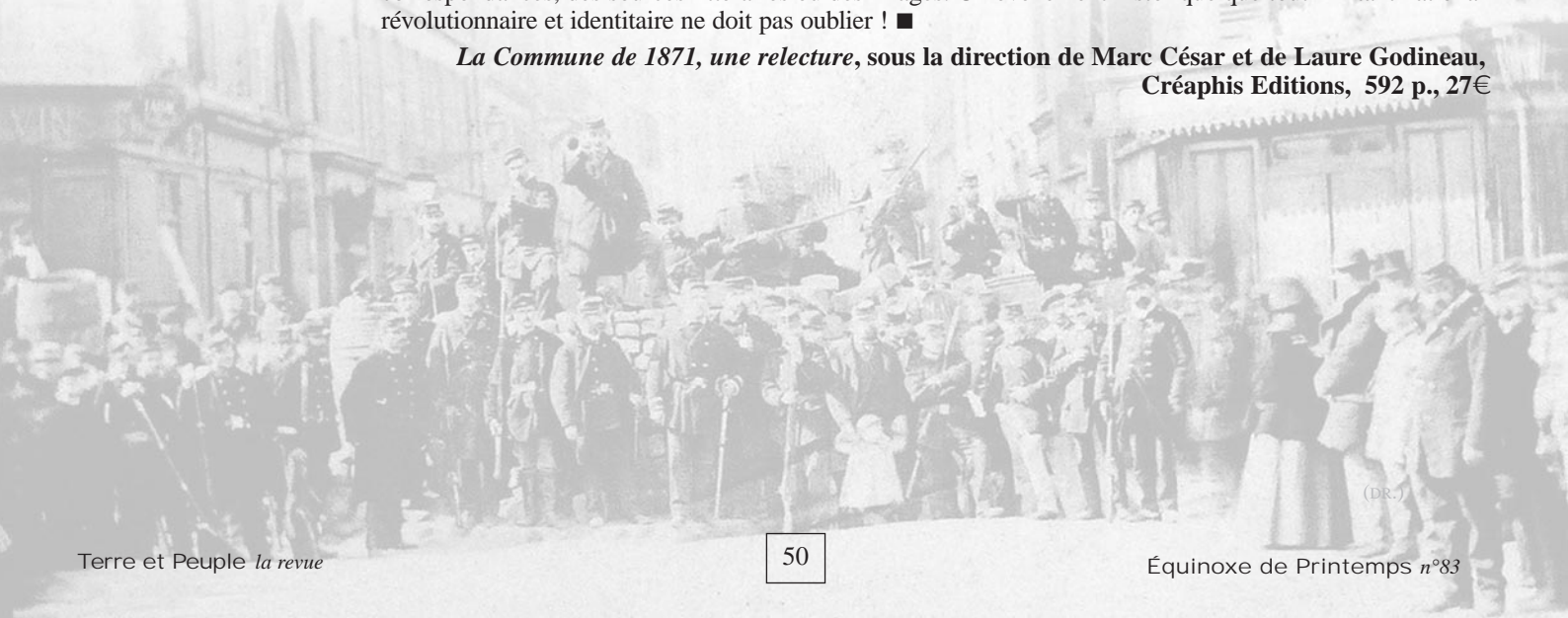
LA COMMUNE DE 1871, UNE RELECTURE



Qu'est-ce que la Commune de 1871 ? Cet ouvrage, riche de ses multiples points de vue et réflexions, propose des pistes novatrices et rouvre le débat. À un moment où l'historiographie de 1871 est en train de se libérer de ses anciens carcans, l'expérience communaliste suscite une nouvelle curiosité. Cet ouvrage présente un ensemble novateur de 35 textes inédits d'auteurs français ou étrangers. Il s'agit d'une relecture collective de la Commune, en allant au plus près du quotidien de l'événement 1871 tant au plan local qu'au plan national et international : France, Allemagne, Italie, empire ottoman... ; Paris, Lyon, Perpignan, Morbihan, Narbonne, Aveyron, Bordeaux... Il s'intéresse à l'héritage des années 1848-1870, voire du premier XIX^e siècle, et accorde une large place à l'après-Commune, à l'exil et la déportation, aux postérités, aux mémoires et aux influences et interprétations. La Commune de 1871, ce sont avant tout des hommes et des femmes, des destins. Les regards se portent donc ici sur les individus : la Commune représente un moment particulier dans des itinéraires de vie des acteurs ou des contemporains, connus ou anonymes. Enfin, le livre aborde les relations complexes entre l'histoire de la Commune et sa mémoire et ses commémorations, de la fin du XIX^e siècle jusqu'à nos jours.

La Commune de 1871 reste en réalité mal connue. Le déclenchement de l'insurrection parisienne le 18 mars et la répression de la Semaine sanglante (mois de mai) sont des repères mémoriels qui cachent en partie sa grande complexité. Fertile en initiatives de tous types mais principalement sociale et nationale, la Commune constitue a posteriori un extraordinaire et fascinant laboratoire du politique. Expérience originale, affirmation républicaine, forme de fédéralisme à la française, tentative d'émancipation sociale, utopie, référence insurrectionnelle ou révolutionnaire, elle est tout cela à la fois et davantage encore. À l'image de celles et ceux qui l'ont vécue, elle est assurément plurielle. Des sources non encore explorées nourrissent la recherche des auteurs : aux côtés des habituels documents officiels, administratifs, ou des journaux et divers imprimés, sont questionnées des archives manuscrites, notamment des correspondances, des sources littéraires ou des images. Un événement historique que tout militant national révolutionnaire et identitaire ne doit pas oublier ! ■

***La Commune de 1871, une relecture*, sous la direction de Marc César et de Laure Godineau, Créaphis Editions, 592 p., 27€**

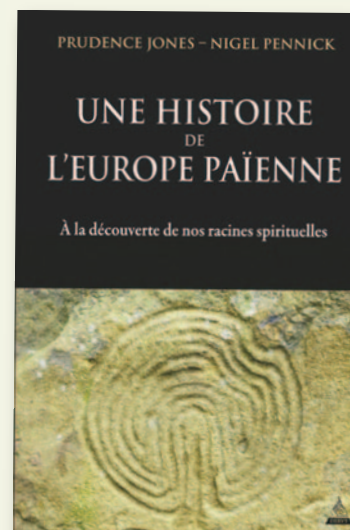


UNE HISTOIRE DE L'EUROPE PAÏENNE

Les auteurs d'*Une Histoire de l'Europe païenne*, un ouvrage qui aura demandé près de vingt années de préparation, nous replongent dans les racines de notre civilisation, à l'époque de la Grèce Antique, sous l'Empire romain, dans les mondes celtiques, chez les peuples germaniques, dans les Pays baltes, ainsi qu'en Russie et dans les Balkans. Arnaud d'Apremont, traducteur, dans son avant-propos à l'édition française, identifie les enjeux d'un tel travail : *"C'est donc à une véritable photographie – mais en réalité à beaucoup plus – de la géopolitique spirituelle actuelle de l'Europe que nous invite cet ouvrage, en appuyant ce regard sur de profondes racines. Il nous propose une vulgarisation didactique, accessible et sensible, sur un sujet peu traité. Peu traité, voire déformé, car son thème, le paganisme, a été longtemps au mieux mal compris, au pire disqualifié comme synonyme des pires turpitudes ou des « arriérismes » de la campagne, alors qu'il a nourri les grandeurs de l'art, de la culture et de l'esprit, des merveilles de l'Antiquité en passant par la Renaissance et jusqu'aux différents courants de pensée ou de création qui ont émaillé les Lumières ou d'autres périodes, comme le Romantisme et les Préraphaélites."*

"Dans le présent ouvrage, les auteurs portent un regard mesuré sur ce que fut l'histoire païenne de l'Europe, un regard empreint de compréhension et de tolérance, correspondant à ce que furent l'esprit du paganisme et ce qui s'est exprimé dans ce qu'ils appellent la foi double ou la foi duale : un mélange de paganisme humaniste et de christianisme administratif qui a, somme toute, été la caractéristique de l'univers spirituel et de sa pratique au cours d'une bonne partie de l'histoire européenne."

Bien sûr, les spécialistes de chaque culture présentée de manière synthétique par les auteurs fronceront les sourcils à la lecture de ce livre en raison des simplifications, des sélections, des omissions, toutes inévitables dans un tel projet. Mais l'enjeu n'est pas académique, il s'agit de nous faire prendre conscience d'un héritage protéiforme qui imprègne notre histoire et nos réalisations européennes. Ce livre invite à un changement de regard, à la découverte d'un "autre univers mental", de "voies de sagesse et d'humanisme négligées". L'index de fin d'ouvrage permet de faire des recherches par nom dans ce condensé d'informations qui reste agréable à lire malgré sa densité ce qui explique sans doute son succès depuis 1995 dans les pays anglophones. Un ouvrage qui doit figurer dans la bibliothèque de tout bon païen ! ■



Une histoire de l'Europe païenne

par Prudence Jones et Nigel Pennick,
Editions Dervy,
2019, 25€

RUNES

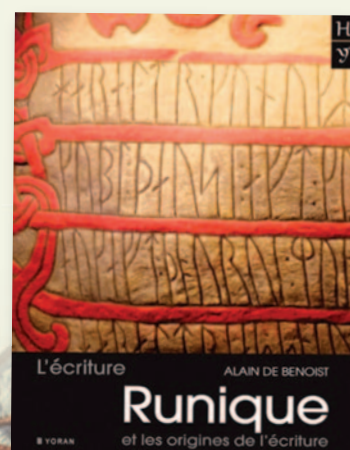
Utilisée par les Germains à partir du I^{er} siècle de notre ère pour transcrire diverses langues germaniques, antérieurement à l'alphabet latin, puis concurremment avec lui, l'écriture runique, attestée par plusieurs milliers d'inscriptions, reste à certains égards une énigme.

Du fait de son apparition relativement tardive, les spécialistes se divisent entre ceux qui la font dériver du latin, ceux qui la rattachent à l'alphabet grec et ceux qui font appel aux alphabets nord-italiques (ou "nord-étrusques"). Mais aucune de ces solutions n'est de nature à expliquer les particularités spécifiques de l'écriture runique : l'ordre des lettres qui diffère totalement de celui des alphabets méditerranéens, leur regroupement en trois séries immuables de huit runes (les *aettir*), le fait que chaque rune porte un nom qui lui est propre (le phonème initial de ce nom déterminant la valeur phonétique de la rune), etc.

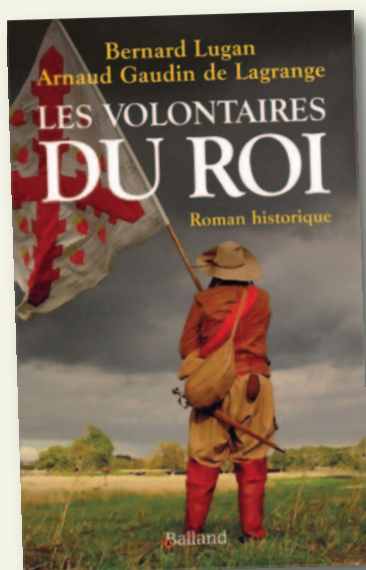
En s'en tenant aux données strictement scientifiques, à l'exclusion de toutes les interprétations fantaisistes qui ont fleuri depuis deux siècles, ce livre reprend l'ensemble du dossier. Il examine les arguments en présence, aborde la question d'un usage symbolique ou "magique" des runes antérieur à leur usage comme écriture, s'interroge sur la possible homologie des *aettir* et des trois phases du cycle lunaire, puis dresse un bilan plus général de ce que l'on sait actuellement sur l'apparition et la diffusion de l'écriture en Europe. Pour ceux qui sont attachés à notre longue mémoire, un livre indispensable. ■

L'écriture runique et les origines de l'écriture

par Alain de Benoist,
Yoran Embanner,
(2017), 218 p., 13€



LES VOLONTAIRES DU ROI



Le Bourbonnais. Fier exemple de ces Provinces belles et fortes dont l'identité a survécu aux tripataillages administratifs imposés au terroir gaulois par les républicains. Qui a eu la chance de marcher en forêt de Tronçais sait de quoi je parle. Le Bourbonnais est le terrain de chasse de Septime de Saint-Mayeul, qui se veut l'héritier spirituel du Connétable de Bourbon et qui, à ce titre, entre en guerre contre la Révolution et ses partisans. Dans un roman historique aux accents parfois picaresques, Bernard Lugan et Arnaud Gaudin de Lagrange ont choisi de nous entraîner à la découverte de moult aventures qui, à cheval sur le XVIII^e et le XIX^e siècles, amènent Saint-Mayeul et la poignée de gentilshommes qui l'entourent à mener la vie dure aux égorgeurs déguisés en sans-culottes mais aussi aux profiteurs qui pillent sans vergogne les biens des ci-devants. Royaliste, Saint-Mayeul est sans illusions sur la faiblesse intrinsèque d'une monarchie qui n'a plus pour guide qu'un pauvre Louis XVI, sans énergie, sans volonté forte, cerné par un entourage de flatteurs, de pleutres et d'incapables. Derrière une façade versaillaise devenue dérisoire, des bourgeois avides attendent leur heure, tandis qu'un Orléans tire les ficelles et finance les agitateurs, avant de se déshonorer sous le nom du régicide Philippe-Egalité. Le lugubre théâtre des années pré-révolutionnaires voit s'agiter le dérisoire La Fayette et tous les benêts entichés comme lui des idées venues d'Amérique et qui préparent les catastrophes qui allaient frapper la France et l'Europe au nom des Lumières.

Sur ce fond d'histoire bouillonnante, nos auteurs ont installé des personnages hauts en couleurs, parlant cette admirable langue française du XVIII^e siècle qui est évidemment devenue du chinois pour nombre de nos contemporains adeptes d'un langage utilisé dans les jeux télévisés et nos riantes cités multiraciales. Ajoutons que le cadre de vie en Bourbonnais, décrit dans ce roman, est le paradis des chasseurs, des cavaliers, des amateurs de bonne chère, de vins chaleureux et de jolis jupons. Voilà donc un livre qui a de quoi réconcilier avec la vie les âmes mélancoliques. ■

Bernard Lugan et Arnaud Gaudin de Lagrange, *Les Volontaires du Roi*, Balland, 365 p., 23€



CHRONIQUES D'UNE FIN DE CYCLE

Pierre-Emile Blairon a eu la judicieuse idée de regrouper en un volume des textes et des interventions dont il est l'auteur. On y retrouve la riche palette des talents de notre Ami. Certains chapitres (par exemple celui intitulé "L'Algérie") sont émouvants car Pierre-Emile y livre, toujours pudiquement, des souvenirs qui, à l'évidence, sont encore des blessures mal cicatrisées. Mais il a, ancré en lui, le besoin de clamer haut et fort des vérités qui, certes, ne sont pas au goût du jour. Peu lui importe car il a fait sienne, comme nous sommes quelques-uns à l'avoir décidé, cette maxime de La Rochefoucauld : "*Fais ce que tu dois, advienne que pourra*" (je crois que La Rochefoucauld avait emprunté cette devise à une vieille famille de l'aristocratie auvergnate, mais peu importe, car elle est belle). Attentif aux méfaits du monde dans lequel nous vivons (voir son chapitre "La décomposition") Pierre-Emile n'en oublie pour autant jamais l'essentiel, à savoir la nécessité d'avoir recours à la Tradition pour trouver une réponse à nos interrogations les plus fondamentales. En cela il s'inscrit dans la continuité de l'œuvre d'un René Guénon, qui savait devoir s'adresser au "*petit nombre de ceux qui seront destinés à préparer, dans une mesure ou dans une autre, les germes du cycle futur*". Mais si certains pourraient, du coup, lui reprocher d'oublier les impératifs de l'heure, il répond : "*Il n'y a qu'une solution pour contrer la mondialisation et tous ses méfaits : retrouver sa terre, ses racines, ses coutumes, sa culture, les hommes de son sang, de son clan, le monde qu'on embrasse en regardant autour de soi. C'est ainsi que nos ancêtres les Gaulois déterminaient le territoire de leur tribu, du haut de leur oppidum. Ceci s'appelle, dans notre jargon moderne, la relocalisation*". Un livre indispensable pour tous ceux qui ont encore envie de réfléchir. ■ P.V.

Pierre-Emile Blairon, *Chroniques d'une fin de cycle*, 215 p., (2019), Éditions du Lore, 22€